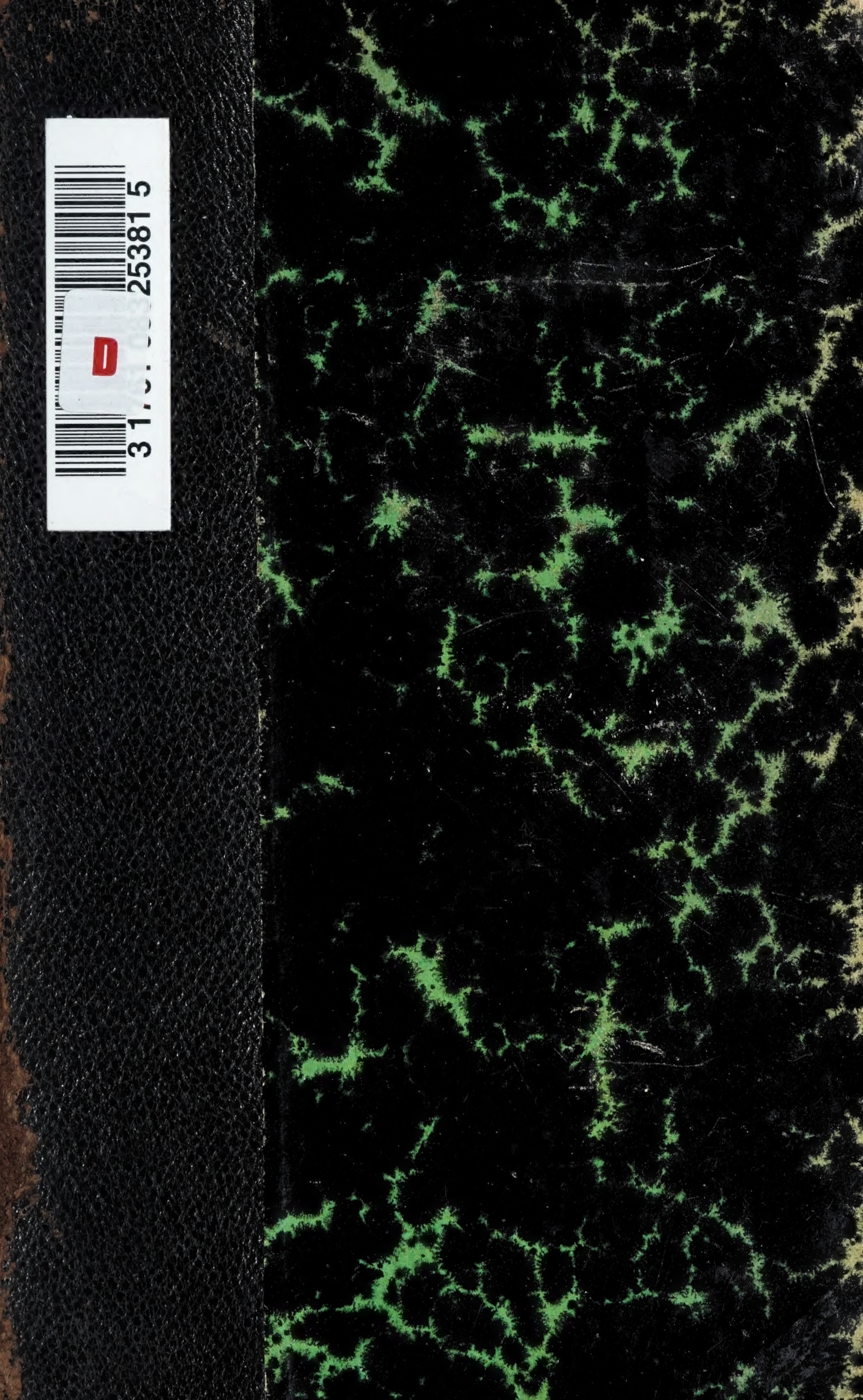
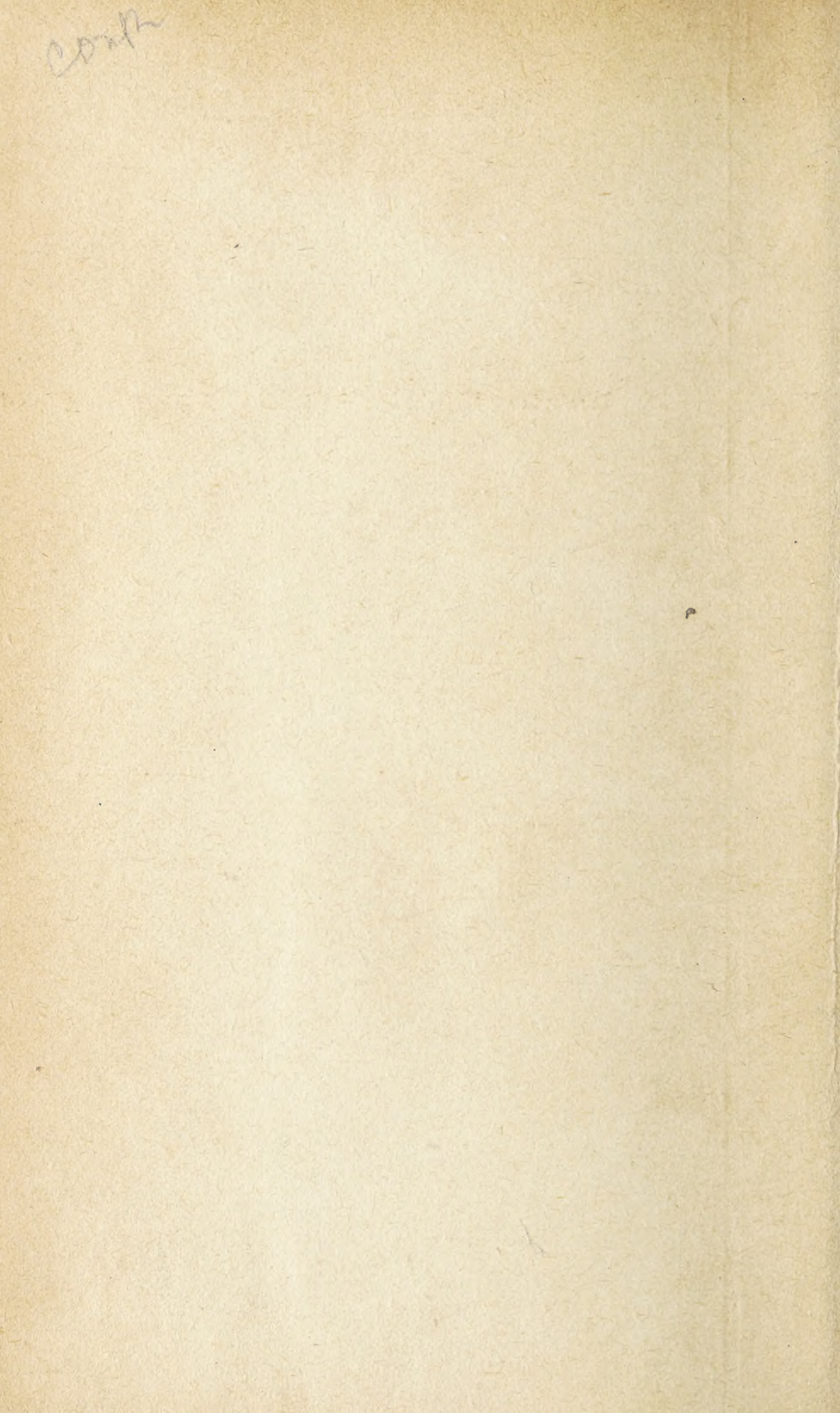


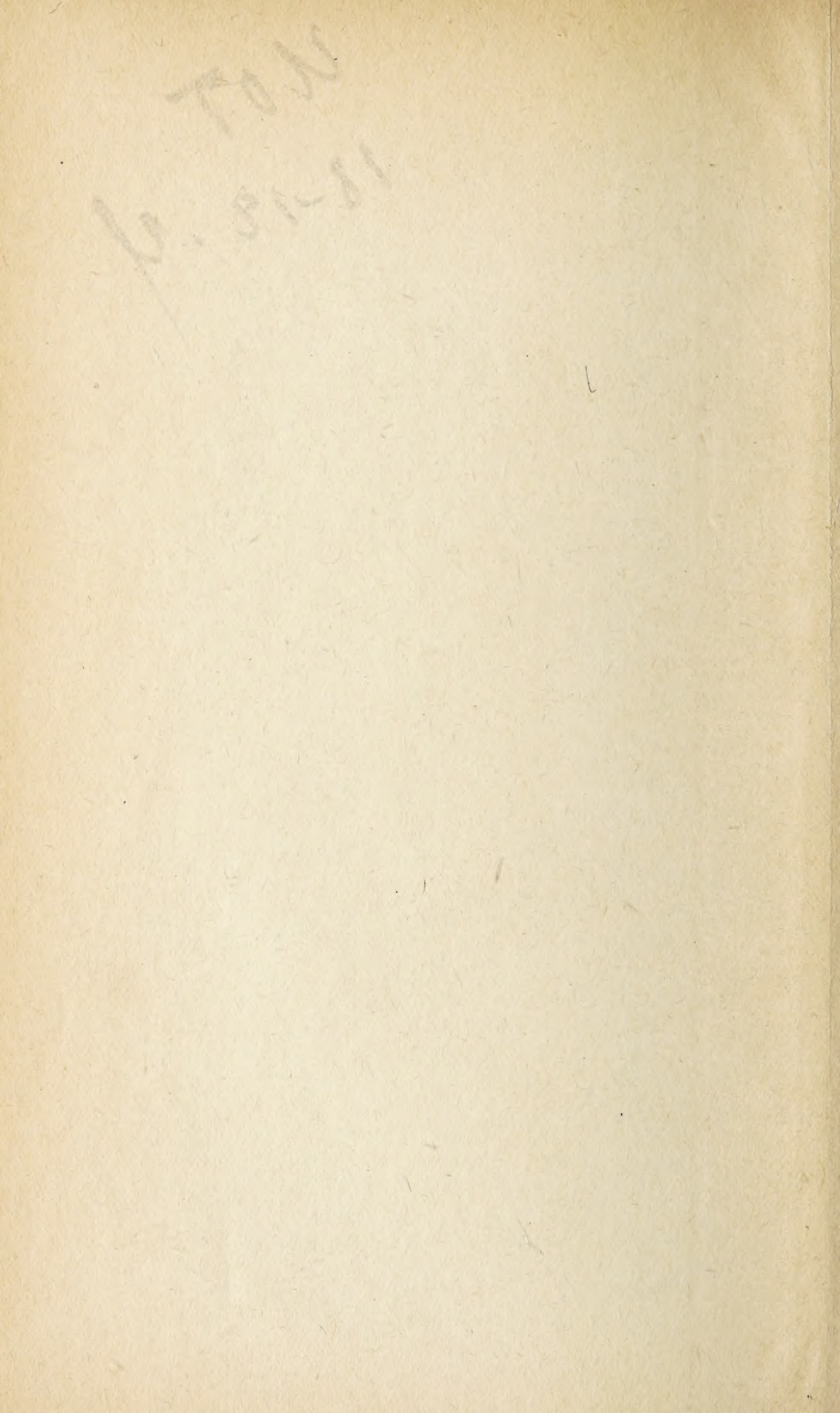






Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
University of Ottawa

https://archive.org/details/thtrecomplet01bata



THÉATRE COMPLET

I

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50,
et trois cents exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 51 à 350.

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

Chez le même Éditeur :

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.

Chez d'autres Éditeurs :

POÉSIES

LA CHAMBRE BLANCHE (*épuisé*).
LE BEAU VOYAGE. Édition définitive (7e mille).
LA DIVINE TRAGÉDIE (10e mille).
LA QUADRATURE DE L'AMOUR.

ALBUM DE DESSINS

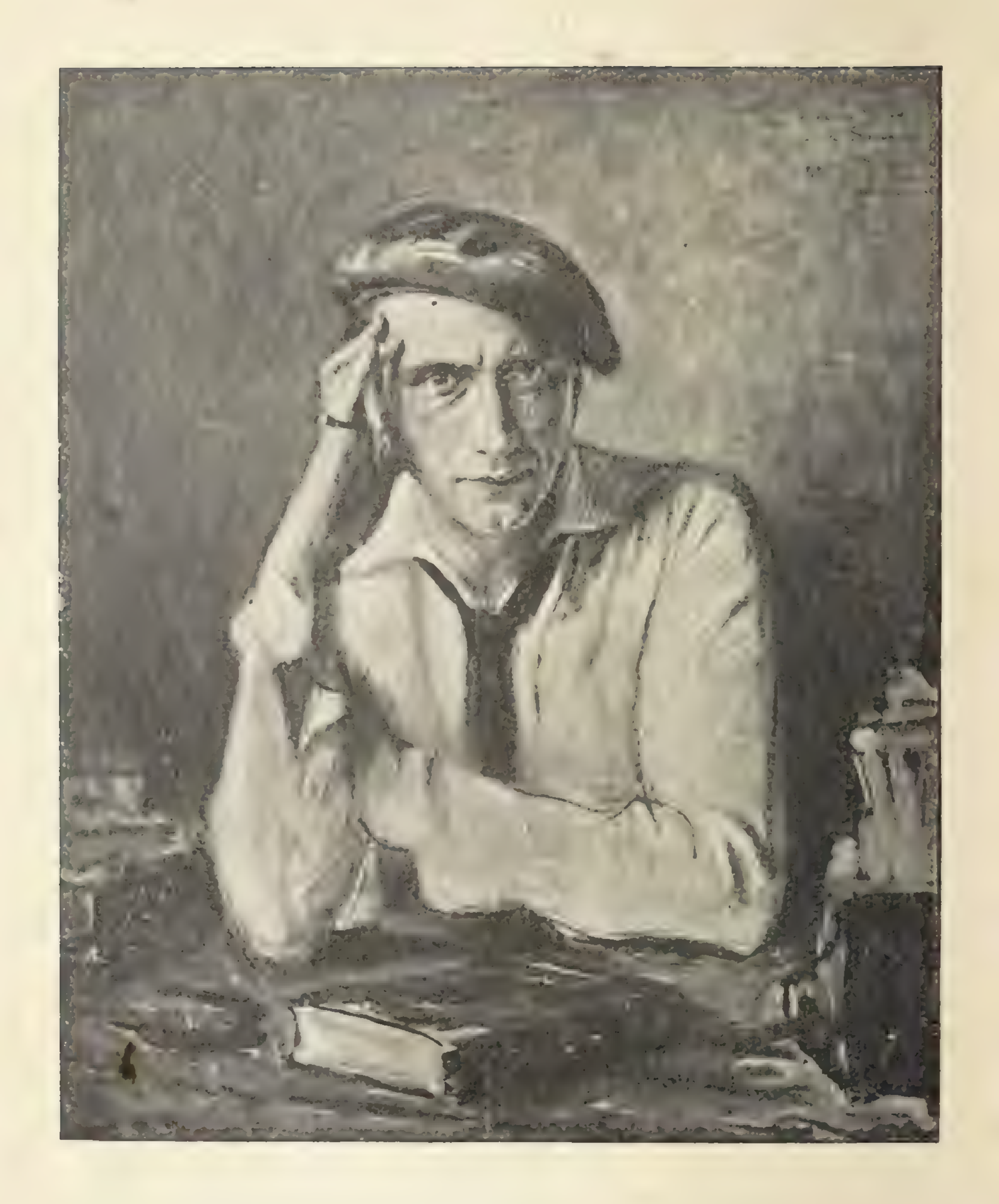
TÊTES ET PENSÉES. 22 lithographies originales.

CRITIQUE

ÉCRITS SUR LE THÉATRE.

Pour paraître prochainement :

THÉATRE COMPLET, tomes II et III.
VERS PRÉFÉRÉS.
L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.



PORTRAIT D'HENRY BATAILLE

Peint par lui-même (Août 1918).

B328

HENRY BATAILLE

THÉATRE COMPLET

I

LA LÉPREUSE

L'HOLOCAUSTE

205394
27. 8. 26

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

PQ
2603
A7A19
1922
t.1

J'ai écrit La Lépreuse à vingt ans. Je suis heureux
d'avoir déposé cette ~~petite~~ humble pierre ~~sculptée~~ votive, sculptée avec l'âme d'un primitif,
au seuil de ma jeunesse.

Trois premières lignes du manuscrit de la préface de *La Lépreuse*,
à laquelle travaillait Henry Bataille lorsque la mort le terrassa.

La Lépreuse

TRAGÉDIE LÉGENDAIRE EN 3 ACTES

Représentée pour la première fois
sur la scène de la Comédie-Parisienne,
le 4 mai 1896.

PRÉFACE

J'ai écrit *la Lépreuse* à vingt ans. Je suis heureux d'avoir déposé cette humble pierre votive, sculptée avec l'âme d'un primitif au seuil de ma jeunesse.

Je ne m'occupais pas encore de littérature. Les poèmes de *la Chambre Blanche* jetés au crayon sur des carnets étaient cependant déjà pour la plupart composés, mais je me consacrais à la peinture et je n'imaginais pas qu'on pût lui faire la moindre infidélité. Sortant à peine du collège, élève de l'Académie Julian et des Beaux-Arts, le premier été de liberté je fus le passer au Huelgoat, en pleine forêt bretonne. J'avais jeté les yeux sur une carte de France pour y dénicher une forêt, si possible, insoupçonnée des touristes. J'hésitais entre la forêt

de la Baume dans le midi et celle de l'Huelgoat dans le Finistère. Comme celle-ci possédait un gouffre et des rochers légendaires, j'optai pour elle. J'étais alors féru de primitivités, le simple, le pur, l'âme intacte, la robuste naïveté élémentale ; en peinture l'amour des grandes lignes décoratives, en littérature la haine du complexe et des amplifications verbales, en tout art la passion de la nature véridique, telles étaient à cette époque mes références. Et les vers que j'écrivais ne démentaient pas cette ingénieuse sincérité. Vivant replié sur moi-même, comme il advient quelquefois à vingt ans, je parcourais les solitudes du Huelgoat, persuadé que j'en retirerais un enseignement et une inspiration. Quel ne fut pas mon étonnement de rencontrer en plein bois une sorte d'ascète ou de satyre à la barbe fluviale et roussie, chaussé de sabots, qui déjà hantait ces lieux sauvages et qu'un semblable amour de la solitude avait attiré là. C'était un élève et un émule de Gauguin, le peintre Séruzier, de l'école des synthétistes. La même nostalgie, les mêmes préoccupations nous avaient attirés là, l'ancien écolier, le jeune ermite. Nous n'étions pas d'accord sur tous les points ; je répugnai à tout sectarisme de doctrine, je n'ouvrai sur les bois et les landes du Rusckek que des espaces à ma jeune sensibilité.

Pénétré d'admiration sur le passé celtique et la poésie populaire, je vivais parmi les paysans. Quelquefois Gauguin et sa négresse venaient faire une halte au Huelgoat.

Un jour passèrent deux chanteurs populaires, un vieillard et un enfant. L'enfant était étrange, impressionnant avec ses yeux d'eau et sa voix hiératique. Il tombait en catalepsie et le vieillard l'étendait sur deux dossiers de chaises pour nous prouver la rigidité du corps pendant la crise. Ce petit rapsode était une véritable harpe. Son répertoire me sembla d'une richesse infinie. Tous les airs bretons, même les plus anciens, il les connaissait et les chantait en proie à une sombre et languide extase. Immobile, ses yeux pâles fixés au plafond, il psalmodiait comme psalmodierait une idole thibétaine. Accroupi, j'écoutais béatement. Une chanson triste au possible et qui semblait jaillie du fond des siècles m'impressionna particulièrement. La paysanne qui nous servait d'interprète nous la traduisait tant bien que mal. Il s'agissait d'une lépreuse qui communiquait le mal aux passants en leur tendant son verre : « D'une goutte de sang, j'en tuerais cent, j'en tuerais mille ». Les chanteurs disparurent et quelques jours après en feuilletant l'admirable Barzaz-Breiz de la Ville-

marqué, je trouvai un résumé de la ballade en question, mais sans aucune citation [1].

Le maire du Huelgoat me conseilla de m'adresser à M. Luzel dont l'érudition et les recherches étaient plus rigoureuses encore que ne l'avaient été celles de M. de la Villemarqué. J'écrivis à ce philologue breton que je désirerais posséder si possible la ballade en question dont il avait peut-être noté les paroles et l'air. Effectivement, M. Luzel me répondit en m'envoyant le volume de ces chants populaires où se trouvaient les fragments entendus de la « gwers » (puisque c'est le nom que l'on donne aux ballades celtiques).

Des lacunes laissées par le traducteur rendaient

---

1. L'éditeur a pensé qu'il serait intéressant de mettre sous les yeux du lecteur l'extrait en question du Barzaz-Breiz :

« Les kakous sont le sujet de plusieurs chansons populaires, toutes antérieures au xv[e] siècle, époque où le fléau cessa de régner en Bretagne. M. Prosper Proux m'en a procuré une assez curieuse que je regrette de ne pouvoir publier ici n'ayant pu en contrôler le texte par aucune version différente de la sienne.

« Le sujet de cette pièce est un jeune paysan si beau que, lorsqu'il passe le dimanche pour aller à la messe, ses cheveux blonds flottant sur ses épaules, on entend plus d'une jolie fille soupirer doucement.

« Le cœur de l'une d'elles, appelée Marie, est pris ; celui du jeune paysan ne tarde pas à l'être ; mais, par malheur, elle a la lèpre, et lorsqu'elle se présente chez le père de son amoureux, et qu'elle dit : « Donnez-« moi un siège pour m'asseoir et un linge pour m'essuyer le front, car « votre fils a promis de me prendre pour femme », le vieillard, assis au coin du feu, lui répond d'un ton railleur : « Soit dit sans vous fâcher, la « belle, vous vous abusez : vous n'aurez point mon fils, ni vous, ni aucune fille de lépreux comme vous ! »

« Marie sort en pleurant et jure de se venger. En effet, elle se fend un doigt et, avec son sang, elle donne la lèpre à 14 personnes de la famille qui l'a repoussée et son jeune amoureux en meurt. »

l'action cependant incompréhensible. J'insistai auprès de M. Luzel afin de savoir si ces lacunes ne pouvaient être comblées et je lui signalai que des chanteurs ambulants possédaient peut-être le texte authentique. J'ajoutai aussi que je me proposais de développer sous forme de mystère médiéval cette légende dont le grave et puissant dénouement m'avait séduit. Je reçus la réponse suivante : « Monsieur, je crois bien avoir recueilli tout ce qu'il était possible de recueillir de cette chanson. Les contradictions que j'ai notées dans les actes des personnages viennent sans doute d'une lacune, mais je doute que les chanteurs dont vous me parlez possèdent plus que moi le texte original qui est sans doute perdu. Ce doit être encore une version adultérée ou incomplète du chant primitif. J'avoue que je ne vois pas le parti que vous pourriez tirer de cette légende en la portant à la scène : le sujet en sera toujours déplaisant et ne se prête pas au théâtre. Je vous déconseille ce travail. Recevez... »

La note en effet placée par le traducteur au milieu de la chanson signale qu'on ne s'explique pas pourquoi la lépreuse qui aime le jeune Yannik Kantek lui tend le verre contaminé par ses lèvres. M. Luzel n'allait pas plus avant. Il n'essayait pas de percer cette énigme en reconstituant le sens

profond de la ballade. De là sa désapprobation qui m'étonna, mais ne me détourna pas de mon projet. Ce qui m'attirait, c'était précisément l'obscurité indéchiffrable d'un texte pourtant authentique où faute de quelques vers ne se reliait pas l'acte d'amour à l'acte de haine. Une parenthèse s'ouvrait à mon esprit, j'essayai de la combler en y rêvant, et je voyais dans ces couplets transmis par les rapsodes à travers les âges un souffle barbare d'une grandeur tragique, et à mes yeux la rude stature de la femme primitive, tout bien et tout mal, maternelle et terrible à la fois, dressait son symbole. La terreur médiévale, inspirée sans doute par les Goules, énigme vivante qui portait en elle le viatique de l'amour et le fléau du mal, me semblait avoir inspiré ces chants qu'un enfant hystérique soupirait encore plusieurs siècles après, sur les lieux mêmes où ils avaient été conçus.

Dans les temps primitifs, ces éléments, l'amour et la haine dont la chanson nous transmettait les deux termes, sans nous en expliquer le lien, étaient, sans doute, si proches l'un de l'autre, si mêlés encore confusément dans l'âme humaine, qu'ils ne permettaient qu'une passion indivisible. Je résolus de développer le sens de la ballade sans en altérer la pureté. A force de rêveries, l'ouvrage se dégagea

des ténèbres; j'imaginai le personnage de Tili, la vieille lépreuse qui rend le genre humain responsable de sa torture et qui souffle la haine universelle à sa progéniture. Dès lors s'éclaira soudainement l'énigme dans le fond opaque de l'histoire.

Qu'on se rapporte aux innombrables travaux sur la littérature populaire et aux quinze ou vingt traductions des chants de la Basse-Bretagne, on verra que la plupart des chansons de tous pays sont dialoguées et empruntent déjà la forme théâtrale. Toutes les littératures semblent avoir débuté par cette forme dramatique, c'est la plus directe et la plus rationnelle. Il y a là une grande leçon, tout en faveur de la Muse tragique. Les premiers rêves de l'humanité se sont exprimés en dialogues : le drame est né avant l'ode.

J'avais horreur de tout ce travestissement que le romantisme a fait de la légende, horreur des tripatouillages prosodiques ou lyriques à la mode. Je ne pardonnais pas à Wagner d'avoir abîmé par trop de verbeuse philosophie le rythme pur et nu de la légende de Tristan et Yseult. Dieu sait qu'à ce moment, c'est-à-dire en 1892, je ne soupçonnais pas que dût un jour venir ce grand simplificateur Claude Debussy, mais ce qu'il a plus tard réalisé en musique, j'aurais voulu le faire un peu en

poésie. Pour ceux qui comme moi et comme certains peintres déploraient le pré-raphaélisme de Burnes-Jones ou même de Gustave Moreau, de tous ces crimes artistiques perpétrés au nom des primitifs, je n'approchais qu'avec un respect religieux de nos grandes sources originelles. Aux heures où je délaissais mes pinceaux, c'est-à-dire à la lueur des bougies, j'entrepris mon travail, me faisant le serment d'intercaler pieusement dans le texte que j'imaginerais les phrases authentiques telles que les traducteurs nous les avaient livrées dans leur matière inculte et fruste. Ma ferveur était telle que je ne me serais pas permis une altération. Tout dans mon esprit, les moindres empreintes, expressions locales, refrains, devait garder sa saveur intacte. Quant à mon inspiration personnelle, c'était à moi de me faire une âme de primitif, une âme de poète populaire et de puiser dans la traduction assez de foi pour ne pas trahir les desseins modèles. J'entrevoyais la possibilité de faire naître une véritable forme rythmée de cette genèse lyrique, de cette ébauche originelle, mais surtout je voulais tenter un essai de tragique primordial et remonter à la puissance de ces grandes légendes qu'inspirèrent Eschyle et Sophocle. Le plan était, comme vous le voyez, bien ambitieux. Quand j'eus

fini au clair des bougies le premier acte de ma pièce, je le lus au satyre barbu qui s'enthousiasma et m'incita à terminer une tragédie, jaillie, disait-il, de la terre même comme une source. Il faut leur apprendre, clamait-il, en arpentant ma chambre, « que les lignes et l'harmonie sont « une » et qu'elles sont les mêmes dans l'arbre qui pousse, dans *Fra Angelico*, comme dans votre *Mireille* bretonne » et il martelait ses phrases à coups de sabots.

Mais l'automne vint. Il fallait revenir à Paris, retrouver l'atelier, se redonner tout entier à la peinture de laquelle je n'imaginais pas qu'on puisse se détacher.

Je n'ébauchai le troisième acte de *la Lépreuse* que l'année suivante, à mon retour au Huelgoat. Je travaillais à une esquisse peinte commencée dans les ruines du Ruskek, le sujet en était le sommeil de la Belle au Bois Dormant, entourée des nocturnes et des bêtes qui lui léchaient les pieds et les mains. Ces roches merveilleuses du Ruskek étaient habitées par une sorcière, une véritable sorcière (il y en avait encore en Bretagne à ce moment-là). Elle m'avait inspiré le personnage de la vieille Tili, comme le jeune chanteur ambulant m'avait inspiré le personnage de Hergonani. Je prétendis faire poser cette sorcière pour la figure de mon tableau

de la Belle au Bois Dormant, elle s'y refusa sauvagement et avec des cris, quand un jeune poète de mes amis, Robert d'Humières, vint à passer dans le pays. En devisant parmi ces ruines du Ruskek, je le mis au courant de mes divers projets artistiques. Il voulut connaître *la Lépreuse* et le scénario que je venais d'imaginer sur le travail de la Belle au Bois Dormant. Comme j'ajoutai que mes cours aux Beaux-Arts ne me permettraient sans doute pas de poursuivre ces essais littéraires, il me demanda : « Voulez-vous me permettre, si vous n'en faites rien, de traiter ce sujet? Je l'y autorisai bien volontiers. C'est cette Belle au Bois Dormant qui fut représentée au théâtre de l'Œuvre de 1894. Robert d'Humières, un des plus vastes esprits que j'aie connus, avait écrit la pièce avec cette propension philosophique qui était une de ses particularités et je ne reconnaissais guère l'humble naïveté du premier projet, mais comme j'avais fourni le scénario et que la mise en scène, les décors, les costumes, la réalisation artistique de cette féerie m'attiraient particulièrement, je signai avec lui cet ouvrage. Je me désintéressais, du côté littérature, de la chose, je vis là surtout une belle manifestation d'art décoratif. Deux mois durant, avec Rochegrosse, Louis Auburtin et d'autres peintres, nous travail-

lâmes à ces essais de synthèse décorative que devaient plus tard réaliser complètement les Russes et les Allemands.

L'échec de cette féerie au théâtre de l'Œuvre fut si complet, l'accueil de la presse si méprisant et si agressif que je me fis le serment de ne jamais retoucher au théâtre. Désormais je fuirais ce monde spécial et je consacrerais ma vie exclusivement à la peinture. Ainsi fis-je, reléguant joyeusement *la Lépreuse*, *la Chambre Blanche* au fond d'un tiroir. Il fallut l'année suivante, toute l'insistance de Marcel Schwob qui avait bien voulu estimer au delà de leur valeur ces modestes pages et qui avait porté lui-même *la Chambre Blanche* à l'éditeur, pour me décider à donner *la Lépreuse* en représentation. Ce fut à l'occasion suivante : Jules Lemaître, sur l'initiative de Schwob, me demanda de laisser représenter la pièce au bénéfice de l'actrice Louise France qui pourrait disait-il trouver un rôle à sa taille dans celui de la vieille Tili. Par indolence, plus que par désir, je ne m'y opposai pas. Dans des décors vagues et avec des costumes de fortune, *la Lépreuse* fut représentée un après-midi sur la scène de la Comédie Parisienne (aujourd'hui l'Athénée). A ma grande surprise une partie de la jeunesse littéraire et de la critique qui avait été conviée fit un accueil enthou-

siaste à la pièce. A cette époque, le journalisme comptait parmi ses membres des écrivains qu'il n'a pas remplacés : des Mendès toujours épris de beauté, toujours « sur le pont », des Jules Lemaître... des Henry Bauer et bien d'autres... Catulle Mendès salua d'un vibrant article la poésie nouvelle qui « sera plus grande que la nôtre » avançait-il.

Jules Lemaître écrivit un substantiel article où il désignait en dehors de la représentation d'un chant populaire, ce qu'il y avait de neuf, d'éternel dans l'essai d'un jeune homme.

Rémy de Gourmont jugea qu'il y avait un peu de génie là-dedans, M. Lebras, le collaborateur de M. Luzel rendit hommage dans *Les Débats* à l'auteur et même à l'humble chanteur du moyen âge, qui avait imaginé la légende. Bref, je fus le premier étonné de ce los auquel mes débuts théâtraux ne m'avaient nullement préparé. Peu après, je fis paraître la pièce précédée d'une notice explicative [1].

Quelques années plus tard vers 1899, le musicien Sylvio Lazzari s'éprit de la pièce et en tira un drame lyrique qui fut reçu à l'Opéra-Comique, mais les tribulations des musiciens sont toujours

1. L'éditeur a cru intéressant de publier cette notice à la fin de ce volume, en appendice.

invraisemblables. Le directeur de l'Opéra-Comique redoutait le sujet de l'œuvre qu'il avait reçue et il ne fallut pas moins de dix ans pour que *la Lépreuse* dans sa forme musicale fut représentée. Encore eûmes-nous les honneurs d'une interpellation à la Chambre. Cette séance où le député Levraud reprochait au directeur d'un théâtre subventionné de ne pas jouer une pièce qu'il avait reçue, mériterait de rester célèbre parmi les annales parlementaires. Jamais bêtise épaisse et béotienne, rire stupide, d'une assemblée ne s'en donnèrent plus à cœur joie! il suffit de lire l'*Officiel* de l'époque[1] pour s'en rendre compte. Je ne puis naturellement tout citer, mais quelques lignes suffiront pour édifier le lecteur sur ce que fut cette inénarrable curée, sous les voûtes où se réunissent pour le grand bien du pays, ces politiciens de village[2].

Pour ne point faire perdre de l'intérêt aux représentations futures de l'œuvre de Lazzari, je ne son-

1. Séance du 14 février 1906.

2. **M. Jumel.** — Lorsque M. Carré a eu le livret de *la Lépreuse* entre les mains, il a déclaré qu'il lui était absolument impossible de le jouer....

M. Levraud. — C'est inexact. Il a pris les engagements les plus formels.

M. Jumel. — ...qu'il ne pouvait pas représenter une pareille pièce à l'Opéra-Comique. Il me paraîtrait absolument impossible, en effet, de mettre une pareille pièce à la scène de l'Opéra-Comique, ce rendez-vous, chacun le sait, de toutes les jeunes filles, ce dernier salon où l'on cause et où l'on fait des mariages.

(*Journal Officiel*, 15 Février 1906.)

geai même pas à faire représenter la pièce. La partition était si forte et si belle qu'elle triompha de tous les obstacles et vit la rampe à l'Opéra-Comique en 1912. Cette partition compte parmi les quatre ou cinq plus belles de ces vingt dernières années. Lazzari avait suivi la même méthode que la mienne et au lieu de pénétrer comme tant de musiciens dans le folklore national, en déformant les thèmes populaires, il demeura respectueux des rythmes nus. Il inventa d'autres thèmes, il ne pataugea point dans le contre-point et les développements. Il faut voir ce que par la simple orchestration, il est arrivé à faire des six premières notes du motif noté par la Villemarqué et qui est devenu le thème fondamental de *la Lépreuse*.

PERSONNAGES

ALIETTE.	Mme BERTHE BADY.
ERVOANIK.	M. PAUL FRANCK.
MARIA (La Mère)	Mme DE PONTRY.
MATELINN (Le Père)	M. RAYMOND.
LA VIEILLE TILI	Mme FRANCE.
LES LAVANDIÈRES. . .	Mlles H. MORRE.
	F. ZAESSINGER.
	J. VARY.
	SERAPHINO.

LE PRÊTRE. — LE SÉNÉCHAL. — LE BAILLI
LES DEUX PETITES SOEURS. — FOULE. — PAYSANS
LA PROCESSION

La scène se passe au moyen âge, à Ploumillau.

La Lépreuse

ACTE PREMIER

Une cour de ferme.

A gauche, une maison bretonne. A droite, une entrée de jardin potager et plus loin le commencement d'une mare. Au fond, un petit mur de pierre grise transversal, avec une porte basse. Au delà, quelques toits.

C'est de grand matin, à la brume de cinq heures. Une fenêtre est encore éclairée... On entend des bruits de pas et de vaisselle.

SCÈNE PREMIÈRE

(*Maria Coquart sort de la maison.*)

MARIA.

Hé là-haut! petite servante Marguerite,
dépêchez, dépêchez-vous vite
d'éteindre la chandelle et de souffler le feu.

(*La fenêtre s'ouvre. Une servante avance la tête.*)

Ervoanik est-il parti ?

LA SERVANTE.

A la lieue de grève...

MARIA.

Vous bercerez l'enfant à la cuisine ;
j'attends les lavandières...

(*La servante rentre la tête. La fenêtre s'éteint. Maria va au lavoir et chante.*)

. . . .

Le Roi de Romani disait à sa femme :
Porte tes enfants sur le dos, marchons.
Quand nous serons fatigués de corps et d'âme,
ayant tant marché nous nous reposerons.
Et le temps passera toujours,
et le temps passera toujours.

(*On frappe à la porte basse. Quatre paysannes s'avancent, paquets sous le bras et sur la tête.*)

PREMIÈRE LAVANDIÈRE.

Bonjour, Maria Coquart.

MARIA.

Bonjour, Anaïk,
et vous, douce jolie Renée.
Défaites vos linges et mettez les tabliers.
En vérité, les grenouilles ne chantent plus à l'étang...

DEUXIÈME LAVANDIÈRE.

Sauf votre grâce, votre fils Yohan
nous a retenues sur la lande à causer ;

mais, donnez-nous les battoirs, madame,
que nous fassions lessive blanche.

(*Elles lavent.*)

TROISIÈME LAVANDIÈRE.

Voici les guenilles de la femme du vieux Henaud,
votre cousin,
qui mourut, il y a trois mois d'hier matin,
et fut enterré en terre d'avoine...

QUATRIÈME LAVANDIÈRE.

Voici le linge du couvent neuf où les Moines
ne cessent nuit et jour leurs débauches, Maria !
Ils ont tué, d'après ce que j'ai su,
une petite mineure qu'ils détournèrent
pour lui expliquer les tableaux et les mystères
excellents.

TROISIÈME LAVANDIÈRE.

Et les chemises du sieur de la Tremblaye.

PREMIÈRE LAVANDIÈRE.

On lave, on lave...

QUATRIÈME LAVANDIÈRE.

Vingt ans, trente ans, ma camarade,
dès qu'on se lève jusqu'on se couche,
jusqu'on ne meure.....

DEUXIÈME LAVANDIÈRE.

Linge de dame et de capitaine,
de recteur et de Sénéchal, —
linge de lépreux... qui sait?

MARIA.

La vierge de Goulven nous garde

PREMIÈRE LAVANDIÈRE.

Eh ! eh ! pas si haut, bonne mère...
Tous les lépreux ne sont pas sur la montagne
dans les maisons neuves
peintes en blanc qu'on leur bâtit, —
et j'en sais, comme Aliette Tili,
qui vont à pied à Ploumillau.....
Demandez, bonne mère à votre fils.

MARIA.

Taisez-vous, — il fait beau dire, —
tordez la lessive ! — Mon fils Yohan
n'est pas pour conter fleurette aux lépreuses.

DEUXIÈME LAVANDIÈRE.

Non, jamais Yohan n'a rôdé autour d'Aliette,
mais bien autour d'autres, — quand j'étais hier soir
au buisson de saules. Bonjour à vous,

m'a-t-il dit, jeune fille qui lavez.
Vous lavez blanc, vous tordez roide...
Laissez aller votre battoir sur l'eau,
et votre savon au courant,
laissez votre savon aller à sa suite, —
et venez avec moi dire vêpres à la chandelle.

MARIA.

Non plus à vous, jolie Renée.
Les plus jolies filles qui soient sous le soleil,
si elles ne possèdent écus de rente,
quenouille de corne et robe de satin blanc,
n'auront pas mon fils ; — et ainsi sera.

TROISIÈME LAVANDIÈRE.

D'où tenez-vous qu'Aliette Tili,
dites-moi, soit atteinte de maladie ?

PREMIÈRE LAVANDIÈRE.

Son père est lépreux et sa mère aussi.
Son père est là-bas dans une maison neuve.
Je lui ai parlé à travers la porte.

QUATRIÈME LAVANDIÈRE.

Si le vent avait changé de côté,
vous auriez attrapé la lèpre par le trou de la
serrure !

PREMIÈRE LAVANDIÈRE.

Jamais je ne vis de plus belle maison
qu'une léproserie.
Il y a là petite cour et grande cour,
comme chez le seigneur de Roc'hlaz.

MARIA.

Dieu protège notre paroisse !

DEUXIÈME LAVANDIÈRE.

Il faut bénir les croix aux cimetières, dit-on,
pour arrêter la mort et le mal.
Oui, on dit cela dans le gwerz de la lèpre
que j'ai vu écrire au burg de Gurin sur une nappe blanche.
C'était mercredi.
une demoiselle le chantait,
un jeune clerc écrivait.

MARIA.

O reï tra la la di ra la !
jeune fille mal avisée
De parler de ces choses-là.
O reï tra la la di ra la !
Si vous ne lavez ne dites rien,
soufflez dans vos doigts...

SCÈNE II

(*A ce moment, un homme sort de la maison. Il descend lentement les deux gradins, s'arrête, et regarde, appuyé sur son bâton.*)

MARIA, *l'apercevant.*

Hé, mon époux, vous dormez bien dans les lits
de plume,
quand le coq a chanté le jour. —
Le temps est dur et le vent est fort.

MATELINN.

Hélas ! ma pauvre femme, n'êtes-vous pas
à faire votre lessive ?...

MARIA.

Oui... une lessive belle comme la neige.
Que vous faut-il à rester là?

MATELINN.

Femme chérie, si m'en croyez,
vous laisserez couler votre lessive
jusqu'à dimanche prochain.

MARIA.

Comme je vous vois affligé !
Répondez, mon bon ami...
nous avons deux cœurs en un seul
pour supporter les mauvaises nouvelles.

MATELINN.

Vous verrez, femme, vous verrez.
Avant la fin vous le saurez.

MARIA.

Si vous m'aimez, me laisserez-vous
sans paroles et sans adieu...

MATELINN.

Vous verrez, femme, vous dis-je,
par vos yeux, quand votre fils sera ici,
vous entendrez par vos oreilles.
Moi, je m'en vais... Ce que j'ai à dire,
je le dirai mieux là où personne n'entendra,
dans l'air solitaire...
Bonsoir à vous.
Le salut est toujours une bonne chose
pour les vieux comme pour les jeunes!

(*Il sort en claquant la porte violemment.*)

MARIA.

Porteur de deuil! Que veut dire ceci?

Mon cœur est près de défaillir...
Ecoutez... Matelinn, écoutez, ne m'effrayez plus, —
car je sens qu'il y aura de la douleur ici,
s'il en est quelque part au monde...

(*Elle se précipite vers la porte et l'ouvre. Matelinn est encore debout sur le seuil.*)

MATELINN.

Voici votre fils qui vient sur la route.
Or, rassurez-vous... ce n'est ni d'archers,
ni de bourreaux, ni de gibet qu'il vient vous parler,
... mais peut-être vaudrait-il mieux
que le feu tombât sur sa tête,
que notre malédiction... Chut et paix...
Encore une fois voici votre fils.

(*Entre Ervoanik.*)

SCÈNE III

ERVOANIK, *ôtant son chapeau.*

Mon père et ma mère. —
Vous avez deux choses à m'accorder.
Et d'abord votre congé aujourd'hui
pour aller au pardon du Folgoat.

MARIA.

Allez, Yohan, allez au Folgoat.
Que Dieu vous donne bon voyage...

LES LAVANDIÈRES, *s'appelant.*

Anaïk? Fantik! Eh la!...
Vous entendez, c'est aujourd'hui le grand pardon du Folgoat...

ERVOANIK.

Certes, et courez vite à la grand'rue,
si vous voulez voir partir la bannière rouge...

LES LAVANDIÈRES.

Vite! Vite! — Mon cotillon d'écarlate...
— Et mon tablier de taffetas jaune...

(*Elles sortent.*)

MATELINN.

Maintenant nous voici tous trois.
Quelle est, s'il vous plaît, votre autre demande?

ERVOANIK.

Mon père et ma mère, si vous êtes contents,
j'épouserai une jolie fille...

MARIA.

Vous êtes bien jeune et nous pas très vieux...
Et quel est le nom de votre petit cœur.

ERVOANIK.

Vous la connaissez,
nous avons dansé en rond avec elle
plus d'une fois sur l'aire...

MATELINN.

Comment nommez-vous votre amie ?

ERVOANIK.

C'est la plus jolie fille qui jamais
portât coiffe de lin...
et elle a le nom d'Aliette.

MATELINN.

Avez-vous entendu, cette fois, Marie ?
Dites à votre cœur de se contenir.
Regarde-moi... Yohan... fille de femme,
ceci n'est qu'un mauvais conte... tu mens !

ERVOANIK.

J'ai dit la vérité, la grande vérité de mon âme...

MATELINN.

Tu mens, tu mens, au milieu de tes yeux.

ERVOANIK.

Et pourquoi mentirais-je ? J'épouserai Aliette
Tili.

On donne avec elle une dot considérable,
on lui donne sept métairies
et plein un boisseau d'argent...

MARIA.

Écoutez-moi; je suis plus douce étant votre mère.
— Ce n'est pas l'argent, — cent écus viennent,
cent écus s'en vont,
cent écus d'or ce n'est rien....

ERVOANIK.

On lui donne aussi plein la grande jatte de fil
blanc,
une charrette ferrée et un attelage.

MARIA.

Non, en vérité, vous ne l'épouserez point,
car... on le reprocherait à vous et à nous.

ERVOANIK.

Ma mère, il est juste que je vous écoute,
et je vous dois obéissance ;
mais si ne me marie ainsi,
alors adieu aux joies de ce monde...
et jamais femme je n'aurai.

MARIA.

Vous épouserez, vous épouserez,
quelque saine et belle épousée,

afin que vous mettiez au monde
un petit-fils dont j'aurai plein les bras.

ERVOANIK.

Écoutez-moi plutôt ou votre cœur sera navré
en voyant dépérir et périr
le pauvre cœur que vous avez mis au monde.

MARIA.

Oui, mon fils, je vous ai mis au monde,
je vous ai porté entre mes deux côtés,
et jamais vous ne m'avez causé tant de peine,
mon fils, que vous m'en causez à présent.

ERVOANIK.

Je n'ai pas fait de mal en vous aimant,
je ne fais pas de mal en aimant Aliette.

MATELINN.

... Assez !... assez ! finissent les commérages.
Tordez-vous le cou pour ne plus parler...
Vous avez élevé des pies dans votre cage,
vieille mère... eh bien, maintenant
portez la cage sur le toit, ouvrez-la, —
et que les oiseaux prennent leur volée !..

ERVOANIK.

Oh ! calmez-vous... oh ! je vous prie...

MATELINN.

Où sont vos six filles, dites-moi ?

MARIA.

Deux d'entre elles sont à dévider,
et deux autres à repasser;
les deux autres peignent le lin.

MATELINN.

Fermez toutes les portes à clef !...
Enfermez-les toutes les six, qu'elles ne sortent !
Laissez-les pourrir au grenier comme des pommes,
si vous ne préférez les voir, au train dont va le monde,
avec leur ventre jusqu'à leur œil,
enceintes de votre porcher !

MARIA.

Calmez-vous, pour votre grâce...

ERVOANIK.

Hélas, qu'a donc fait ma plus aimée pour mériter votre colère ?

MATELINN.

La malédiction des étoiles et de la lune,
celle du soleil, la malédiction de la rosée
qui tombe sur terre,

je les donne aux bêtes venimeuses du fossé...
je les donne aux filles de lépreux !...

ERVOANIK.

Ah ! donc... c'est cela ? attendez un peu...
je me doutais bien, je comprenais mal...
Mais cette fois je le dis, c'est vous qui mentez,
mon père,
au milieu de votre âme !...

MARIA.

Non, votre père n'a pas menti,...
vous épouseriez une lépreuse.

ERVOANIK.

Vous avez médit, je vous le prouverai.

MATELINN.

Et quand vous le prouveriez mille fois plus encore,
le trouve mauvais qui voudra, —
je jure que vous ne mangerez pas dans la même
écuelle.

ERVOANIK.

Et moi... à tous ceux qui élèvent des enfants
et les marient contre leur gré, —
aussi bien à mon père qu'à ma mère,
je donne ma malédiction de bon cœur !

MARIA.

Ervoanik ! Ervoanik ! Qu'avez-vous dit !

MATELINN.

Silence donc, femme, ce n'est qu'un fou...

(*Comme pris d'une peur subite, effrayé de ce qu'il vient de dire, Ervoanik tombe à genoux sur le sable.*)

ERVOANIK.

O grand pardon, pardon... ma mère...
Je ferai dure pénitence d'avoir dit ceci...
de mes yeux tomberont des larmes...
J'en demande aussi pardon à Notre-Dame-de-Folgoat...
je ferai trois fois le tour de sa chapelle...
Taisez-vous, taisez-vous, père de bonne volonté,
voici votre fils qui revient à vous.
Pardonnez-moi mon père.

MATELINN.

S'il veut mériter le pardon de Dieu,
qu'il aille trouver sa fiancée, et lui dise
les bonnes paroles de l'adieu.
Ainsi fera le pénitent, ensuite —
il tournera le dos et ira son chemin.

ERVOANIK, *se relevant.*

Elle doit venir ici tout à l'heure, mes bons parents...
Je viens de faire la conversation avec elle.
Hélas ! hélas ! elle était assise près de la porte,
et elle a pleuré à noyer son cœur.
Que ferai-je plus si vous m'ôtez son amour de là ?

MATELINN.

Un jardin sarclé n'en vaut que mieux
quand les mauvaises herbes y ont poussé.

ERVOANIK.

Hélas ! quand j'allais à la lande de mi-voie,
je saluais ma douce sur le seuil de sa porte.
Elle était occupée à ourler des mouchoirs
avec du fil d'argent pour les calices...
Elle m'a donné le ruban noir de son cou.

MATELINN.

Elle a un ruban de velours au cou,
là où devrait être une corde.

ERVOANIK.

Il n'est pas d'enfants sur la terre
qui aient autant de chagrin que nous...
Elle pleure tous les jours et je la console,
et mon cœur est si las de deviser avec elle...

(*On frappe à la porte.*)

MATELINN.

Qui frappe là ?

ALIETTE, *derrière la porte.*

C'est la petite Aliette qui demande ouverture.
Ouvrez-moi votre porte,
vous me l'avez ouverte souvent.

(*Silence.*)

ERVOANIK.

Je vous prie, ma mère, ouvrez-lui la porte.

(*Maria, après une hésitation, va ouvrir.*)

SCÈNE IV

ALIETTE.

Salut et joie à tous dans cette maison.

MATELINN, *bourrument.*

Bonjour à vous pareillement.

ALIETTE.

Donnez-moi un escabeau pour m'asseoir.

MATELINN.

J'ai parlé maintes fois chez moi
sans que j'eusse besoin d'escabeau.

ALIETTE.

Pourquoi me parlez-vous si durement ?
Donnez-moi un escabeau pour m'asseoir,
si je dois être belle-fille dans cette maison.

MATELINN.

Si je savais que vous deviez être belle-fille ici,
je mettrais le feu à mon propre toit !

ALIETTE.

Non, rassurez-vous, j'épouserai qui m'aime.
Et votre toit d'ardoises restera debout,
et quand viendront tous les midis,
il brillera longtemps encore,
sous le soleil clair qui éclatera.

MATELINN.

Fille de rien,
tu as mérité dans l'enfer d'aller brûler chair et os !

ERVOANIK.

Contenez-vous... contenez-vous... c'est peu de chose.

ALIETTE.

Qu'ai-je pu faire pour vous déplaire dans ma
vie ?

MATELINN.

Plus un mot ! ou sur mon honneur, que j'aime
parfaitement,
je vous jetterai en bas sur la bouche.

MARIA.

Non, Aliette, vous l'entendez...
aussi blonds que l'or sont vos cheveux,
mais fussent-ils plus blonds de moitié,
vous n'aurez pas Ervoanik.

ERVOANIK.

O ma mère, soyez plus douce
à ceux qui n'ont pas fait de mal.
Vous ne voulez pas encore que sur la mer je m'en
aille,
avec le regret de la plus jolie fille du pays, —
et c'est vous, petite Aliette, si je ne me trompe.

MATELINN.

Belle-fille dans cette maison vous ne serez,
ni vous — ni aucune fille de lépreux!

ALIETTE.

Jamais vous n'éprouverez de plus grande douleur
que pour avoir appelé mon père lépreux.

MATELINN.

Je me moque autant de vous
que de la boue de mes souliers, —
et je le répète, sorcière impure,
tu as la peste apostumée dans l'épaule.

ALIETTE.

Vous aurez à vous repentir de tout ceci...
souvenez-vous.

MATELINN.

Tes amants je les ai connus ;
deux sont partis au cimetière.
Retire-toi, tison maudit.

ALIETTE.

Prenez garde, vous insultez
l'ange gardien qui est derrière moi.

MATELINN.

Voleuse de fils, je te ferai pendre !

ALIETTE.

Notre-Dame-de Folgoat
me servira d'escabeau sous mes pieds.

MATELINN.

Je te ferai brûler !

ALIETTE.

Le feu se fendra en deux s'écartant de moi.

MATELINN.

Hors d'ici si tu ne veux que je te frappe.
J'ai un fouet de cuir tissé en trois branches,
et qui te fera marcher malgré toi.

(*Il la rudoie.*)

ALIETTE.

Ayez pitié, mon bien-aimé...

MATELINN.

Qu'on tranche la tête de ces femmes
qui font les vampires sur nos fils,
et qu'on la jette dans la rue,
aux enfants, pour jouer à la crosse !

ALIETTE.

Mon cœur se brise de peine et de peur...
personne ne m'a consolé...
personne Yohan... et je m'en vais...
Bonjour et joie... bonjour et joie !

(*Elle fait mine de sortir, chancelle et s'affaisse près d'un banc de pierre toute sanglotante. — Silence.*)

ERVOANIK.

Est-ce tout mon père ?...
et maintenant
nous laisserez-vous seuls pour que je lui dise
des mots plus doux à sa douleur...
nous sommes assez tristes comme cela.
Aussi vrai que j'ai la mort à passer,
elle passera cette porte... mais retirez-vous, —
car ce n'est pas pour les yeux des autres
que l'on pleure tant dans la vie...

MARIA, *entraînant Matelinn dans la maison.*

Oui, venez... Matelinn... votre colère fut trop forte,
il faut à tout le monde un peu de consolation.
Oui, croyez-moi... allons-nous-en !

(*Sur les marches de la maison, à Ervoanik.*)

Et si vous allez au pardon encore,
que Dieu vous donne bon voyage,
et de bonnes nouvelles à vos parents à la maison.
Allez-y en bonne compagnie...
Priez pour nous trois à la chapelle,
priez pour nous trois... ou pour nous quatre.

(*Ils rentrent.*)

SCÈNE V

ERVOANIK, *sans bouger, de loin.*

Aliette ! Aliette ! à chaque fois que tu tomberas
sur la terre et dans la vie,
ne pleure pas plus fort qu'il ne faut...
l'ange blanc te relèvera.

ALIETTE, *se retournant.*

Je n'ai plus souci de rien, mon pauvre Yohan,
puisque vous voilà.
Asseyez-vous sur ce banc pour que
j'appuie ma tête sur vos genoux.

ERVOANIK.

Je vois le jour qui revient dans tes yeux
qui me regardent.

ALIETTE.

Laissez ma tête sur vos genoux,
pour que mes paroles soient plus près de vous.

ERVOANIK.

Eh bien, parlez, s'il vous plaît, agenouillée.
Votre bien-aimé est à vous écouter.

ALIETTE.

Oui, écoutez-moi, Yohan.
Car mon pauvre cœur est bien mal à l'aise.
Croiriez-vous, — oh! répondez-moi bien, —
que la petite bouche que voici
ait bu au sein d'une lépreuse.

ERVOANIK.

Je jure que jamais votre petite bouche
n'a bu au sein d'une lépreuse,
et que lorsqu'elle le voudra,
votre bouche boira à ma bouche,
comme au même verre.

ALIETTE, *sourdement.*

Car il suffit de boire au verre
d'une lépreuse, pour en mourir parfois...
savez-vous cela?

ERVOANIK, *souriant.*

Vous ne m'effraierez point mon amie.

ALIETTE.

Et qu'il faut un bien bon cheval,
et bien des écus,
pour s'en aller à la rivière du Jourdain,
où les lépreux recouvrent la santé,
là où notre Sauveur fut baptisé?

ERVOANIK.

Vous ne m'auriez pas menti de ces yeux
ni de ces lèvres...
vous ne m'auriez pas menti,
je le jure encore.

ALIETTE.

C'est bien à vous mon cher fiancé.
Véritablement, j'ai vu votre confiance.
Laissez-moi donc me relever droite,
toute droite, puisque vous m'aimez.

ERVOANIK.

Je vous aimerai tant, tant et tant,
que contre tous, Aliette la bien venue,
nous vivrons sur la même terre,
et mourrons dans le même lit.

ALIETTE.

Rappelez-vous ce que vous dites...
oh! mon dieu, — car j'ai eu peur
en entendant la vipère
qui siffle au bord de la rivière. —
Et elle disait par son sifflement
qu'il n'est de fiançailles qu'une seule fois.
Celui qui est fiancé de bon gré,
et qui rompt par caprice,
fait contrat avec le démon.

Il est détaché net de Dieu,
comme la branche de l'arbre,
détaché net du paradis,
comme le grain de paille.

ERVOANIK.

Je ne sais comment cela se fera, —
mais je vous épouserai avant qu'il soit un an.

ALIETTE.

Ervoanik! Yohan! Yanik!
par tous vos noms je vous aime ..
mais j'ai bien envie de pleurer.

ERVOANIK.

Quand les larmes ont commencé
elles mettent si longtemps à finir!
Mais vous avez maintenant sujet d'être heureuse.

ALIETTE.

Oh! je suis plus malheureuse qu'avant.

ERVOANIK.

Petite Aliette, ma petite sœur fine,
venez avec moi au jardin,
cueillir un bouquet d'herbes fines,
de marjolaine et de thym.

ALIETTE.

Je ne suis plus la fille aux bouquets,
et celui que je cueillerais
serait de trois sortes de plantes,
chagrin, mélancolie et tourment.

ERVOANIK.

Alors, rappelez-vous que ma mère
m'a souhaité bonne compagnie
pour le chemin du Folgoat,
Voudriez-vous m'accompagner?

ALIETTE.

S'il vous plaît, tant qu'il vous plaira.

ERVOANIK.

Je vais au pardon comme il sied,
Sans chaussures, sans bas et à pied,

ALIETTE.

J'irai donc comme vous les pieds nus,
pour demander à Dieu la grâce
de coucher tous les deux dans la même chambre
et manger dans la même écuelle.

ERVOANIK.

Nous irons par Morlaix et par Plouvorn,
en nous tenant par la main...

Vous verrez la lampe d'argent,
la maîtresse vitre,
vous verrez Jésus dans la messe.

ALIETTE.

Oui, nous irons par Plouvorn et Morlaix,
en récitant nos chapelets
le plus dévotement possible...
J'ai choisi Jésus pour mon Rédempteur.

ERVOANIK.

Écoutez... les cloches! les cloches!
les belles cloches du dimanche!

ALIETTE, *tressaillant.*

Oh! mon Dieu! pourquoi sonnent-elles!

ERVOANIK, *à la porte.*

C'est le départ de la bannière...

ALIETTE.

Êtes-vous sûr, Ervoanik, que ce soit cela?

ERVOANIK.

Et que voulez-vous donc que ce soit?

ALIETTE.

Voici trois jours et trois nuits que je les entends
à mes oreilles...

Voilà trois jours et trois nuits
que je les entends sonner le deuil,
sans qu'il y ait chrétien né autour d'elles,
deuil le soir et le matin,
et carillon à midi...
oh! Yohan, pourquoi sonnent-elles!

ERVOANIK.

Ce n'est pas le glas, c'est le carillon.
Vite... vite... il faut enlever nos sabots.

(*Ils se déchaussent tous les deux.*)

Maintenant faites un signe de la croix. —

(*Ils se signent.*)

Et donnez-moi votre main.

ALIETTE.

Voici ma main, ma main droite dans votre gauche.

(*Ils s'avancent lentement vers la porte, — les cloches continuent.*)

ERVOANIK.

Elles sont froides toutes les deux...
Nous n'avons pas peur pourtant,
n'est-ce pas, Aliette?...
vous n'avez pas peur?

ALIETTE.

Ervoanik!

ERVOANIK

Oh! dites-moi... vous n'avez pas peur?

ALIETTE.

Ervoanik!...

(*Elle laisse tomber la tête sur son épaule en marchant.*)

RIDEAU.

ACTE II

Une salle de ferme pauvre.

A gauche, grande cheminée. A droite, au fond, une alcôve avec lit. Grande table, un banc, quelques escabeaux. A droite, un petit escalier-échelle conduisant au cellier. Au fond, une fenêtre et une porte entre-bâillée donnant sur la grand'route et la lande.

SCÈNE PREMIÈRE

LA VIEILLE, *tient du pain à la main et fait des signes au dehors par la fenêtre.*

Des tartines!... des tartines!...
N'ayez pas peur, petits... approchez...
une tartine beurrée de beurre blanc,
pour aller au catéchisme...

(*Les enfants jettent des pierres du dehors.*)

Ha! comme ils sont drôles avec leurs pierres.
Vraiment, comme ils ont bonne façon à jeter des pierres!...
mais laissez plutôt les cailloux aux chemins,
approchez... je vous ferai plus d'un présent.

Toi, petit, qui portes frisette, mange...
je te donnerai un jour une croix d'or fin
de la foire de Quintin...
Il faut me croire pourtant
quand je dis des vérités.
Prends, toi. Des tartines... des tartines...

(*Les pierres tombent dans la maison.*)

Voyons, soyez sages, et je vous dirai l'histoire
du tailleur, du cher petit tailleur.
vous savez bien, Paskou rékéké, rékéké,
Lundi, mardi, mercredi...

(*Elle reçoit une pierre.*)

Oh! ils m'ont blessée à l'épaule!

(*Elle referme la fenêtre et redescend précipitamment. — La porte s'ouvre.*)

SCÈNE II

LE SÉNÉCHAL, *entrant.*

(*Il frappe trois fois de son grand bâton sur le seuil.*)

Ah! ah! Paskou le tailleur!...
chère petite vieille, vous chantez bellement.
Mais il était temps que je passe dans le chemin
pour terminer votre chanson.

LA VIEILLE.

Monsieur le Sénéchal !

LE SÉNÉCHAL.

Prenez garde, vieille,
prenez bien garde... Il m'a été rapporté déjà,
en plainte de tous côtés,
du haut en bas de la lande au bois,
que vous attiriez les enfants,
pour leur offrir pastille ou tartine, —
et, certes, ce n'est pas encore à vous
à faire l'école aux enfants.

LA VIEILLE.

Sauf votre grâce, monsieur le Sénéchal,
je ne mérite pas de reproches...

LE SÉNÉCHAL.

Vous avez failli, dis-je, lambeau de sorcière,
et rappelez-vous qu'il ne faudrait pas grand témoignage
pour prouver en lieu de droit
bel et bien, — que vous êtes lépreuse,
et si l'on vous laisse encore errer au pays,
comme toutes celles dont le mal n'est pas avéré,
vous êtes trop de ce genre sur la belle terre !
Donc, si une fois encore, ceux d'ici
m'envoient dire que leurs enfants

mangent le pain mordu des lépreux,
votre ménage sera fait une fois pour toutes,
et vous serez conduite en maison blanche.

LA VIEILLE.

Monsieur le Sénéchal, je n'ai pas péché.

LE SÉNÉCHAL.

Tu as péché plus de péchés
qu'il n'y a de fils dans ta chemise...
et, plutôt que de laisser donner le mal de ta chair,
je te chercherai une fille des champs,
qui te sautera plus facilement au cou
que les enfants de ce pays, —
et dont le nom est : la fille du chanvre.

LA VIEILLE.

Non! non! je ne serai pas pendue avec des cordes!
Je vous demande excuse : c'est à peine
si je chante une fois le dimanche...
et j'apprends la danse aux enfants par la fenêtre.

LE SÉNÉCHAL.

Recule-toi loin devant mes yeux.
Et souviens-toi désormais
de fermer porte et fenêtre,
comme s'il y avait pluie éternelle.

LA VIEILLE.

Oh! n'ayez de doute aucun;
plutôt faillira la pluie à mouiller.

LE SÉNÉCHAL.

Et de ne plus aller chercher ton pain
qu'entre le pont et le moulin.

LA VIEILLE.

Mais je n'ai pas besoin de chercher mon pain,
moi. J'ai de l'argent plein mon pichet,
et des écheveaux de soie à revendre,
assez de quoi doter ma fille,
qui est le miroir des demoiselles,
en son village.

LE SÉNÉCHAL.

Miroir des vieilles, retourne à ta pierre
cracher dans les cendres,
et rappelle-toi d'obéir.

LA VIEILLE, *le reconduisant.*

Bonsoir à vous, monsieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Ferme ta porte, ferme-la bien,
et asperge-toi d'eau bénite.

(Il sort.)

SCÈNE III

LA VIEILLE, *seule, se met à danser.*

Bonsoir, bonsoir, nous chanterons,
nous sifflerons, nous sauterons...
Et danse donc, François le Sénéchal,
et baisons la chopine!
Dansons fort, à craquer les os.
Que le Diable te donne bonne année,
trois petits lépreux aux couches de ta femme,
l'un devienne Roi, l'un devienne Pape,
le dernier te casse les reins!
Ha! Ha! battez-moi, frappez-moi,
votre temps viendra.
Hier, aujourd'hui, demain matin,
coups de pierre et coups de bâton, vous m'avez brisée...
mais ne pleure pas, vieille Tili,
ne pleure pas, ma vieille amie.
D'une miette de pain comme pour les poules,
d'une miette de pain tu leur as donné la lèpre...
Hier, aujourd'hui, demain matin,
heureuse, toi qui peux
donner la mort dans un verre!...
Si ce n'est toi, Sénéchal, il en viendra d'autres!

Le premier qui passe boira à mon bol.
Avancez, jeunes gens! au haut bout de la maison,
il y a facilité de vous donner place
pour manger et pour dormir...
Eh! dansons donc, François le Sénéchal!
pages, clercs et paysans,
venez tous à la régalée!...

(*Elle redescend en geignant jusqu'au foyer.*)

Ah! vieille chérie, ma vieille chérie,
voici la nuit, ramasse tes sabots.

SCÈNE IV

(*On entend, par la porte entre-bâillée.*)

UNE VOIX, *au dehors.*

Attendez un peu Yanik, voulez-vous,
que j'entre et demande si l'on a de quoi
nous donner à souper à tous deux.

LA VIEILLE, *sans se retourner.*

Qui parle? fermez la porte et passez.

ALIETTE, *entrant.*

C'est moi, ma mère.

LA VIEILLE.

Hé! ma fille, votre vue met en joie.
Mais que vous est-il donc arrivé
que vous êtes venue me voir si tôt, —
depuis les dernières étrennes, au plus ?

ALIETTE.

Je me rends au Folgoat, au pardon, ma mère,
avec mon bien-aimé qui attend.
Nos sabots sont à Ploumillau.
et je marche comme Notre-Dame déchaussée.
Dites-le moi rondement, pouvons-nous souper chez vous ?

LA VIEILLE.

Oui donc, arrêtez-vous chez moi aujourd'hui,
vous, et l'amoureux qui passe,
celui d'aujourd'hui, celui de demain...

(*A la porte.*)

Entrez, entrez, nouvel ami.
Ce n'est pas pour piler la lande avec vos pieds nus
que vos mères vous ont enfantés.

ERVOANIK.

Je vous salue, mère de ma douce,
je vous salue en vraie humilité.

LA VIEILLE.

Allons, mettez votre bâton à réchauffer près de l'âtre...
Nous, nous mettrons la broche au feu,
avec la grande marmite et les deux petites.
Vous aurez tripe fraîche, viande rôtie et bon vin à boire.

ALIETTE.

Merci, mère. Voici le soir qui devient trouble.

LA VIEILLE, *à Ervoanik.*

Asseyez-vous... Prenez un linge,
pour essuyer la sueur de votre front.
Chère dame ! vous choisissez à merveille.
Qui que vous soyez, clerc ou ménétrier,
Jésus ! la belle têtée de cheveux blonds !

ALIETTE, *bas à sa mère en l'entraînant.*

Taisez-vous et soyez prudente,
je vous en supplie à genoux...

LA VIEILLE.

N'ayez crainte. J'ai du miel sur la langue...
et l'amoureux sera docile.

ERVOANIK.

Aliette, votre main douce n'est plus là.

ALIETTE.

Ervoanik, elle est sur votre épaule.

LA VIEILLE, *arrange la table.*

Voyez, jeunesse est belle, vieillesse est mauvaise.
Mes temps sont changés à moi ; il en est venu d'autres.
J'ai regretté ma jeunesse, mais je ne sais
où elle s'en est allée.....

ERVOANIK.

Ah ! jeunesse n'est pas gentille.
L'eau de nos yeux a mauvais goût.
Et pourtant j'en ai vu tomber de quoi emplir
toute la fontaine de pitié...
Vous avez dérangé votre coiffe, Aliette ?
allez au miroir.

ALIETTE.

Je n'irai pas au miroir, mon ami.
Il est temps de graisser les crêpes si l'on veut manger.

ERVOANIK.

Alors, versez le cidre.

LA VIEILLE.

Non, la mère des pommes est morte cette année...

Vous n'aurez que du vin, mais du vin ardent.

(*Elle leur verse à boire.*)

Resterez-vous à coucher ici ?

ALIETTE.

Non ! non ! non !

ERVOANIK.

Comme vous voilà prompte à répondre !
Si vous restiez on vous ferait un lit bien doux...
la lune ne vous y troublera pas ;
un lit de chêne blanc pour dormir, n'est-ce pas ?
et un rossignol au-dessus chantera.

ALIETTE.

Oh ! non, non, oh ! nous marcherons cette nuit.
Je vous supplie. J'en ai fait vœu...
vous le voulez ?

ERVOANIK.

C'est bien donc. Après le souper, vieille mère, nous vous dirons adieu jusqu'au premier revoir.

LA VIEILLE.

Faites comme bon vous semble, jeune homme.

(*Elle lui verse encore à boire. Aliette la surveille anxieusement.*)

Je ne sais si c'est la fatigue

ou le premier coup de vin,
mais votre ami semble fort las.

ALIETTE.

Voulez-vous vous étendre un peu
dans l'alcôve ?

ERVOANIK.

Non... Je ne sais vraiment si c'est lassitude...
mais en mangeant je serai plus hardi.

LA VIEILLE.

Mettez-vous l'un près de l'autre,
là... voici écuelle et couteau.
Alors, vous vous rendez au Folgoat ?

ERVOANIK.

Nous avons promis ce matin,
de marcher la main dans la main.

LA VIEILLE.

Vous ferez bien des envies
à passer sur la place et dans le courtil.

ALIETTE.

Oh ! oui, ma mère. Ervoanik
est le plus regardé du pays.
Quand il va aux fêtes ou au pardon,

comme aujourd'hui, les demoiselles
disent entre elles :
« C'est Yannik Kantek, c'est le plus beau,
« qui a muscade dans ses chaussures... »
« et de la lavande dans ses poches... »

ERVOANIK.

Que dirait-on de vous alors,
demoiselle bien parée ?

LA VIEILLE.

Vous avez dû partir de bien bon matin
pour être ici avant la nuit ?...

ERVOANIK.

Vieille, le pichet est vide.

LA VIEILLE.

Passez-le-moi ; je vais l'emplir au cellier.

(*Elle allume la lanterne à la cheminée.*)

ERVOANIK.

Je porterai la lanterne.

ALIETTE.

Mais mon pauvre ami,
vos yeux se ferment à regarder !...
Je vous en prie,
reposez-vous... nous repartirons dans une heure.

ERVOANIK.

Non, vous dis-je. Je suis un homme.

ALIETTE.

Oh ! n'y mettez pas de fierté...
Laissez-moi toute seule vous arranger
un petit moment de sommeil,
pour partir joyeux.

(*La vieille monte au cellier par l'échelle.*)

ERVOANIK.

Quelle amusette !

ALIETTE.

Sur ma promesse, je vous bercerai.
Là, écoutez-moi, je le veux.
Un coude ici et l'autre là...
tête au milieu et rêvez bien...

ERVOANIK.

Je vous obéis, vous voyez.

ALIETTE.

Ta mère est ici, mon bel enfant,
à te bercer, petit chéri...
Ta mère est ici, ton père est là-haut...
Tan ! tan ! dir ! oh ! tan ! ha ! dir ! hado :

(*Elle se tait.*)

Il dort déjà...
Dors tendrement,
dors doucement,
dors sans savoir, toute une vie...

Oh ! je n'en peux plus... je ne peux plus !
Écartez-le, mon Dieu,
enlevez-le de mes bras,
enlevez-le de mon cœur...
Marie, Marie du ciel, mère des cieux,
donnez-moi la force d'accomplir le prodige,
le petit bout de force qu'il me faut.
Encore un mois...
vous me punirez après dans votre éternité !

(*Elle parcourt la salle.*)

Pas une croix au mur !... pas une image...
Ah ! toi ! scapulaire, —
petit scapulaire de mon cou,
je te demande ma grâce.
Nous en avons porté la nouvelle au monde,
je donne la mort à qui la veut...
Dis, j'ai dû bien te chagriner, scapulaire,
en pressant contre toi tant de cœurs,
si fort tant de cœurs,
que tu les as entendus battre sans doute...

Je sens que je ne serai pas pardonnée,
et que la clef du ciel est perdue...

Scapulaire, que ne m'as-tu
mordu la nuit, mordu le jour,
sous ma chemise ?
Tu m'aurais moins mordu que le remords et que
l'espoir...
Ah ! je sais bien, je n'aurais jamais eu la joie
d'embrasser même le front, même
les cheveux, même la respiration de l'époux, —
mais j'aurais dormi près de son souffle.
Je n'aurais pas été de celles
qui vont dans leur village, belles,
avec du lait doux dans leur sein, —
mais j'aurais dormi près de son souffle...

J'ai aimé dix-huit innocents,
et je leur ai donné la lèpre à tous.
Mais le dernier, ah ! oui, le dernier
me brise le cœur.
Et maintenant j'ai peur de moi entière,
peur de mes lèvres, peur de mes mains...
D'une goutte de sang de ce petit doigt,
j'en tuerais cent, j'en tuerais mille...
Sonnez donc, sonneurs de la noce !
et sonnez fort, et sonnez vite !...
Quand vous serez partis,
nous resterons seuls, tous les deux.
Et je lui mettrai la main et la tête
sur mes genoux, —

et lui avouerai la vérité.
Et la vérité ne lui paraîtra pas terrible...
la vérité nous oublierons petit à petit...
Je serai sa mère à vingt ans près de lui,
je l'embrasserai de loin, dans l'air, tout autour,
et le temps passera toujours,
et le temps passera toujours...

Que je souffre, mes pauvres yeux !
à n'en plus pouvoir...
Tout à l'heure je sentais
mon courage crever tout le long de la route ;
à chaque pas il crevait un petit peu plus...
Oh ! madame Marie de pitié,
combien l'amour est grand !
Mais je ne peux plus rien maintenant...
je sens mon cœur qui s'en va de moi.
Ma bouche a beau serrer les dents,
les baisers sortent, les baisers crient,
le premier baiser veut sortir...
je sens là au bout de ma bouche,
au bout de la sienne,
je ne puis plus le retenir, là...
Ayez pitié de moi, Marie,
mère du ciel, mère des anges,
mère du rosaire, mère chérie !

(*Elle se signe longuement.*)

LA VIEILLE, *descend l'échelle, puis pose la lanterne et le pichet sur la table.*

Vous ne mangez pas, Aliette ?

(*Ervoanik lève la tête.*)

Et vous Yanik... videz le vin du beau pichet,
versez-en tant qu'il vous plaira.

(*Elle lui secoue le bras hardiment.*)

ALIETTE.

Non, ne lui donnez plus à boire, je vous prie...
Vous, vous y perdriez mes bonnes grâces...
mais étendez-vous plutôt dans l'alcôve,
et veuillez que je vous conduise.

ERVOANIK.

Amie, je veux bien y aller...

(*Aliette le conduit sur le banc au pied du lit.*)

Maintenant mettez-moi couverture sous la tête...

ALIETTE.

Et cette fois il faut reposer pour de bon.

LA VIEILLE.

Croisez les rideaux pour qu'il dorme...

(*Elle fait signe à Aliette de se rapprocher d'elle.*)

Écartez-vous un peu de lui ;
nous avons à parler toutes deux.

Je vous trouve terriblement pâle.
Quand vous êtes venue chez moi, l'an dernier,
vous n'aviez pas ce teint-là...
Vous faites contrairement à la rose
qui est dans les jardins,
et aux herbes qui commencent à verdir,
à cette époque, dans les prés.

ALIETTE.

Comment, ma mère, serais-je autrement ?
Les chagrins, venus goutte à goutte,
sont tous entrés par ici.

LA VIEILLE.

Et quoi ! ma fille, je ne reconnais pas vos paroles !
elles ont changé comme votre visage...
Vous n'avez pas regret à quelque amoureux,
puisque je vous vois servie à bon compte,
au moins pour votre semaine.

ALIETTE.

Vous vous trompez cette fois.
A moins que vous appeliez ma semaine,
tout le temps du temps de ma vie,
car, en vérité, celui-ci sera mon époux.

LA VIEILLE.

Votre époux? que dites-vous là?
A moins que vous ne soyez à plaisanter,
fillette au beau caquet...
Eh! serait-ce donc vanité?
Vous, prendre époux, la fille aux liards,
vous la belle brûleuse de bouches!

ALIETTE.

Il sera ainsi que je dis... et mieux encore,
si Dieu me donne le courage;
car à celui-ci je veux être pour l'éternité
d'âme, et jamais de corps...
Et je voudrais même que ce corps
n'eût jamais été qu'à vous,
mère qui me l'avez donné...
Ma bouche a bien clos son dernier baiser,
et ne sait plus qui l'a emporté!
Ma bouche est morte aussitôt
que j'ai connu ce qu'était l'amour...
Et plutôt que de lui porter sur les lèvres
ce fléau de Dieu que je suis, —
j'aimerais mieux tomber sur place...
ou encore souffrir, ou toujours souffrir...
C'est dans cet espoir que je vis.

LA VIEILLE.

Vous me surprenez, Aliette

Sotte folle, regardez-moi
droit entre les deux sourcils,
là, bien en face...
Vous l'aimez ? Comme vous souffrez ?

ALIETTE, *sanglotant.*

Oh ! oui, oh ! oui ! ma mère, je l'aime,
plus que le cœur que je porte.

LA VIEILLE.

Comme vous souffrez !
Ah ! que fait donc notre douleur,
à vous et à moi,
qu'elle n'a pas encore noyé la maison !
Bête brute, fille de cire,
réveillez-vous et dépêchez de courir aux champs,
avec votre amour,
qu'il mette vos yeux à regarder les étoiles,
et les siens à vous regarder.

ALIETTE.

Ce n'est pas dans les carrefours
que se font les fiançailles,
mais dans l'église ou sous le porche,
devant notre Seigneur béni.

LA VIEILLE.

Est-il possible que vous ayez perdu la raison ?

Préférer moisir de larmes toute la vie !
Mais lui, malheureuse, s'il apprenait
que vous êtes atteinte d'autre mal que d'amour,
croyez-vous qu'il hésiterait à vous jeter en bas sur
la bouche ?
Il vous ferait, Aliette,
oui, Aliette, il te ferait
manger l'acier et le fer
et la chair sur les os.

ALIETTE.

Rien ne détruit le sacrement d'église.

LA VIEILLE.

Folle, folle, à la douceur triste !
Il a été un temps où j'aurais parlé de la sorte...
mais maintenant je sais la vie jusqu'au fond.
J'ai trente ans de plus que vous de souffrance.

ALIETTE.

Mère, ma mère, vous me brisez !

LA VIEILLE.

C'est que vous ne savez pas encore peut-être
ce que vous aurez à souffrir ?
Vous n'êtes qu'au commencement de votre sueur.
Vous ne savez pas ce que ces gens-là,
pour lesquels votre cœur se fend,

vous feront crier pitié, —
aussi vrai, hélas ! que j'en tremble. —
Ce n'est pas assez d'avoir mal,
ils feront mal à votre mal,
ils vous fermeront toute la terre,
sans même vous laisser, ce que tous possèdent,
votre pauvre petit morceau de Jésus.

ALIETTE.

Yohan ! Yohan ! mon époux aimant...

LA VIEILLE.

Et l'amour, profitez-en donc !
Savez-vous ce qui vous attend demain,
demain pour moi, demain pour vous ?
Savez-vous ce que demain
je crierai dans la paroisse :
« Gens du village, me permettez-vous
« d'élever à ma fille une maison neuve,
« d'élever à ma fille une maison de terre... »

ALIETTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LA VIEILLE.

Et les gens du village me répondront :
« Si vous élevez à votre fille une maison neuve,
« élevez-là loin de la vôtre,

« pour que vous n'entendiez pas ses plaintes,
« pour que vous n'entendiez pas ses cris... »

ALIETTE.

Ma pauvre petite mère, si je vais dans la maison neuve,
celui que j'aime pourra-t-il y venir?

LA VIEILLE.

Et qui donc y viendrait, ma pauvre fille?
Pas même valet ou servante,
Vous aurez votre ruisseau et votre fontaine,
et du bois pour faire du feu ;
au bout d'une baguette blanche,
on vous donnera votre nourriture, Aliette...

ALIETTE.

Taisez-vous! Taisez-vous!

LA VIEILLE.

Oui, oui, souffre, ma fille, pour les autres!...
Dans quelque temps tu défailleras.
Souffre, belle lépreuse, vieille devenue...
et les enfants refuseront de te laver ta chemise!
Comme moi, tu te verras chaque matin,
dans ton miroir,
et ta peau ne sera plus blanche ni caressée...
Tu seras quelque part mangée des vers,

bientôt, ils t'entameront le cœur,
et tu n'auras pas, — c'est grand deuil vraiment, —
avec quatre cierges de cire,
des vierges pour t'ensevelir,
sur l'aire de ta maison.

(*Aliette sanglote.*)

Souffre, souffre, ma créature,
torture-toi pour ceux qui te feront torture...
Ah! que ne continues-tu le bel ouvrage
de ta bouche dépérie !...
Songe donc à cette joie : te venger en aimant,
donner la mort dans la joie,
donner la mort, sans le couteau !
Ah ! tu avais bien commencé, et tu n'étais pas
la pécheresse de ton cœur...
Où courent-ils les amoureux que je t'ai vus ?
Où courent-ils, empoisonnés ?
Guyon Quéré et Prinsaüs,
et Rédernec, les maltôtiers,
et le seigneur de Rosambo ?
Achève donc... cours ici... cours ailleurs...
Mange-les tous. Ah ! si je le pouvais encore,
habitants, je vous causerais de la douleur.
Je mettrais le feu à Rumengoff,
à Kermataman et au Colledo,
sur toute la terre du bon pardon !

ALIETTE.

Comme vous êtes effrayante...

LA VIEILLE.

Venge-nous, venge-nous, de grâce !
Comme tu as trompé ta mère, fillette,
que tu as déçu son espoir !
Je me souviens, quand tu es venue au monde,
avec ta petite chair grasse et tiède comme miche,
je t'ai regardée et je t'ai dit :
Tu n'es pas ma fille, tu es mon mal.
Va dans la vie, va aux chemins,
j'ai mis au monde quelque chose
qui entretiendra ce sang mieux que sang royal,
ma chère fille, mon cher mal !
Dis, Aliette, recommence, continue,
dis que tu le feras, parce qu'il le faut.
Venge-nous parce que je les hais
tous, tous, excepté toi que j'aime, —
jusqu'à cette tête que tu vois là, calme,
les cheveux joyeux dans les coudes,
cette tête...

ALIETTE.

Assez, cette fois, assez.
Brisez toute la terre, eh ! que m'importe !
mais ni vous, ni moi, ne toucherons à celui-ci,
aussi vrai, mère, que vous m'avez enfantée.

ERVOANIK, *dormant derrière le rideau.*

Aliette !

ALIETTE.

Jésus Dieu !

(*Silence.*)

LA VIEILLE.

Il a parlé en rêve sans doute.

ALIETTE.

J'ai frissonné qu'il ait entendu quelque chose...

(*Aliette va à l'alcôve. — Un temps.*)

LA VIEILLE, *se met à rire.*

Ma fille, excusez-moi. Je crois, ma parole,
que je suis encore montée sur ma biquette...
Vous savez, je parle si peu en semaine...
Mais c'est fini. J'ai usé ma salive une fois pour rien;
les vieux radotent sans prudence...
Allons, allons, vous épouserez,
ma douce jolie, votre ami...
Comment déjà l'appelez-vous ?

ALIETTE.

Yanik Kantek.

LA VIEILLE.

Comment dites-vous ? Yanik Kantek ?

ALIETTE.

Vous répétez juste, ma mère.

LA VIEILLE.

C'est impossible... en vérité... c'est impossible...

ALIETTE.

Pourquoi cela ?

LA VIEILLE.

Fils des Kantek de Ploumillau ?

ALIETTE.

Ce sont gens qui lui sont à coup sûr apparentés.

LA VIEILLE.

Ah ! bonne Marie, qu'est ceci ?
L'étrange rencontre !
Ignorez-vous donc l'aventure
que vous m'ayez parlé de telle sorte ?
Je le connais bien, trop bien
l'amoureux, et, — j'ai grand'peine
à vous l'apprendre, si l'ignorez, —
en vérité... il est le père
des deux enfants de Fantik Morvan...

vous savez bien, Fantik, dans votre village...
la maison en face le four, au bord de la lande...
Fantik, qui est venue me voir ici il y a peu de jours...
J'ai entendu dire par elle
qu'ils furent mariés secrètement.

ALIETTE.

Jamais.

LA VIEILLE.

Vous voyez bien ma fille que c'est impossible.
Et cependant je jure d'avoir dit vérité entière...
Deux jours elle est venue ici, la belle fille;
sa mère était mon amie.
Yanik, m'a-t-elle dit, est de ces coureurs
qui passent leur temps à jouer aux dés
avec des filles,
et tirent ordinairement à mauvaise fin...
Oui, oui, il est père de deux enfants, et...
et le dernier vient de naître.

ALIETTE.

Jamais.

LA VIEILLE.

Ecoutez, Aliette, j'ai regret à vous navrer;
mais il est moyen simple de tout savoir.
Yanik est à table... réveillez-le.

Soyez adroite en l'interrogeant, ce sera facile,
car, parole ! votre amoureux est dans le vin.
Quant à moi je ne suis pas suspecte,
quoique j'aie dit.
Je vous aime trop pour vous porter
peine et mensonge.

ALIETTE.

Je le lui demanderai, face à face.
simplement, avec toute mon âme...
et s'il m'a trompée...

LA VIEILLE.

Que ferez-vous ?...
Ah ! je sais, ma fille, alors ce que vous ferez...
Oui bien, interrogez-le, c'est cela...
et suivant ce qu'il dira, s'il est chrétien, —
donnez-lui sa croix d'extrême-onction,
donnez-lui sa croix d'extrême-onction,
avec un cercueil de quatre planches !

ALIETTE.

Venez ma mère... Ervoanik !

(*Elle ouvre les rideaux de l'alcôve.*)

LA VIEILLE.

Or donc, voulez-vous de la chandelle,
pour aller dormir au bois de la nuit ?

ERVOANIK.

Bonjour à vous, Aliette, comme au matin.
Votre cœur va-t-il à merveille ?

ALIETTE.

Mon cœur à moi se trouve satisfait,
si le vôtre l'est aussi.

(*Ervoanik se lève de son banc.*)

LA VIEILLE, *l'entraînant vers la table.*

Quel beau bouquet de paroles, au vrai !
Voici qu'il est temps de partir.
Allons, la dernière crêpe, — mangez...
La manie des hommes est de parler
de belles beautés à leurs femmes ;
mais quand ils sont mariés, établis en boutique,
il en est qui sont exigeants.
Alors pleuvent baisers de fagots...
et les batelets de danser sur l'eau...
Eh ! réveillez-vous, jeune homme !
vous êtes encore en sommeil.

ERVOANIK.

Cela va mieux... Donnez-moi à boire.

LA VIEILLE.

Ma fille, allez prendre la cruche d'eau
que j'entends couler sur la fontaine. (*Aliette sort.*)
Vite, un mot pendant qu'elle est en commission...

S'il vous plaît, vous écouterez bon conseil.
Je viens de converser avec elle.
Jeune ami, comme elle vous aime !
et jamais vous n'aurez occasion meilleure
de l'éprouver, si le voulez.
Voici quoi :
je ne sais qui lui mit dans la tête
une étrange histoire...
Elle est jalouse, — oh ! sans grand crève-cœur, —
à cause de Fantik Morvan de Ploumillau...
Elle a entendu que vous en aviez eu deux enfants,
et qu'il s'était élevé entre vous propos de fiançailles...
C'est un conte de vieille femme !...
et sans y croire précisément,
elle va vous interroger à l'instant, —
parce qu'elle vous pense dans le vin...
S'en fâche qui voudra, mais nous rirons bien !
Imitez un peu l'état d'ivresse,
— car Dieu me damne si vous êtes gris ! —
Répondez-lui en mentant.
Laissez-la croire au mensonge quelques riens,
Le temps de rire...
Hi, hi ! la vieille Tili n'est pas mal avisée !...
Ainsi nous éprouverons son amour,
car certes elle vous aime à en mourir
d'espérance et de contrition, —
mais la preuve veut être faite toutefois.

ERVOANIK.

Il est mal, ne fût-ce qu'une heure,
de tromper fût-ce la moins aimante.
il est mal de faire souffrir.

LA VIEILLE.

Quelle sottise ! Ce n'est que pour plaisanter
ce que nous en dirons.

ALIETTE, *rentrant.*

Voici l'eau.

(*Elle pose la cruche sur la table.*)

ERVOANIK.

Non, versez-moi du vin à boire.
Versez-moi de votre meilleur vin blanc,
du vin qui plaît au cœur des femmes !...

ALIETTE.

Yanik Kantek, mon bien-aimé,
répondez-moi.
Je vous ai dit ce matin à l'aube,
— et les hirondelles chantaient dans le temps, —
« Celui qui est fiancé de bon gré,
« et qui rompt par caprice,
« est détaché net de Dieu,
« comme le grain de la paille... »

Yanik Kantek mon bien-aimé,
avouez-moi la vérité.
Avez-vous été fiancé déjà,
dans des jours meilleurs ?
Avez-vous maîtresse et enfants quelque part ?

ERVOANIK, *se tourne vers la vieille — d'un air entendu.*

A quoi servirait de le cacher maintenant,
cœur de mon cœur,
puisque vous le savez ?...
Versez-moi à boire, et je vous dirai : —
oui, j'ai femme et enfants...
et j'ai rêvé, dans le sommeil,
que je me trouvais auprès d'eux...

(*Il rit.*)

ALIETTE.

Yanik Kantek, mon bien-aimé,
acceptez à boire de moi.

(*Elle prend le pichet sur la table.*)

Je ne vous donnerai pas de vin blanc.
Je vous verserai du vin clairet,
qui vous donnera des forces pour marcher...

(*Elle remplit un verre.*)

Et mes lèvres boiront les premières.

(*Elle boit en faisant tourner les bords du verre sur ses lèvres.*)

Yanik Kantek, mon bien-aimé,
acceptez à boire de moi.

(Elle lui tend le verre.)

LA VIEILLE, *à part. — pendant qu'Ervoanik boit à longues gorgées.*

Prenez maintenant : ceci est mon sang !

RIDEAU.

ACTE III

Même décor qu'au premier acte.

Tout un côté de la scène est vide. A droite, un groupe de foule, des paysans en deuil qui gémissent en regardant fixement la maison aux volets fermés. Des femmes joignent les mains. D'abord un silence d'angoisse.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FOULE.

— Ah ! pleurez, pleurez, petites sœurs.
— Deuil ! deuil ! quel silence à ces fenêtres closes !
— Voyez.
— Le malheur est tombé ici. Oh ! pauvres petites !
— Il est dans la maison, n'est-ce pas ?
— Oui, pas pour longtemps... Il s'est enfermé.
— A quelle heure le prêtre doit-il venir le chercher ?
— Il viendra à midi avec la procession.

LES SOEURS DE ERVOANIK.

— Notre frère n'est pas mort pourtant...
Pourquoi nous faites-vous pleurer ?
Où est notre mère ?

LA FOULE.

— Non, non, personne n'est mort assurément.

LES SOEURS DE ERVOANIK.

— Je ne veux pas qu'on m'embrasse...
— Pourquoi Monsieur le recteur va-t-il venir ?

LA FOULE.

— Pour prendre Ervoanik avec lui ?

LES SOEURS DE ERVOANIK.

— Pourquoi prendre Ervoanik avec lui ?

LA FOULE.

— Parce que votre frère est très malade, et les malades de sa sorte
on les mène dans une maison blanche.
Ils ne vont plus aux fêtes ni au pardon,
on ne leur parle plus qu'à travers les portes,
ils ne caressent plus les petits enfants... comme vous.
— Je crois que leur mère ne sait rien.
Ervoanik est allé dès l'aube à la cure,
puis il a frappé chez nous pour nous dire de ne pas parler à sa mère.
« Venez mes amis, bons amis de jeu et d'enfance,
« faites sonner les cloches et sortir la procession,
« vous m'accompagnerez jusqu'à ma tombe. »

— Génovéfa, m'a-t-il dit, si vous m'aimez,
vous mettrez un habit noir à chacun de vos fils,
pour que les habitants disent : « Ce sont les porteurs de ce pauvre Yanik. »
— Où le conduira-t-on ?
— A la lande du malade,
sur le bord du chemin qui mène à Saint-Jean.
— Écoutez ! il me semble qu'on a crié dans la maison.
— Dur, serait le cœur de celui qui ne pleurerait.
— O deuil ! deuil !

(*La mère entre précipitamment par la porte du jardin.*)

SCÈNE II

MARIA.

Qu'y a-t-il de nouveau dans ma maison ?
Je vous ai entendu pleurer de fort loin.
Pourquoi pleurer si abondamment ?
Pourquoi vous taisez-vous ?... Voyons, vous, Génovéfa ?

GÉNOVÉFA, *hésitant.*

Nous avons été faire la lessive,
Et l'eau a emporté les plus belles nappes.

MARIA.

Ne pleurez pas, n'ayez pas peur,
on en fera d'autres à Ploumillau !

(*Elle s'avance.*)

Mais... servantes, pourquoi pleurez-vous, servantes ?
Pourquoi vos coiffes sont-elles pendantes ?
Ce n'est pas qu'il vous manque des épingles...
De la grande foire de Tréguier,
je vous en avais apporté à chacune un millier.

UNE SERVANTE, *hésitant.*

Un mendiant avait été logé à la ferme,
et il est mort cette nuit... c'est pour cela
qu'il convient de porter le deuil.

MARIA.

Relevez vos coiffes, relevez vos coiffes !
vous chanterez gaiement à sa messe !...

(*Elle s'avance un peu.*)

Mais... vous, gens du pays, qu'êtes-vous venus faire ici ?

UN PAYSAN.

C'est... Ervoanik... pour Ervoanik, Maria...

MARIA.

Ah ! je comprends !... C'est bien à vous
d'être venus saluer mon fils...

Un mois absent, depuis le pardon de Folgoat!
Je vais l'appeler... il doit être là.

UN PAYSAN, *l'arrêtant.*

Non, non, Maria... nous attendrons bien.

MARIA, *lui prend le bras pour causer.*

Nous l'avons cru mort, perdu, que sais-je?
Quand j'étais dans mon lit, dans mon lit bien couchée,
j'entendais les filles du lavoir
qui chantaient la chanson de mon fils;
et moi de me tourner du côté du mur
et commencer à pleurer:
« Seigneur Dieu! Yanik chéri! où es-tu à présent? »

LES PAYSANS, *entre eux.*

Oh! malheureuse! malheureuse!

UNE FEMME.

Il faut détromper cette femme.
Son bonheur fait peine à voir.

MARIA, *continuant.*

J'ai un petit oiseau près le seuil de ma porte,
entre deux pierres, dans un trou du mur,
et je me disais: si tu viens à faire bonne année,
ô toi, mon oiseau, tu as deux ailes,

voudrais-tu voler par delà la grande plaine,
oh ! oui, par delà la plaine... loin...
Mais j'étais folle en vérité.

UN PAYSAN, *se détachant du groupe.*

Femme, femme,
Que vos pauvres yeux s'ouvrent à la lumière,
car c'est maintenant que vous êtes folle !

MARIA.

Que dites-vous ? il y a un malheur par ici...
Oh ! je le sentais venir depuis longtemps...
Répétez ce que vous avez dit, mon ami :
que mes yeux s'ouvrent à la lumière ?
Regardez-les, au fond, mes yeux... les voici...
Ils n'ont plus peur des larmes. Parlez.

(*Silence.*)

Voyons, vous Génovéfa... parlez.
Non ? par pitié, toi... Anaïk ?
Qui parlera donc ici ?

(*L'homme qui s'est détaché du groupe se décide.*)

LE PAYSAN.

La peste blanche est au pignon de ta maison.

MARIA.

Retombe sur ton front et ta maison
le présage horrible... oh ! tais-toi maintenant.

(*Elle lui ferme la bouche avec la main.*)

Je ne veux plus comprendre... je ne veux plus.

(*Elle se précipite vers la maison.*)

Ervoanik !
La porte est fermée, Jésus ! la porte est fermée...
Ervoanik, ouvrez...

(*S'affaissant sur le seuil.*)

Ayez pitié mon Dieu ! nous sommes vos enfants.

(*La clef grince à l'intérieur de la maison, puis la porte s'ouvre tout doucement.*)

LA FOULE.

Le voici... le voici !

SCÈNE III

ERVOANIK, *apparaissant.*

Ne me touchez pas ma mère.

MARIA.

Miséricorde !

ERVOANIK.

Vous avez tort d'embrasser mes mains vous dis-je...

MARIA, *éperdue.*

Si, si, un baiser encore,
un tout petit baiser de ma bouche...
Ayez pitié de votre pauvre mère !

ERVOANIK.

Oui, pauvre ! Ah ! pourquoi faut-il que je sois votre fils !
Vous voyez ces gens qui nous regardent,
ils pleurent, ils prieront pour moi,
parce qu'il y a encore beaucoup de pitié dans le monde...
puis, petit à petit, ils nous oublieront...
mais vous, ma mère, vous pleurerez toujours.

MARIA.

Hélas ! Hélas !

ERVOANIK.

Oh ! je voudrais bien vous embrasser pourtant !
et je crois que je le pourrais...
le mal ne se voit pas encore...
Donnez-moi vos bras où j'ai tant dormi !

LA FOULE.

Regardez-les comme ils s'étreignent.
Leurs cœurs se briseront à coup sûr.
Dieu fit jeunesse et vieillesse
pour quitter la vie.

ERVOANIK, *se détachant brusquement de sa mère.*

Qu'on sonne les cloches !... allons, courage !
En avant la procession !
Qu'on cherche des linceuls pour m'ensevelir...
qu'on allume de la lumière pour me veiller...

MARIA.

Mon Dieu, la fièvre le gagne...
Pourquoi la procession ? pourquoi les cloches ?
Vous ne sortirez pas d'ici que je sache...

ERVOANIK.

Vous faites erreur certainement.
Je sortirai deux fois encore, —
une fois d'ici... une fois là-bas.

MARIA.

Vous êtes fou ! je barrerai les portes...
n'est-ce pas ? amis, vous, amis,
vous le retiendrez de toutes vos mains ?

ERVOANIK.

Allons donc ! un drap blanc et cinq planches,
un bourrelet de paille sous la tête,
cinq pieds dessus... et l'on dort dessous.

MARIA.

Ah ! vous êtes dur de parler ainsi.

(*Ervoanik descend les marches.*)

LA FOULE.

Retirons-nous. Laissons-les seuls.
Nous reviendrons avec les autres...
Il faut emmener les deux sœurs...

ERVOANIK.

Oui, oui, partez... Ah ! Génovéfa,
vous aviez apporté des fleurs...
je vous remercie de l'intention...
Il faut en faire des couronnes...

(*Il ramasse une rose.*)

Voici le mois de mai qui passe.
Heureux ceux qui meurent au printemps.

(*Il laisse retomber la rose. — La mère et le fils restent seuls.*)

SCÈNE IV

ERVOANIK.

Maintenant, ma mère, donnez-moi l'absolution
de toute faute que j'ai commise,
toutes fois que vous avez eu de peine,
depuis ma première faute jusqu'à celle-ci,
pour laquelle Dieu m'a fait naître.
Je vais entrer dans ma passion.

MARIA.

Vous n'êtes pas malade à ce point?
Pourquoi parlez-vous de la sorte?

ERVOANIK.

Je ne savais pas que j'étais malade
jusqu'à ce que je sois venu
à puiser de l'eau... pour votre ménage.
Et j'ai regardé dans la fontaine.
Et je suis rentré, vous souvenez-vous?
en disant : voici l'eau que j'ai été prendre,
mais, au nom de Dieu, n'en buvez pas!

MARIA.

Taisez-vous, Yanik chéri, je me souviens!...
Et je me souviens aussi de vous avoir dit un jour
sur le seuil de la porte ouverte :
Que Dieu vous donne bon pardon
et à vos parents à la maison, bonne nouvelle!

ERVOANIK.

Hélas, si je voulais le dire,
je sais où j'ai été empoisonné.
C'est en buvant du vin dans le même verre
qu'une jeune fille que j'aimais...

MARIA.

La lépreuse! ah! tu vois ces mains,

ces mains trop vieilles, ces mains trop bonnes,
elles n'ont pas fait leur meilleure besogne,
mais je jure rouge qu'elles la feront !

ERVOANIK.

Sur la table il y avait nappe blanche,
un vase rempli de beurre jaune,
et elle tenait à la main un verre
du vin qui plaît au cœur des femmes...
Hélas ! ma mémoire pourquoi n'avais-je jamais pensé
que je serais condamné à mourir à cause d'une fille...

MARIA.

Puisse-t-elle ne plus se lever
de la place où elle est, — vivante !

ERVOANIK.

Elle n'avait pas pourtant lieu de me haïr...
Je ne suis qu'un pauvre jeune fermier,
fils de Matelinn et de Maria Kantek.
J'ai passé trois ans à l'école...
mais maintenant je n'y retournerai plus...
Dans un peu de temps je m'en irai encore loin du pays,
dans un peu de temps je serai mort,
et m'en irai en purgatoire...

Et pendant ce temps mon moulin tournera,
diga-diga di,
Ah ! mon moulin tournera,
diga-diga da...

MARIA.

Mon fils ne pleurez pas de la sorte.
Tous les malades ne meurent pas.

ERVOANIK.

Si, si, je vais me mettre au lit, et jamais plus
je ne m'en relèverai, si ce n'est une fois
pour prendre mon suaire...
Alors, vous entendrez dire, alors :
il est là-bas malade sur son lit
du regret de sa douce Aliette.

MARIA.

Que parlez-vous de regret, seigneur Jésus !

ERVOANIK.

Nous nous sommes bien aimés, ma mère...
mais, pendant la nuit de noce,
les coups de la mort ont frappé.

MARIA.

Ervoanik, s'il te reste un peu d'âme à moi,
je t'ordonne de la maudire,

au nom de nos douleurs.
Il est bien cruel d'entendre ces paroles.

ERVOANIK.

Oui, elle m'a donné la mort, je le sais...
mais je ne suis pas, voyez-vous, bien sûr
que si elle touchait un jour du bout des lèvres,
les bords du vase de ma tisane,
je ne sois à l'instant guéri !...

MARIA.

C'est ainsi, pourtant, qu'elle t'a tué !

ERVOANIK.

Le cœur que tu m'avais donné, ma bien-aimée,
à garder, je ne l'ai perdu ni distrait.
Le cœur que tu m'avais donné, ma douce belle,
je l'ai mêlé avec le mien. Quel est tien ? quel est mien ?

MARIA.

O sortilège ?

ERVOANIK.

Vous ne pouvez pas comprendre, ma mère.
Mais si, plus tard, vous me faites bâtir
une maison blanche pour moi seul,
qu'on la bâtisse sur la lande du Klandi,
pour que je voie les pèlerins

qui se rendent, au mois de mai, au Guéodet,
et qu'il y ait une fenêtre dans le pignon,
pour que je puisse voir la procession
à Ploumillau, le jour du Pardon,
Pour que je voie la grande bannière de Ploumillau,
je l'ai portée plus d'une fois !
Mettez aussi une fenêtre sur le côté
pour que je puisse voir la ville-neuve...
Car c'est là qu'est mon amour !

MARIA.

Mon fils, ton cœur même ne me restera pas...

ERVOANIK.

Non, tranquillisez-vous, mère mortelle,
mon petit cœur d'enfant est à vous, —
et que près de vous il fleurisse,
comme les roses d'un rosier,
au bord du ruisseau de la vie,
dans le jardin des paradis.

(*Il s'agenouille aux pieds de sa mère.*)

(*Par l'entrebâillement de la porte Matelinn apparaît. La mère se précipite vers lui douloureusement ; elle semble avant de parler l'interroger du regard. — De loin, il hoche la tête.*)

SCÈNE V

MATELINN.

Oui… je sais…

(Silence.)

ERVOANIK.

J'aurais bien des choses à vous dire, mon père.
Mais vous êtes plus pâle que ma mère certainement.
Oh ! je ne crains pas les dures paroles,…
et vous au moins vous pouvez parler.

MATELINN.

Je dis… je dis…

(Il jette son bâton avec colère.)

Que la volonté de Dieu soit faite !

Je me suis marié voici vingt-cinq ans,
et tout le long du temps j'ai pioché le champ.
Vous, ma femme, vous avez filé avec un cœur triste.
J'ai eu toute ma vie la tête baissée sur la terre,
et j'espérais, comme tout le monde qui chante

que l'or tombe du haut des arbres,
à la grande joie de ce monde...
Tout cela, pour voir ceci !...
Femme, ma pauvre femme,
il est tard pour s'apercevoir,
mais, vois-tu, on nous a trompés, —
le blé est mauvais qui pousse de la terre.

ERVOANIK.

Que la volonté de Dieu soit sur nous.

MATELINN.

Je n'ai plus de reproches à vous faire...
nous souffrirons tellement tous les trois...
Et voilà faite la chanson !

(*Très contenu.*)

J'ai vu par la fenêtre du presbytère
le recteur qui s'habillait pour venir.
Vous l'avez appelé bien vite...

ERVOANIK.

C'est pour en finir plus vite aussi,
pour ne pas pleurer trop devant ma maison...
Car, aussi, adieu, ma maison ! toi, tu ne partiras pas...
Je n'aurai plus qu'une cruche et une petite lampe,
un entonnoir, un barillet et le capuchon noir,
avec la croix rouge sur l'épaule...

Mais sur mon lit étendu,
je penserai quelquefois à vous...
je me dirai, de temps en temps :
Je vois ma mère, dans le jardin,
qui coupe des choux pour son dîner.

MARIA.

O mon Dieu ! vous vous trouvez mal !

ERVOANIK.

Je suis bien, bien faible... soutenez-moi...
Et conduisez-moi jusqu'au mur, voulez-vous ?
pour me recueillir.
Oui, c'est bien... menez-moi là,
pour que j'écoute la voix qui chante sur la lande
la chanson de la bien-aimée...
pour que je voie de loin la fumée
de sa cheminée...

(*Il s'assied près de la brèche du mur, prostré.*)

MARIA.

Matelinn ! Matelinn ! qu'allons-nous devenir ?

MATELINN, *pour se donner une contenance et ne pas pleurer.*

Je ne vois aucune de nos filles.

MARIA.

Je crois qu'on les a emmenées pour les distraire

MATELINN.

Allez les chercher.
Il faut qu'elles soient là, tout à l'heure...

MARIA.

Oh ! je ne pourrais pas marcher à coup sûr !...
Elles sont peut-être sur la route,
ou derrière la porte... j'entends remuer
derrière la porte... voyez... elles sont là sûrement.
Elles n'osent pas rentrer, sans doute.

(*Elle va ouvrir la porte et la referme avec hâte.*)

Ma doué !

MATELINN.

Qu'y a-t-il encore? Qui est là?

MARIA.

Prends ton couteau et va voir toi-même.

(*Matelinn va à la porte, l'ouvre toute grande. On aperçoit Aliette sur le chemin.*)

Charogne! Ah voici la colère de Dieu!

SCÈNE VI

ALIETTE.

Plus bas, plus bas donc! Votre fils va vous entendre!

MATELINN.

Sang pour larmes! J'aurai ton sang, ton sang noir et gras de lèpre...

ALIETTE.

Chut, chut! plus bas! chut! Je n'ai qu'à crier :
Yanik! et Yanik viendra dans mes bras.

MATELINN.

Mon bâton! mon bâton!

ALIETTE.

Ne me faites pas de mal, ne me touchez pas...
je vous jure que je m'en vais à l'instant,
et jamais Yanik ne me reverra...
sans quoi j'appelle.

MATELINN.

Penche la tête, ivrogne morte, — et morte ma foi si tu bouges!...

ALIETTE.

Là, là! laissez-moi partir...

(*Elle se dégage.*)

MATELINN, *l'invectivant sur la route.*

Oui, retourne, charogne, retourne à ton trou!
Va pourrir avec les chiens morts...

MARIA.

Le ciel nous aide!

(*Elle referme la porte.*)

SCÈNE VII

MATELINN.

Il n'a rien entendu? en es-tu sûre?

MARIA.

Rien... il est dans ses rêves:
Il n'a même pas remué de son agonie...

MATELINN.

Merci à Dieu!

MARIA.

Regardez-le, on dirait qu'il sanglote sur ses coudes.

(*Tout à coup, dans le silence, une voix presque chantante et désespérée s'élève.*)

LA VOIX D'ALIETTE.

D'une goutte de sang
de mon petit doigt... j'en ai tué cent,
j'en tuerai mille!

ERVOANIK.

Écoutez!... écoutez!...

MARIA.

Ce n'est rien, ce n'est rien, mon fils...
c'est un pâtre derrière le mur.

ERVOANIK.

Ah!

LA VOIX D'ALIETTE, *reprend plus forte et plus déchirée.*

D'une goutte de sang
de mon petit doigt... j'en ai tué cent,
j'en tuerai mille!

ERVOANIK.

Oh! cette voix qui passe...

(*Il répète machinalement.*)

D'une goutte de sang...
de mon petit doigt...

MARIA.

Ce n'est rien... ce n'est rien, mon fils!
Vous avez la fièvre...

ERVOANIK.

Aliette! Aliette!

(*Il se précipite sur la route.*)

Personne... sur la route blanche... personne...
En effet... c'était le délire... Oh! si! si!
il y a quelqu'un! quelqu'un qui vient!

MARIA, *frissonnant.*

Que voyez-vous, mon pauvre fils?

ERVOANIK.

Je vois des bannières roses et noires
qui s'avancent là-bas, avec beaucoup de monde autour...
Je vois le prêtre qui brille en étole et en surplis...
des bannières! des bannières!...
Quelqu'un est mort et l'on vient le chercher.

MARIA.

Déjà!

(*Les deux vieux se serrent l'un contre l'autre.*)

ERVOANIK.

Avez-vous entendu dire que quelqu'un fût mort dans le village?
C'est peut-être le vieux Kéroulas qui était malade...
Il y a des dames vêtues de noir qui sanglotent...

MARIA.

Mon fils! mon fils!

ERVOANIK, *refermant la porte.*

On n'enterre pas les morts qui vivent, n'est-ce pas?
Les voilà... cachez-moi... cachez-moi!

(*Il se réfugie dans les bras de sa mère. On entend au loin chanter l'office des morts.*)

Libera me Domine de morte œterna in die illa tremenda... quando cœli morendi sunt et terra... dum venieris judicare sœculum per ignem.

ERVOANIK.

Enfermez-moi à clef dans votre chambre, par pitié,
dans votre chambre!... Mais je sais que je suis maudit,
et, sans clefs ni personne pour les ouvrir,
s'ouvriront les portes et les cloches sonneront d'elles-mêmes...
Je voudrais m'abîmer dans le cœur de la terre!

(*Les voix se rapprochent.*)

Dies illa, dies irœ, calamitatis et miseriœ dies magna.

ERVOANIK.

Mon père, mon père, allez ouvrir...
Ouvrez toutes les portes, ouvrez!
pour qu'on voie bien venir la mort...

(*Les voix touchent la porte.*)

Requiem œternam. Libera me. Amen.

(*On heurte au dehors avec la croix.*)

ERVOANIK.

Tête nue!

(*Il jette son chapeau et tombe à genoux devant la porte.*)

La procession est apparue, le prêtre devant, le bailli à côté. Clercs, enfants de chœur, voisins, voisines, tout le village.

SCÈNE VIII

LE PRÊTRE.

Au nom du Père tout-puissant, du Fils et de l'Esprit saint.

(*Les bannières s'inclinent derrière lui. Il récite :*)

« Réjouissez-vous... vous qui allez au repos.
« Pleurez un peu dans la douleur que vous souf-
« frez avant de retourner dans la terre de misère
« et d'obscurité. Car, Seigneur, vous avez ré-
« pandu votre lumière, pour faire voir à ceux qui
« étaient dans les ténèbres. Élevez la voix, fils des
« hommes, pour dire : O Sauveur! vous êtes enfin
« venu!... »

ERVOANIK.

Seigneur, je mets mon âme entre vos mains divines,
pour que vous la conduisiez aux joies du ciel.
Et vous qui m'avez baptisé, monsieur le recteur,
quand j'étais petit, bénissez-moi.

LE BAILLI, *s'avance.*

Le lépreux ne doit plus sortir
Sans le capuchon noir qu'il va mettre,

(*Pendant qu'on lui met le capuchon, il lit le règlement.*)

Il n'ira plus ni au moulin, ni au four banal
Il ne lavera ni ses mains ni ses habits dans la fontaine.
Il ne paraîtra plus ni aux fêtes, ni aux pardons.
Il ne répondra que sous le vent,

et n'errera point le soir dans le chemin creux.
Par ordre royal... Ainsi soit-il.

(*Le prêtre fait l'aspersion d'eau bénite. On allume les cierges.*)

ERVOANIK.

Adieu, mon père, ma mère.
Jamais ne vous reverront mes yeux...
Adieu mes sœurs, adieu parents et amis...
jamais je ne vous reverrai sur la terre.

MARIA.

Adieu à vous, mon fils aimé!
vous allez sortir de ce monde.

ERVOANIK.

Approchez-vous, ma mère nourrice,
que je vous embrasse avant de mourir,
que je vous donne mon dernier baiser,
avant de m'en aller de la vie de ce monde...
Mes petites sœurs...

(*Il s'avance pour les embrasser.*)

LE BAILLI.

Écartez-les... Il ne peut plus embrasser
ni caresser les enfants.

ERVOANIK.

Mes sœurs, souvenez-vous de votre frère Yohan.
Toi, la plus petite, il s'appelait Yohan,
tu te souviendras?

MARIA, *soutenue par des femmes.*

Va-t'en mon fils...
Je t'ai donné ton premier maillot,
va-t'en, mon fils, tu me reverras,
que je t'emmaillote encore une fois...

(*Les cloches de l'église se mettent à sonner comme au premier acte.*)

ERVOANIK, *hagard.*

Place! Place!
Écoutez... les cloches! les cloches!
Les belles cloches du dimanche...
C'est le départ de la bannière...
Êtes-vous sûr, Ervoanik, que ce soit cela?...
Oui, oui, ce n'est pas le glas, c'est le carillon!
Vite...

(*Il cherche une main dans le vide en s'en allant.*)

Votre main, Aliette... donnez-moi votre main...
Elles sont froides toutes les deux...

MARIA.

Ervoanik!

ERVOANIK.

Oh! dites-moi, vous n'avez pas peur!...
nous n'avons peur, Aliette!...

MARIA.

Ervoanik!...

(Il disparaît. La procession se referme derrière lui en chantant l'office des trépassés.)

FIN

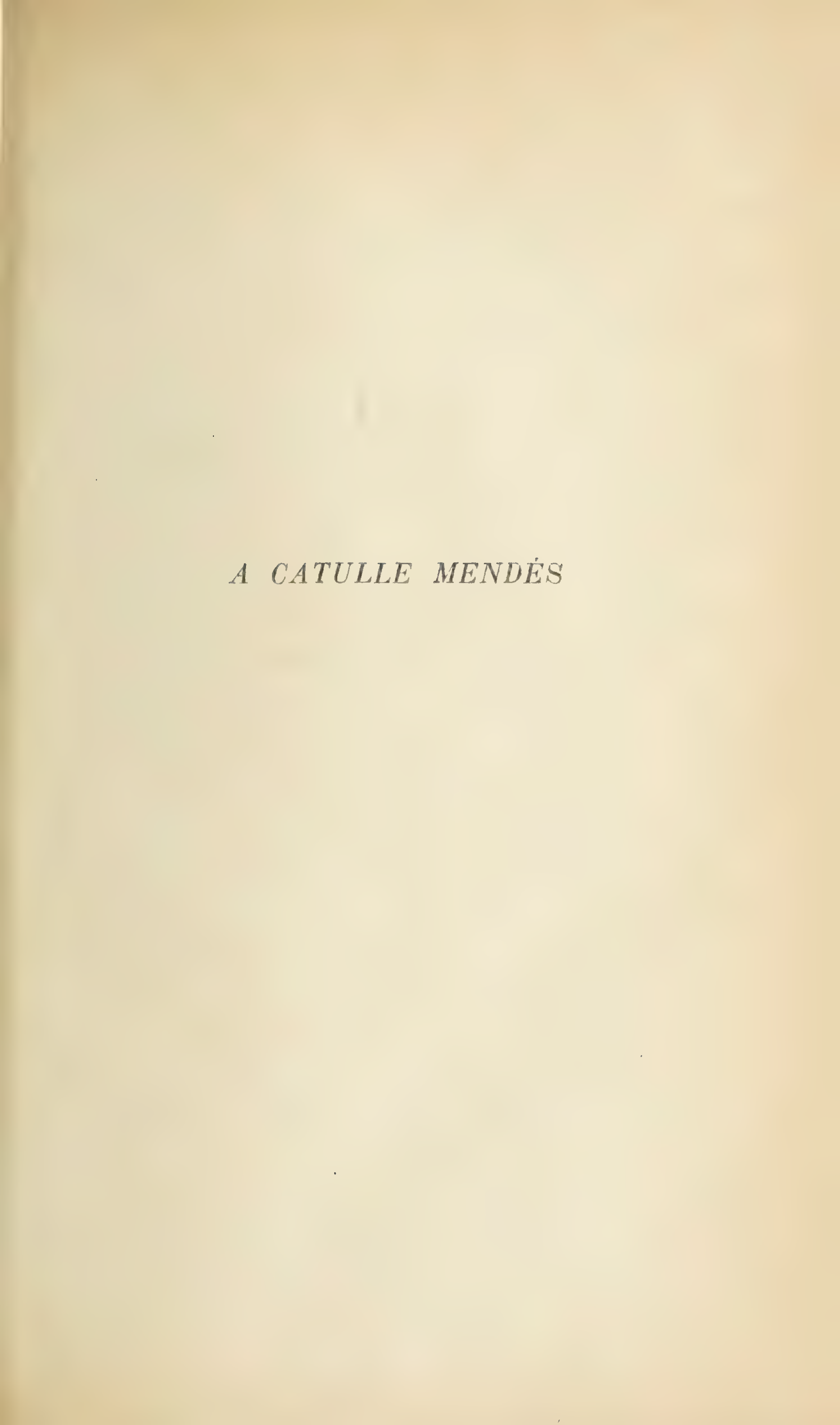
Le Huelgoat, 1894.

L'Holocauste

TRAGÉDIE CONTEMPORAINE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Nouveau-Théâtre.

« Toute souffrance est peut-
« être le retentissement mysté-
« rieux d'un bonheur à travers
« l'espace ou le temps. »



A CATULLE MENDÈS

PERSONNAGES

MARTHE.	Mmes	Berthe Bady.
Mme MATHILDE.		Marie Samary.
DANIEL	MM.	de Max.
MAXIME.		Max Barbier.
M. DAVID.		Carpentier.
RENÉ.	Mlle	Rouvier.
PREMIÈRE BONNE . . .	Mmes	Hedwige Moor.
DEUXIÈME BONNE. . .		Meignier.
TROISIÈME BONNE . . .		L. de France.
QUATRIÈME BONNE . .		Navarre.

Invités. — Invitées. — Musiciens, etc.

La scène se passe il y a quelques années.

L'Holocauste *

ACTE PREMIER

Une terrasse, donnant sur un port et attenant à la maison sur la gauche. — A travers le grand parapet de fer, on aperçoit le fleuve, dans le brouillard, au loin, l'embouchure. La ville s'allume. Crépuscule froid et épais. — Sur la rive droite, la file des fabriques. — La terrasse surplombe une cour d'usine d'où montent de grandes cheminées qui fument et barrent le ciel. — L'automne des ports. — Rumeurs d'eau et de ville. — Un homme est debout près du parapet. Une vieille qui cousait a interrompu son ouvrage et parle à un enfant qui revient de l'école — A gauche, la maison de briques. Porte de l'escalier, porte de la salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE

GRAND'MÈRE, DAVID, RENÉ.

GRAND'MÈRE.

Quel devoir as-tu à faire?... Ouvre ton cartable.

RENÉ.

Non, ça c'est mon arithmétique, grand'mère.
Voilà ce que j'ai à faire... Le thème 10 depuis là,

---

* Cette tragédie a été représentée sous le titre : *TON SANG*. L'auteur restitue à sa pièce le premier titre qu'il lui avait donné.

tu vois... « J'ai donné votre parapluie aux servantes », jusqu'à : « Le jardin d'Émilie est plus grand que le mien. »

GRAND'MÈRE.

Tu vas travailler dans la salle à manger jusqu'au dîner... dis à la bonne de t'allumer la lampe... Va... (*René entre dans la maison*). Tu parais nerveux, David, ce soir...

DAVID.

C'est possible...

GRAND'MÈRE.

Et tu es rentré de l'usine plus tard que de coutume... Qu'y a-t-il ?

DAVID.

Rien... ne te mèle pas de cela... Un peu d'embarras dans les affaires... Nous allons avoir la concurrence des câbles de l'État. Puis les frais généraux de la maison de Nieuport sont un peu lourds en ce moment.

GRAND'MÈRE.

Tu sais ce que je t'ai toujours dit, David !

DAVID.

Je t'en prie... tu as la manie de te mêler sans

cesse de mes affaires, comme si je n'avais pas la barbe blanche... Je t'en prie, maman.

GRAND'MÈRE.

C'est bon, c'est bon.

DAVID, *il arpente lentement la terrasse.*

Ah! on commence à se faire vieux, maman.

GRAND'MÈRE.

Tu n'as pas les idées plus gaies aujourd'hui que ton pauvre Daniel.

DAVID.

C'est la contagion!... Il fallait s'y attendre...

GRAND'MÈRE.

Tu es méchant, David.

DAVID.

Ah! c'est cela aussi qui m'assombrit la vie... Au déclin de ses jours se voir dépérir en son propre enfant... rentrer chaque soir pour assister au spectacle de cette maladie de décrépitude... ce n'est pas précisément bien gai ni bien réconfortant.

GRAND'MÈRE.

Il faut s'armer de grande patience et d'espoir.

DAVID.

Bon dieu, tout de même... quand je pense à la santé héréditaire de toute notre famille!... et de celle de ma pauvre femme... car enfin, ni de son côté ni du mien... Des maladies de nerfs! voilà qui était complètement inconnu dans mon temps... à part peut-être notre grand'tante. Et encore...

GRAND'MÈRE.

Tu ressasses tout le temps la même chose, mon pauvre David... Tu n'as pas plus à t'expliquer le dépérissement de Daniel que la santé de son frère... Remercions le ciel qu'au moins un de tes enfants puisse te seconder dans la vie et dans tes affaires... L'autre paye pour tous probablement.

DAVID.

Et puis... nous en causions avec Maxime tout à l'heure... vous l'étouffez, cet enfant, de soins et de sollicitudes. Il est calfeutré ici, entre toi et cette aveugle... Au lieu d'une aveugle pour compagne dont la conversation endormie ne fait que l'affadir. que ne lui cherches-tu un camarade de vingt ans, de son âge, qui l'intéresserait à des préoccupations d'hommes, à la vie, à la vie de tout le monde, parbleu! Ah! si j'avais le temps de m'occuper de son éducation!

GRAND'MÈRE.

Tu dis cela... Et puis, dès que je te demande de m'autoriser à la moindre distraction pour Daniel, tu m'envoies promener... Et tu es injuste envers Marthe aussi... Son infirmité ne devrait pas te la rendre antipathique, en tout cas...

DAVID.

N'importe... Cela m'agace de voir cette petite dans la maison... D'abord, elle est d'extraction inférieure... Sa mère tient boutique...

GRAND'MÈRE.

Allons, allons, David, tu n'es pas de bonne humeur aujourd'hui... Oh ! regarde dans quel état est ta cravate !... Viens ici que je te la renoue, vieux... Depuis la mort de ta femme, mon ami, tu es d'un sans soin pour ta toilette... et si je n'étais pas là de temps à autre... Ne crains donc pas de t'asseoir sur mes genoux.

DAVID.

Tu es ridicule, maman.

GRAND'MÈRE.

Maxime n'est pas rentré avec toi ?

DAVID.

Non, je l'ai devancé quelque peu... Il avait encore à corriger des épures... Quel est ce livre ?

GRAND'MÈRE.

Je ne sais pas... un livre à Daniel, sans doute.

DAVID.

A quelle heure le dîner?

GRAND'MÈRE.

Je pense à sept heures... les jours commencent à baisser de bonne heure...

(*M. David s'installe sur le rocking près du parapet, il coupe des pages.*)

SCÈNE II

GRAND'MÈRE, DAVID, MARTHE.

(*Marthe arrive par la porte de l'escalier, un châle sur les épaules... elle tâtonne... Au bruit de pas, on se retourne.*)

GRAND'MÈRE.

C'est toi, Marthe?

MARTHE.

Bonjour, madame.

GRAND'MÈRE.

Prends garde à la table qui n'est pas à sa place.

MARTHE, *l'embrassant.*

Bonjour, madame.

GRAND'MÈRE.

Tu viens tard ce soir... Es-tu montée dans la chambre de Daniel?

MARTHE.

Non... j'arrive à l'instant... Vous travaillez au châle bleu?

GRAND'MÈRE.

Assieds-toi, si tu veux. Tu me tiendras un peu compagnie... Tiens, voilà ton tricot... là... tes aiguilles.

(*Elle lui met l'ouvrage entre les mains.*)

MARTHE.

La lampe n'est pas allumée? Vous y voyez assez clair?

GRAND'MÈRE.

Oh! il n'est pas six heures. La sirène de West-Stand n'est pas encore passée...

(*Silence.*)

MARTHE.

M. David est-il rentré de l'usine?...

GRAND'MÈRE.

Il est là, près du parapet...

MARTHE, *faisant un mouvement pour se lever.*

Oh ! pardon monsieur David... je ne vous avais pas entendu. Vous allez bien ?....

DAVID.

Ne vous dérangez pas... ne vous dérangez pas...

(*Les deux femmes travaillent.*)

GRAND'MÈRE.

Qu'as-tu fait tout aujourd'hui ?

MARTHE.

Rien... j'ai aidé maman un peu dans la boutique. On a rangé... Il est passé des soldats après déjeuner... Il en est entré qui criaient très fort... ils ont acheté des conserves... puis je les ai entendus s'en aller par la rue Haute... voilà. Je suis venue quand l'allumeur de réverbères est passé... Il doit faire un peu de brouillard ; on sent le froid aux épaules...

GRAND'MÈRE.

Oui, c'est peut-être à cause du brouillard que Daniel n'est pas descendu... Comment le trouves-tu, toi, Daniel ?

MARTHE.

Pas très bien, madame... faible, faible... Et puis il s'énerve tant ! Tout l'agace... Hier, il a pleuré

parce que la ville faisait trop de bruit... C'est le voisinage de l'usine surtout, le mouvement d'en bas... les fourneaux de la fonderie... Il se plaint beaucoup aussi de l'odeur du port... de l'odeur de l'eau qui entre par sa fenêtre. Oh ! à mon avis, madame, ça ne va guère. Il cause, il cause... ou bien alors, il s'ennuie tellement longuement !...

GRAND'MÈRE.

Il ne te parle plus de voyages... à toi qui es sa vraie confidente.

MARTHE.

Oh ! sa confidente ! je ne suis pas autre chose que sa garde-malade, la petite visite de cinq heures... Il ne me dit pas mieux qu'à vous ses souffrances ni ses projets.

GRAND'MÈRE.

Si, si, Marthe... tu es l'amie depuis un an, comme si tu avais été l'amie de la plus tendre enfance... et j'aime bien, va, cette amitié née, — oh ! pas bien gaiement, — près des couvertures, des tasses et des veilleuses. Il t'a aimée de suite, parce que tu n'avais pas joué à la balle ni à la corde, parce que tu n'avais pas eu d'enfance, — comme lui... Et maintenant je l'entends parfois qui te fait la lecture, qui essaie lui-même de te distraire, de rire... Oui,

oui... il faudra venir un peu plus tôt, vois-tu maintenant ?

MARTHE.

Je viendrai plus tôt si vous le voulez, madame Mathilde... Je ferai comme vous voudrez. Vous m'avez fait monter un jour pour tenir compagnie à notre voisin le malade... Vous m'avez dit de revenir, je suis revenue... Vous m'avez dit de revenir tous les jours, je suis revenue pendant un an ; quand vous préférerez que cela cesse, je resterai à la boutique. Je rentrerai de meilleure heure, s'il vous plaît... je ferai comme vous voudrez, madame Mathilde.

GRAND'MÈRE.

Et il faut que nous l'aimions fort, qu'il le sente bien, petite... tu entends, — il le faut... Attends, ne te dérange pas, je vais te ramasser ta pelote... Parce qu'on n'a guère le temps de s'occuper de lui ici, à part nous deux... Oh ! monsieur David est si occupé !... et puis Maxime aussi... Maxime est un peu dur pour son frère, n'est-ce pas ?

MARTHE.

Je n'ai pas remarqué.

GRAND'MÈRE.

C'est parce qu'il est jeune et fort sans doute.

Vois-tu, les forts ne croient pas beaucoup aux malades...

(*A ce moment, M. David pose brusquement son livre, se penche sur le parapet en hélant au loin.*)

DAVID.

Hé! contremaître!... Savez-vous ce qui se passe à l'atelier?... On n'entend plus rien... Le moteur est arrêté? Il n'y a pas de repos cependant?

UNE VOIX *répond de la cour.*

C'est la pompe d'alimentation qui est en réparation, monsieur...

DAVID.

Diable! attendez-moi... je descends... (*A la grand'mère.*) Vite... où est mon chapeau?...

GRAND'MÈRE.

Tu l'as posé dans la salle à manger... Tu t'en vas?...

DAVID.

Une minute :

(*Il sort.*)

GRAND'MÈRE, *qui l'a accompagné jusqu'au pas de la porte.*

Décidément que fait Daniel?... Je vais aller voir dans sa chambre... il doit lire...

MARTHE.

Oh ! ne vous donnez pas la peine, madame, je vais y aller moi-même...

GRAND'MÈRE.

Non, non, reste... puisque je suis levée...

(*Elle s'en va par la porte de l'escalier. Marthe, seule, tricote. Quelques instants se passent. Maxime paraît à la porte de droite. Il entre, un portefeuille sous le bras.*)

SCÈNE III

MARTHE, MAXIME.

MARTHE, *interrogeant.*

C'est vous Félicie ?

(*Maxime pose son portefeuille sur la table, puis doucement et par détour, il vient embrasser Marthe furtivement.*)

MARTHE.

Maxime !.... Comme vous êtes bon, Maxime, de m'avoir embrassée ainsi ! J'avais si peur que vous m'en vouliez...

MAXIME, *autoritairement.*

Pourquoi n'es-tu pas venue cette nuit?...

MARTHE, *à voix confuse.*

Je ne sais pas.

MAXIME.

Je ne sais pas!... Toujours cette réponse absurde, exaspérante!... cette réponse d'aveugle!... Pourquoi n'es-tu pas venue? Voilà plusieurs jours que je te sens ainsi te dérober en cachette. Des remords peut-être?... Ou ton malade t'accapare-t-il désormais tout entière?

MARTHE.

Maxime!

MAXIME.

Tu sais, ma chère petite, je n'ai ni le loisir, ni la volonté de prendre part à tes scrupules de conscience. J'ai là, moi aussi, en portefeuille, tous mes ennuis, une bonne grosse charge, et d'autre importance, je te prie de le croire, que tes inquiétudes anémiques... Mon père vieillit, l'usine ne va pas... Elle sera mon malade à moi... à charge de revanche... et un malade aussi exclusif que le tien, si tu veux! (*Il pose son portefeuille sur la table.*) Vraiment, je t'ai connue, et crue d'abord, simple fille, saine et forte, malgré ton infirmité... C'est à croire

que la lente influence de ce dégénéré a mis en toi des troubles et des complications... (*Ironique.*) de plus en plus distinguées... (affinées, comme il dit), qui finiront par te faire une âme d'infirme, — pour t'achever!

MARTHE.

Oh! vous êtes mauvais... dur...

MAXIME, *radouci.*

Embrasse... c'est tout... embrasse...

MARTHE.

Vous avez tort, Maxime... comme vous avez tort d'être amer et cruel!... Mais j'aime mieux cela encore que votre silence. C'est si horrible d'entendre vos pas aller et venir, passer, s'éloigner, se mêler aux bruits de la maison... d'être là, pas bien loin de vous, et de ne pas savoir ce que vous pensez, ce que vous faites... de ne pas pouvoir même, comme les autres femmes, interroger votre visage au moins, si vous vous taisez... Ah! vous me punissez par votre silence comme vous puniriez une autre femme par l'absence. Imaginez que c'est comme si j'étais dans la chambre à côté quand vous m'aimeriez le plus... Oh! je suis heureuse! je t'aime!

MAXIME.

Et toi... tu m'attires... tu es si jolie, si mienne... Sois obéissante... tu y gagneras. Je t'aime aussi.

MARTHE.

Est-ce que je sais?... (Tu vois encore : est-ce que je sais! c'est ma manie...) Et puis, que tu m'aimes ou non, je ne tiens pas à le savoir... Peut-être si j'étais comme celles qui y voient, je serais plus exigeante, mais l'habitude de ne connaître que la moitié des choses m'a enseigné à profiter simplement de tout ce qu'on me donne. C'est déjà beau!... Quand tu m'as prise, en cachette, je l'ai accepté sans mot dire, comme un bonheur... quand j'ai senti subitement, là, ton baiser, je l'ai reçu comme un ordre... comme si tu m'avais donné à tenir une tasse, un objet quelconque... Je savais à peine qui tu étais. Et quand tu es venu dans ma chambre, la nuit, je me suis donnée à toi, et rien que pour le plaisir et par bonheur... Et je n'ai jamais cherché à savoir si tu m'aimais! C'est pour moi que je t'aime; tu es le maître... Comme je le disais à ta grand'mère, tout à l'heure, pour ce qui la concerne, quand on ne voudra plus de moi, je m'en irai... Je l'ai dit à ta mère, je le dis à toi, je le dirai à Daniel.

MAXIME.

Tu parles comme parlerait une servante.

MARTHE.

Eh bien?... je me sens une âme de servante... justement... Il faut que je sois cette servante... Et

je te le dis, si je venais à vous déplaire à tous, je retournerais tranquillement, et le cœur pas trop gros, dans la boutique, avec maman, près des odeurs des saumures et des huiles, près du vieux chat qui dort à la lampe...

MAXIME.

Je sais bien que tu m'aimes, que tu m'es attachée très fortement... c'est pourquoi certaines réticences m'étonnent.

MARTHE.

Oui, tu sais bien que je t'aime, tu sais bien même combien j'ai peur de te perdre... Et cependant il le faudra, Maxime... C'est une nécessité à laquelle je me suis résignée dès le début de notre intrigue mauvaise. Vois-tu, nous aurions beau faire... ce sera comme ça.

MAXIME.

Allons donc ! Affaire d'habileté et de volonté.

MARTHE.

Et puis, c'est juste, après tout!... Tu ne comprendras pas si tu ne veux pas comprendre, mais j'ai de grands remords à l'égard de mon pauvre malade...

MAXIME.

Ah ! ah ! c'est pour ça que tu n'es pas venue cette nuit ?

MARTHE.

Oui. Comprends bien, je t'en supplie. Tu vois ce qui se passe ici aussi bien que moi. Tu vois comme lentement, lentement, pris à mes soins, une affection très passionnée s'est emparée de Daniel... Oh ! tu n'en es pas jaloux... tu sais bien (c'est piteux à dire) que ça n'en vaut pas la peine... Mais lui, il m'aime désormais, sans me le dire, de toute sa force de nerveux, de tout, tout son espoir... Ce n'est pas gai, va !

MAXIME.

Eh bien? Cela nous évitons d'en parler, mais nous le savons de reste... Qu'est-ce que cela change à la situation? Quoi de nouveau?

MARTHE.

Tu sais d'autre part que ta grand'mère connaît cet amour de Daniel, que non seulement elle le connaît, mais qu'elle y compte... c'est chose arrangée... comme sur la seule chance de guérison de son enfant... Enfin, que je le veuille ou non, on m'a destinée à ce mariage — et cela dès le premier coup d'œil peut-être... Maintenant le secret mijote à petit feu. Eh bien ! ils ont raison, tes parents, ils ont raison ! Ils savent que j'ai accepté ; mon silence et mes soins ont été ma promesse silencieuse à moi... Je ne te connaissais pas alors, je ne te savais

pas dans l'appartement... je te le dis, c'était peut-être déjà trop beau pour moi. A quoi pouvais-je servir avec ces deux yeux-là? Quel avenir? A qui me dévouer, moi pour laquelle personne ne se dévouerait? Puis, je me suis sentie très doucement attirée par cette misère de grand enfant douloureux, je me suis laissée aller à la joie d'être enfin utile à quelque chose... Oui, ils ont eu raison de compter sur moi, tous... C'est à moi la faute, s'il en est ainsi... Et maintenant trop tard pour reculer... Ce serait briser trop d'espérance, et un trop vieux cœur de vieille femme, qui t'est cher après tout.

MAXIME.

C'est impossible. Ce mariage ne s'arrangera pas... Il est absurde. Pourquoi un mariage? Qu'en a-t-il besoin?... Es-tu donc lâche et absurde à ce point? Reste auprès de lui... continue, mais sans te prêter à ce projet néfaste pour tous.

MARTHE.

Si... si... c'est ainsi... Il faut que je me fasse à l'idée de ne plus être à toi, voilà tout (*Avec instance*), parce que tu te rends bien compte que ce mariage, c'est notre séparation... absolue? Il faut que je me déshabitue petit à petit de toi... J'essaye, tu vois.

MAXIME.

Tu n'as donc aucune énergie ?

MARTHE.

Mais, mon pauvre garçon, tu en parles à ton aise... Où la trouverais-je mon énergie ! J'accepte, j'accepte d'avance... toute ma vie se passe à accepter...

MAXIME.

Raisonnons. Il y a certainement d'autres solutions admissibles... Je ne veux pas te voir à cet infirme qui raffine son détraquage et se mire toute la journée dans sa maladie comme dans un miroir de poche... un égoïste...

MARTHE, *doucement.*

Oh ! va, mon ami, quel pauvre reproche !... égoïsme pour égoïsme...

MAXIME.

C'est ça !... raille-toi de moi maintenant ! Après tout, je ne m'étonnerais pas outre mesure que tu te plaises à son entretien sentimental. Toi-même, tu te sais assez délicate, assez entendue... et ça te flatte d'être aimée par un homme si intelligent !...

MARTHE.

Ne dis donc pas d'insanités. L'amour, c'est toi... c'est ton baiser...

MAXIME.

Alors, je ne conçois pas, justement ..

MARTHE, *lui prenant la main au passage et souriant.*

Tais-toi... à quoi ça sert? Ne t'en va pas, je te tiens... je caresse ta manche, là... tu sens? Oh! donne tes mains que je les embrasse. Serre-moi dans tes bras!...

MAXIME.

A la bonne heure! C'est cette voix-là que je préfère.

MARTHE.

Si tu savais! si tu savais, Maxime, comme nos bons baisers me font forte, à l'aise, vivante, joyeuse! Je viendrai ce soir... oui, oui, je viendrai... Il y a des jours où je suis heureuse d'être aveugle pour n'avoir pas à baisser les yeux quand je te dis des choses comme celle-là : « Je viendrai ce soir », pour pouvoir te les dire franchement, dans tes yeux à toi... ainsi...

(*Elle le fixe de ses yeux aveugles.*)

MAXIME.

On peut venir. Attention.

MARTHE.

Mais il y a des jours où je suis si malheureuse

aussi!... Penser que jamais, jamais je ne pourrai te voir!... Penser que je ne saurai jamais comment tu es... J'ai beau passer mes mains sur ta figure, comme ça, je ne puis m'imaginer exactement comment tu es... Si tu savais comme je te vois au dedans... parce que je me rappelle avoir aperçu des visages humains autrefois... oh! c'est loin, loin comme ton plus vieux souvenir! mais je me rappelle, et, à force, en rapprochant des images, je compose, j'imagine, j'arrive à te voir... et tu es beau, si beau! Tu ne dois pas être à ce point.

MAXIME.

Prends garde, mémé descend l'escalier.

(*Grand'Mère arrive avec un coussin sur le bras.*)

SCÈNE IV

MARTHE, MAXIME, GRAND'MÈRE.

GRAND'MÈRE.

Veux-tu monter, Marthe? Daniel désire que ce soit toi qui l'aides à descendre. Pendant ce temps, j'arrangerai le rocking et les coussins.

MARTHE.

Bien madame. (*Elle sort.*)

(*Grand'Mère se dirige vers la chaise longue dans le fond. Maxime va reprendre son portefeuille.*)

SCÈNE V

MAXIME, GRAND'MÈRE.

GRAND'MÈRE, *en tapotant les coussins.*

Dis donc, Maxime?

MAXIME.

Quoi?

GRAND'MÈRE, *après une hésitation.*

Rien... si pourtant... oh! peu de chose. J'ai à te demander un conseil.

MAXIME.

Pour?

GRAND'MÈRE, *s'avançant.*

Ton frère... C'est une vieille idée que vous avez repoussée autrefois. Vous savez bien, ton père et

toi, que je ne puis imposer ma volonté... mais aujourd'hui, devant la maladie empirante, vous vous déciderez peut-être... Il est temps, il est grand temps... Que dirais-tu, si j'emmenais Daniel en voyage?

MAXIME.

Mais... je n'y vois aucun inconvénient. Si cela peut te faire plaisir... En effet... pour lui... un changement...

GRAND'MÈRE.

Ah! je savais bien que tu accepterais! N'est-ce pas, tu n'y vois pas d'inconvénient?... La distraction, l'air lui feront grand bien... J'étais si sûre, au fond, que tu accepterais! Oh! merci.

MAXIME.

Vraiment? Je ne trouve pas qu'il y ait lieu pour si peu à la moindre reconnaissance.

GRAND'MÈRE.

Il ne me reste plus qu'à décider David... J'irai voir ma sœur puînée qui habite la côte chaude, la demi-année, ou bien en Suisse... l'altitude... nous partirons tous les trois... Ça distraira Marthe aussi.

MAXIME.

Comment Marthe? Tu emmènerais Marthe?

GRAND'MÈRE.

Mais c'est aussi pour elle que je ferai ce voyage...

MAXIME.

Tu perds la tête... une aveugle en voyage! A aucun prix... partir avec elle serait une folie et un danger pour vous trois...

GRAND'MÈRE.

Je ne puis voyager toute seule avec Daniel cependant...

MAXIME.

Raison de plus... Tu ne m'as pas l'air d'avoir réfléchi beaucoup à ton projet... Si tu tiens à partir, prends l'institutrice du petit... ou mieux, quelqu'une de tes vieilles amitiés disponibles... tiens, ton excellent ami, le capitaine Fith.

GRAND'MÈRE, *sèche*.

Ces plaisanteries sont hors de propos. J'emmènerai Marthe parce qu'elle est indispensable à ton frère. Elle seule peut le soigner.

MAXIME.

A aucun prix... c'est de la démence... D'ailleurs, ce voyage n'a aucun sens au fond. Rien ne t'oblige à t'en aller... Reste, c'est simple.

GRAND'MÈRE, *se montant.*

Donc, c'est une chose entendue entre vous... Vous ne voulez rien faire pour ce pauvre enfant. Encore si vous vous contentiez de ne rien faire!... J'attendais mieux de toi, Maxime, vraiment... Qu'est-ce que vous avez contre ce petit à la fin?... Sa souffrance vous gêne donc tant? Ah! prends garde, fils, je me suis mis dans la tête de le sauver à toute force... Il n'y a même plus guère que cette idée dans la tête de votre vieille Mathilde... et elle ne mourra pas sans avoir vu la fin de son idée, je vous le dis... je serai tenace. Tant que le petit ne faisait que subir ton mépris ou votre indifférence, passe encore!... mais maintenant, s'il faut lui confisquer ses espoirs... s'il faut détruire ses pauvres rêves, si tu veux lui prendre jusqu'à son dernier souffle... compte sur moi... il ne mourra point par ta faute!

MAXIME, *étonné.*

Mais tu déraisonnes complètement, ma parole! A propos de quoi cette sortie disproportionnée?... Qui parle de lui prendre quoi que ce soit?... Ceci devient parfaitement inconvenant et blessant. Tu abuses... bonsoir!

(*Il va sortir.*)

GRAND'MÈRE, *le retenant par le bras.*

Maxime!... tu as raison. Je te demande pardon...

Écoute... viens ici... Tu vois, je ne me fâche plus... je me fais bien petite grand'mère. Regarde-moi, et comprends bien ce que je vais te dire, simplement, mais fermement : Laisse-nous partir, Daniel, moi et Marthe... tu n'as aucune raison à t'opposer au départ de Marthe, n'est-ce pas?

MAXIME.

Mais...

GRAND'MÈRE.

Non, non... Comprends bien... je t'en supplie... Mets toute ta volonté à me comprendre... Et ne réponds pas mal. Souviens-toi, fils, que je t'aime aussi. Souviens-toi que quand tu étais petit, comme Daniel (car être malade, c'est être petit), je t'ai bien gâté, bien soigné... et j'aurais tout fait pour te guérir s'il l'avait fallu... et j'aurais eu grand crève-cœur, petit... si... (*Très lentement.*) voulant un joujou pour t'empêcher de souffrir, quelqu'un me l'avait refusé, ou avait voulu me le reprendre des mains... Je n'en dis pas plus... Je te demande, humblement, tu vois, en camarade, la permission de laisser partir Marthe avec nous...

MAXIME, *troublé.*

Voyons... que veut dire?...

GRAND'MÈRE, *vivement.*

Tu accepteras, tu accepteras!... Si ce n'est au-

jourd'hui, ce sera demain… je suis bien tranquille. Merci d'avance, Maxime… du plus profond de mon cœur. Nous aurions attendu, vois-tu… c'eût peut-être été trop tard… Tandis que, lorsque nous reviendrons, tout le monde sera guéri. Pardon et merci… Laisse-moi t'embrasser, fils.

(*Daniel descend soutenu par Marthe.*)

MAXIME.

Mais… je ne comprends pas… tout le monde ?… Il n'y a qu'un malade ici…

GRAND'MÈRE.

Et le voilà.

SCÈNE VI

MAXIME, GRAND'MÈRE, MARTHE, DANIEL.

DANIEL.

A gauche…

(*Il s'étend sur le rocking près du parapet d'où il domine le port en rumeur. Le soleil descend dans la brume.*)

GRAND'MÈRE.

Tu n'auras pas froid ?…

DANIEL.

Non... mets-moi la couverture sur les genoux.

MARTHE.

Vous auriez mieux fait de rester dans votre chambre ce soir, Daniel...

DANIEL.

Je ne peux pas rester là-haut, tu sais bien, au coucher du soleil... C'est l'heure où l'ombre de la grande cheminée de l'usine entre dans ma chambre... A quatre heures, elle passe sur la fenêtre du corridor, à cinq heures, elle entre dans ma chambre... Il y a un moment où elle la remplit toute... alors j'étouffe... je ne puis plus rester tant que l'ombre de la cheminée n'est pas entièrement passée. Ah! je respire mieux sur cette terrasse!...

GRAND'MÈRE.

Il faut surmonter un peu tes impressions... Es-tu tout à fait bien, ici?

DANIEL.

Oui, mère... si ce n'était encore cette odeur d'huile cuite et de cambouis qui monte d'en bas quand ils ouvrent les vasistas de l'atelier... Je suis bien. Passe-moi le livre, Marthe, sur le plateau... merci. Tiens, je suis heureux ce soir de t'avoir

là !... Je vais lire cinq minutes, avec ta main dans la mienne pour me réchauffer, tu veux?... Là, taisons-nous...

(*Grand'Mère s'éloigne pour vaquer aux soins de la maison.*)

SCÈNE VII

MAXIME, DANIEL, MARTHE.

MAXIME, *de loin.*

Vous devriez vous lever, au contraire, Marthe... Je ne m'étonne pas qu'il devienne réellement malade, si vous cédez à tous ses caprices, à toutes ses lubies.

DANIEL, *tournant la tête.*

Crois-tu?... Sais-tu quelles grandes choses pour moi ce que tu appelles caprices?... Toi, tout à l'heure, tu vas descendre... tu vas avoir la libre circulation dans toute cette ville que je hais, mais que tu es en force de dominer, toi... tu vas vivre !... Mais sais-tu pour moi ce qu'est cette main, là, sous la couverture, cette petite main silencieusement vivante, pendant que la nuit descend sur tout le port, au bruit du crépuscule plus retentissant des

machines qui puisent une nouvelle vigueur à l'électricité du soir... cette petite main, alors qu'en dessous d'elle, s'allume, s'étend toute la rue, et les magasins, les entrepôts, les quais... et le cri lointain de la gare et des sirènes... la criée de tout ce crépuscule où le brouillard pue le pauvre et le cambouis... Ah ! ne te lève pas, Marthe... j'ai besoin de ta main pour le frissonnement du soir !

MAXIME *hausse les épaules.*

Si tu souffrais vraiment, tu t'exprimerais avec moins d'emphase...

DANIEL

Tu ne peux pas comprendre.

MAXIME.

Quel mépris !... tu vois, tu te démens toi-même. Tu te plains et te vantes à la fois de ta maladie ! Comprendre ?... En effet, tu as l'air de porter avec toi je ne sais quelle supériorité manifeste... Est-ce ton intelligence ?... Parce que tu es là avec tes livres, tes nouveautés de Paris, tes philosophies à 3 fr. 50. Tu es un malade affiné, et le désœuvrement t'a pourri d'intellectualité. C'est malsain. Regarde notre œuvre, notre force à nous, tout ce qu'il a fallu d'intelligence pour la créer... De quel droit ce mépris ?... Explique toi à la fin...

Ah ! oui, je sais... le « Rêve » peut-être !... Vieille guitare, mon cher.

(*Il rit.*)

DANIEL.

Tu as raison, Maxime. Nous sommes égaux par l'intelligence... Quant au rêve, il s'agit bien de cela ! tout le monde rêve .. toi comme moi... J'ai beaucoup lu, c'est vrai, beaucoup réfléchi, parce que j'étais immobile... Pauvre avancé !

MAXIME.

Alors, qu'est-ce que tu crois avoir de supérieur ?

DANIEL.

Je souffre !

MAXIME.

Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de supérieur à souffrir... je l'avoue.

DANIEL.

C'est pourtant ainsi. Je ne le comprends pas bien moi-même... mais tu m'interroges, je réponds comme je peux... Oui, je me sens plus de poids, plus d'importance... Il y a je ne sais quelle gravité supérieure à souffrir... Tout homme qui souffre est plus qu'un autre. Et qu'importe la qualité de la douleur, basse ou belle ! Tu sentiras cela un jour, qui sait, Maxime ? tu partageras avec moi — (*Il se*

tourne vers Marthe.), avec nous, mon frère, — l'amer privilège de souffrir... Il n'en sera pas plus fier que moi, n'est-ce pas, Marthe?...

MAXIME.

Ah ! quelle race que la nôtre ! Comment a-t-elle pu produire, de père en fils, des générations de bel équilibre qui ont fait cette moitié de ville dans toute sa force industrielle... tant de santé, pour aboutir à cet infirme !

DANIEL, *se dressant, l'œil brillant.*

Pas tant d'injures !... Un peu plus d'égards puisque tu reconnais que je suis issu de votre force !... C'est donc que ce qui restait de vitalité dans les veines de la famille s'est reporté en toi... Tu es mon frère puissant et beau, mais tu m'as pris ma part de santé, ma part de vie... (ne ris pas bêtement) oui, toi et les autres, ceux qui se sont légué de père en fils, comme tu dis, avec tant de recommandations, l'admirable soin de me créer !... Songez-y, si, gras et bruyant, les muscles calés, tu te promènes à l'air libre, songe, cher frère, que c'est un peu à mes frais !... Mais je n'ai pas à t'en vouloir. Cela répond sans doute à quelque obscure loi d'économie terrestre... Je ne t'en veux pas...

MAXIME, *dans un rire.*

Tu es bien aimable... vraiment !

DANIEL.

Ah! le grand crime naturel! la vie vole la vie! J'ai au moins, moi, la pauvre consolation de me dire que je ne dois ma vie à la misère de personne... C'est toujours ça! Non, décidément, je ne t'en veux pas...

MAXIME.

Je te remercie. Tu es magnanime.

DANIEL.

Seulement, pas d'injures... Vous exigez trop... Je suis un de vos produits, l'on ne m'a pas donné ma part de vie. Et mieux, le peu qui m'en reste, c'est vous encore qui me le prenez... oui, reste là, bouche bée... Mais tu ne vois donc pas que je meurs ici, que cette atmosphère m'absorbe! Cette vie qui pousse bruyante et lourde à mes côtés, souriante comme toi, propre avec ses manchettes de nickel et ses cols de cuivre, elle m'étouffe, te dis-je... elle me prend mon souffle. Et j'ai la sensation qu'un peu de la vie qui sort de moi s'en va, canalisée goutte par goutte, alimenter cette vie artificielle qui pousse là!...

MARTHE.

Voyons, Daniel, ne vous agitez pas ainsi... pour l'amour de Dieu.

DANIEL, *continuant.*

Tu auras beau faire... vous avez produit cela... (*Montrant la ville.*), et cela. (*Se frappant la poitrine.*)

MAXIME.

Oh ! ce petit geste ! la chiquenaude pour désigner « cela » !... (*Il montre l'usine et la ville.*) En tout cas, il y a compensation, mon petit !

DANIEL.

Bah ! sais-tu si elle est seulement si belle, l'œuvre dont tu te vantes... Ni toi ni moi ne pouvons le dire... toi, moins qu'un autre. Es-tu en mesure de comprendre cette grande douleur que vous avez mise en mouvement ? Cette plainte qui monte fatiguée et grelottante dans le brouillard, cette plainte n'a peut-être pas la signification de beauté que vous lui donnez... Et alors, vois-tu, il serait encore plus impressionnant que je sois venu à cette heure... et plus juste... Prends garde, Maxime... je suis peut-être la conscience de votre œuvre.

MAXIME, *gouailleur et de plus en plus exaspéré.*

Elle est propre !

DANIEL, *dressé sur ses bras.*

Ah ! ah ! on ne la trouve pas à son goût, hein ?... On la voudrait un tantinet plus pimpante... Re-

garde-la, allons regarde-la, ferme, la carcasse de conscience, efflanquée sur ce fauteuil, répugnante et les mains vertes... Je suis votre déchet et nous sommes irrémissiblement frères... Il faut en prendre son parti... C'est horrible !

MARTHE.

Daniel !... Ne nous haïssez pas, tous les deux... par pitié...

MAXIME.

Néfaste et médisant... jaloux même, aigri comme tous les malades !... Pour tous et pour toi, tu aurais dû ne pas naître... ou mourir !

DANIEL.

Tranquillise-toi... c'est à moitié fait. Je te dis que petit à petit, cette vie m'étouffe, je le sens bien... L'air ici est du gaz... Je défaille au milieu du chant des usines... Ah !... l'usine... toujours... toujours... La nuit j'en rêve !... Oui... Je suis là sans bouger, la vapeur siffle à l'infini autour de moi... les roues me font signe... et, dans l'obsession, je sens à ma joue l'haleine tentatrice des volants... les courroies strient et fendent mes chairs... toute l'usine vient à moi. En pleine poitrine, heurtent les bielles et les coudes et, sous l'étau froid, je sens la douleur, goutte par goutte,

des lentes perforeuses... comme des rats, partout sur moi, le grignotage méthodique du peuple gris des perforeuses... Et cela va de vertige en vertige.. Les pilons aux tempes, ou charrié par le croc des treuils, je sens mon souffle arraché... les pompes aspirent à ma gorge le dernier souffle... et c'est mon sang qui coule de cylindre en cylindre!.. J'alimente la nuit intérieure des machines!... Enlève, enlève tout... Soufflez-moi l'air des forêts sur la bouche!...

(*Il retombe, éperdu, hoquetant dans les coussins. — La grand'mère accourt de la salle à manger.*)

SCÈNE VIII

Les mêmes, GRAND'MÈRE.

GRAND'MÈRE

Pourquoi ce bruit?... Vous vous disputez encore... mon dieu! mon dieu! Voyons, Maxime, tu es le plus raisonnable... tu devrais cesser le premier.

MAXIME.

Évidemment c'est ce que j'aurais de mieux à faire...

GRAND'MÈRE.

Tu sais les conséquences... Le voilà tout tremblant, tout pâle, maintenant...

MAXIME.

C'est bon, c'est bon... je m'en vais!

(*Il sort.*)

GRAND'MÈRE, *se rapprochant de Daniel.*

Qu'est-ce qu'il y a eu encore, mon petit?

DANIEL *se laisse aller sur son épaule.*

Ah! grand'mère!... comme je suis compliqué!

GRAND'MÈRE.

Mais non, mon enfant... Tu es simple, très simple... comme les autres... Calme-toi, là, fais-toi petit, sur mon épaule.

DANIEL.

Ah! oui, qu'on est petit, mon Dieu! qu'on est petit!

LA BONNE, *paraissant sur le seuil de la salle à manger, ouverte.*

Madame, monsieur René travaille sur la table de la salle à manger... Faut-il mettre le couvert?...

GRAND'MÈRE *appelle.*

René !... (*A la bonne.*) Attendez, j'arrive (*A Daniel.*) ou bien, préfères-tu que je reste tout de même?

DANIEL.

Non, va... Marthe est là.

(*Grand'Mère sort.*)

SCÈNE IX

MARTHE, DANIEL, *seuls.*

MARTHE.

Appuyez-vous... Il faut que je vous gronde à mon tour... Ce n'est pas raisonnable, Daniel !

DANIEL.

Chut !... Il me semblait que j'avais changé d'épaule sans m'en apercevoir... Oh ! si tu avais pu voir toute la haine de son visage !... Fifille, serre-toi bien contre... C'est si triste d'être des faiblesses comme nous ! Car, toi aussi, tu es une sacrifiée, avec tes pauvres yeux fermés... Fais-les voir, tes pauvres petits yeux aujourd'hui ?... Ils sont doux comme si je te les avais fermés moi-

même pour jouer, Marthe... (*Bas.*) Je voudrais te les embrasser... tous les deux... si tu me permettais, ce soir...

MARTHE.

Non, mon ami... Je sais que vous auriez ce triste courage... mais...

DANIEL.

Si... si... écoute, je veux !...

MARTHE, *se dégageant.*

Allons, Daniel, calmez-vous... On entend encore des hoquets de sanglots dans votre voix...

(*Elle lui remet le châle sur les épaules.*)

DANIEL.

Quand tu m'auras guéri, fillette, oh ! c'est en moi que tu pourras te réfugier... tu verras ! Nous aurons à lutter... mais leur méchanceté ne t'atteindra pas... Dis, personne n'est mauvais pour toi dans la maison ?

MARTHE.

Personne... personne au monde..

DANIEL.

Est-ce que Maxime te traite avec égards ?... Il faudrait me le dire. Grand'mère ne souffrirait pas qu'on te nuise... Ah ! c'est que j'ai si peur !... je

sens que tu comptes beaucoup sur moi... Vois-tu, si je ne guérissais jamais, jamais, nous resterions cependant bien l'un contre l'autre, pour nous réchauffer... tout le long, le long de la vie. Tu entends (*Avec désespoir.*), même des perdus, même des noyés, je t'en supplie, accroche-moi...

MARTHE.

Vous verrez, Daniel...

DANIEL, *se renfonçant dans le rocking.*

Je ne suis pas un égoïste, tu sais... Ne le pense pas. Il ne faut pas m'humilier parce que j'ai besoin de toi... Pour le moment, je me laisse conduire, voilà tout... mais après...

MARTHE.

Oui, oui... après...

DANIEL.

Seulement, maintenant, je me laisse conduire... L'enfant se laisse porter par l'aveugle... Tu es ma petite destinée aux yeux morts. Et j'ai si confiance en toi ! je te sais si profondément attentive à moi dans ton silence... Va, tais-toi longtemps encore, nous nous dirons mieux plus tard tout ce que nous avons à nous dire...

(*Un silence passe. — On entend le vent du soir. Le soleil est tombé.*)

MARTHE.

Il fait froid... Il vaudrait mieux rentrer maintenant...

DANIEL, *la retenant.*

Tu aurais eu les yeux très foncés, je crois... Attends... ne bouge pas... Je les vois briller nettement tes yeux... c'est curieux. Là, maintenant, ferme-les... Tu es plus belle.

MARTHE.

Qu'est-ce qu'il y a?... Pourquoi tremblez-vous ainsi ?

DANIEL.

Oh!... il y a tant de misère dans ce crépuscule!...

MARTHE.

Allons, allons... vous étiez déjà mieux, Daniel !

DANIEL.

Il y a tant de misère qui monte, petiot!... Ah ! je réagirai contre eux, contre tous... J'ai la force...

MARTHE.

N'agitez pas vos doigts comme cela...

DANIEL.

Il ne faut pas se laisser périr ! On se redresse... Tu as entendu?... c'est la sirène des chalands...

Écoute un autre cri plus rauque... C'est un steamer qui s'en va... D'autres cris... Ils partent tous en même temps ce soir, comme les cris des coqs qui s'éveillent...

(*Il fixe les yeux sur le lointain, — des fanaux s'allument par-ci par-là. — Les bruits d'eau se font plus distincts.*)

GRAND'MÈRE *s'avance à la porte de la salle à manger. Elle étend la main.*

Il faut rentrer, mes enfants... Il commence à pleuvoir...

(*Elle rentre. On voit la silhouette de l'enfant qui travaille sous la suspension.*)

DANIEL.

Tu ne peux pas voir, toi !... Si tu savais... si tu voyais !... Les transatlantiques sont déjà loin... Leur petite fumée doit dépasser à l'horizon comme un cocotier dans le brouillard... Les fanaux des messageries, Marthe !... Ils glissent et éclairent l'eau comme des rails... Brr ! il doit faire froid sur la passerelle des bateaux... Marthe ! Marthe ! ils emportent des dortoirs silencieux... Tu ne peux pas les voir, mais ils s'en vont, au tapotement doux des chaudières... ils rasent les berges... Quand ils seront loin du port, des gens enfonceront leurs

calottes de voyage sur les yeux... Le vent hérisse leurs carricks... la bruine mouille leur cache-nez... Ils remonteront leurs montres en bâillant... Ils vont s'arranger pour la nuit... Marthe! Marthe!... le port est déjà loin... Marthe! la bruine est sur toute la mer!...

Ici, la nuit écœurante sent la suie et la pharmacie... ici, tout pue le foyer rance... Brise ces fioles, brise ces tasses!... Partir, partir!... loin des brumes phéniquées et de la nuit de houille... Ils sont loin, Marthe... là-bas... partir, partir!...

(*Il est là, tendu, sur ses coudes, pendant que par la porte de la salle à manger on entend la voix du petit et de Grand'Mère alternant.*)

GRAND'MÈRE.

Écris : Le jardinier a cueilli des fleurs... Le — jardinier — a — cueilli...

RIDEAU.

ACTE II

Une chambre d'hôtel. — Un grand désordre — malles ouvertes, fauteuils bousculés, — serviettes, — cuvettes sur la table... Une porte au fond ouverte sur un corridor. Toute la tristesse et tout l'enfermé des chambres d'hôtel. Images de sites aux murs, poêle, guipures, etc. A droite, deux fenêtres par où filtrent des rayons de soleil sur le reps vert des meubles. Sur la gauche, deux bonnes écoutent attentivement à la porte de communication d'une autre chambre...

SCÈNE PREMIÈRE

Première, Deuxième Bonnes.

PREMIÈRE BONNE.

On n'entend plus rien...

DEUXIÈME BONNE.

Alors c'est maintenant...

PREMIÈRE BONNE.

Attends encore... Oui, ce doit être maintenant...

DEUXIÈME BONNE.

C'est effrayant... Ça donne froid dans le dos... Hein?...

PREMIÈRE BONNE.

Il n'y a aucun danger...

DEUXIÈME BONNE.

Ecoute, je ne voudrais toujours pas être à la place de la petite...

PREMIÈRE BONNE.

Tais-toi donc!... Tu leur as apporté les ciseaux?...

DEUXIÈME BONNE.

Oui...

(*D'autres bonnes arrivent par la porte du corridor.*)

PREMIÈRE BONNE.

Ah! non, non... allez-vous-en à la fin... La vieille a recommandé qu'on ne fasse pas de bruit...

UNE AUTRE BONNE.

Tu sais, toi, qu'on l'a sonnée en bas au bureau... La diligence de Balme est arrivée... avec un extra-post...

PREMIÈRE BONNE.

Oui... tout à l'heure...

L'AUTRE BONNE, *s'avançant.*

Le docteur est là?...

PREMIÈRE BONNE.

Oh! il y a longtemps...

L'AUTRE BONNE.

C'est fait, l'opération?...

PREMIÈRE BONNE.

Mais non... Allez-vous-en... On n'entend plus rien, si vous parlez tout le temps...

(*Elles s'en retournent. — La porte de la chambre s'ouvre brusquement.*)

LA VOIX DE GRAND'MÈRE *de la chambre.*

Vite la cuvette... à droite, là... et les bandes...

DEUXIÈME BONNE.

Tout de suite, madame...

(*La porte refermée, les bonnes s'interrogent.*)

DEUXIÈME BONNE.

Qu'as-tu fait des bandes?

PREMIÈRE BONNE.

Sous l'horaire, près de la plante grasse... C'est toi qui entres?... Tu tâcheras de rester... Tu me diras comment ça s'est passé...

(*Elle entre.*)

(*Un temps. Une autre bonne apparaît à la porte du corridor. — De loin :*)

TROISIÈME BONNE.

Voilà les bougies pour l'étage... Qu'est-ce qu'il y a?

PREMIÈRE BONNE.

Eh bien! voyons, donc... les voyageurs du 56 et du 57.

TROISIÈME BONNE.

Ah! c'est au 57... on m'avait dit...

PREMIÈRE BONNE.

Oui... ils sont en train... Chut...

TROISIÈME BONNE, *s'avançant.*

On a dit chez l'apotheke que c'était l'aveugle qui devait offrir son bras... Quel âge peut-elle avoir cette petite?... dix-huit ans... C'est une pitié...

PREMIÈRE BONNE.

Il fallait bien quelqu'un... tu ne te serais mise à sa place, n'est-ce pas? Puis, quoi? c'est comme une saignée...

TROISIÈME BONNE.

Et il sera sauvé le malade?...

PREMIÈRE BONNE.

Il paraît... Le docteur en a sauvé déjà comme ça, dans le temps, deux au pays... Je n'y étais pas toujours... une ancienne bonne de l'hôtel Métro-

pole... et puis le fils de Burenn le cordonnier, on dit... Il avait conservé l'appareil...

TROISIÈME BONNE.

Je n'ai pas encore vu le malade, moi... Ils ne mangeaient pas à la table d'hôte...

PREMIÈRE BONNE.

Non... Moi, je l'ai rencontré l'autre jour dans l'escalier...

TROISIÈME BONNE.

Mais comment c'est-il arrivé tout cela?

PREMIÈRE BONNE.

Je crois qu'il ne devait pas avoir beaucoup de sang dans les veines, avant l'accident... Il faisait peine à voir... Je ne sais pas au juste comment ça s'est passé... On l'a trouvé, en tout cas, sur le chemin de Belvoir où il était allé se promener seul... Et comme, a dit sa grand'mère, il tombait quelquefois dans des syncopes, il se sera peut-être laissé aller sur une pierre... Il se sera fait une blessure. Le portier dit qu'il a vu du sang... Peut-être bien cause de faiblesse tout simplement, je ne sais pas... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il avait déjà l'air d'être à bout de forces et de sang...

TROISIÈME BONNE.

Ils voyagent trois avec lui, n'est-ce pas?

PREMIÈRE BONNE.

Oui, une vieille, l'aveugle... et un petit gamin... et puis une bonne à la dépendance... Ils étaient de passage... Je ne sais ni où ils vont, ni d'où ils viennent...

TROISIÈME BONNE.

Regarde sur leur malle, s'il y a une étiquette. C'est leur malle, ça?... Non... rien qu'un numéro de chemin de fer...

PREMIÈRE BONNE.

Laisse donc... Minna est entrée, tu sais?... Elle est dans la chambre...

TROISIÈME BONNE.

Ah! c'est commencé?

PREMIÈRE BONNE.

Je ne sais pas... écoute...

(*Elles se remettent en faction. — La bonne qui était entrée dans la chambre ressort sur la pointe des pieds.*)

PREMIÈRE BONNE.

Eh bien?

DEUXIÈME BONNE.

Je n'ai pas pu rester... Ça me faisait quelque chose...

PREMIÈRE BONNE.

Bête...

DEUXIÈME BONNE.

Ils sont tous les deux, le malade et la petite... elle, debout, le bras nu, lui, sur la chaise longue, l'appareil sur une table... Personne ne parle... C'est très impressionnant...

TROISIÈME BONNE.

Et il n'est pas couché lui?...

DEUXIÈME BONNE.

Non... Il a même l'air très naturel... Il regarde tout ce qui se passe dans la chambre... il m'a regardée. La vieille, elle, elle a le visage dur, sec...

UNE VOIX, *dans le corridor.*

Minna! Minna, on t'a encore sonnée au premier.

PREMIÈRE BONNE.

Ah! je m'en vais, moi, mes enfants... Vous restez?

TROISIÈME BONNE.

Encore un peu...

(*La bonne, en s'en allant, rencontre sur le pas de la porte le petit René.*)

PREMIÈRE BONNE.

Voulez-vous bien, monsieur... Votre grand'-mère a défendu que vous restiez ici..

RENÉ.

Je voudrais rentrer... Je m'ennuie en bas...

TROISIÈME BONNE, *à sa voisine.*

Ah! tu n'as pas entendu... un cri!...

DEUXIÈME BONNE.

Non!... c'est des imaginations...

PREMIÈRE BONNE.

Allons, descendez avec moi... On va regarder l'herbier du salon... Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, mon petit... Il n'y a de danger pour personne, allez... Tout à l'heure, vous irez embrasser votre grand frère... Allons, venez...

(*Elle sort en entraînant René. — Un temps. Les deux bonnes se détachent de la porte.*)

DEUXIÈME BONNE.

C'est long!

TROISIÈME BONNE.

Tu iras à la musique, au Jardin zoologique, à cinq heures?

DEUXIÈME BONNE.

Peut-être.

TROISIÈME BONNE.

Ce n'est pas gai pour un dimanche, hein?

DEUXIÈME BONNE.

Il y a toujours des malades dans cet hôtel !

TROISIÈME BONNE.

C'est la situation qui veut ça... On va aux villes d'eau par là... Il y a beaucoup de poitrinaires...

DEUXIÈME BONNE.

Ah ! tu es du pays ?

TROISIÈME BONNE.

Oui, et toi ?

DEUXIÈME BONNE.

Non, d'Alsace...

(*A ce moment, la porte de la chambre s'ouvre. Grand'Mère et Marthe appuyée à son bras apparaissent.*)

SCÈNE II

LES BONNES, GRAND'MÈRE ET MARTHE.

GRAND'MÈRE, *très agitée.*

Les fenêtres, vite... toutes grandes... (*Elle conduit Marthe un peu chancelante.*) Installe-toi bien. Là...

(*Elle l'embrasse tendrement.*)

MARTHE.

— Merci, je préfère rester debout à la croisée...

GRAND'MÈRE.

Poussez les persiennes... Tu n'éprouves aucune faiblesse?...

MARTHE.

Non, je me sens, au contraire, heureuse, toute légère...

GRAND'MÈRE.

Ma fille! ma fille!

MARTHE, *avec un grand soupir.*

On respire mieux maintenant, n'est-ce pas, madame?

GRAND'MÈRE.

Ma chérie!... Ah! je n'ai pas les paroles... Tout à l'heure... je te dirai... Toute sa vie pour te remercier, petite!... Tu vas l'avoir sauvé!

(*Elle la presse contre son cœur.*)

MARTHE.

Il ne faut pas trop me remercier, madame... c'est si simple... Si je n'avais pas été là, ç'eût été une autre, n'importe qui...

GRAND'MÈRE.

Tu n'as pas trop souffert au moins...

MARTHE, *un peu vague, comme grisée.*

Du tout... Il m'a semblé que c'était très doux au contraire; j'ai éprouvé comme une sensation de bonheur... Cela filtrait, filtrait doucement dans mon bras... j'ai dû sourire... C'était très, très doux, au contraire...

GRAND'MÈRE.

Je t'ai vue chanceler un instant...

MARTHE.

Non, je ne crois pas... ai-je chancelé?... Je me souviens très bien de tout cependant... Un coq a chanté au loin pendant le grand silence... Combien céla a-t-il pu durer?...

GRAND'MÈRE, *les yeux fixés sur la porte de la chambre laissée ouverte.*

Cinq, six minutes... je ne sais pas...

MARTHE.

Oh! c'était vraiment curieux... cette impression tiède, toute petite... Il est vrai que j'ai peut-être eu moins peur qu'une autre à ma place, dites?... je n'ai pas vu couler mon sang... à peine si j'ai senti qu'il s'en allait vers lui...

GRAND'MÈRE.

Es-tu bien?... Respire fort... (*Elle se retourne vers*

la chambre, souriante et impatiente). Oh! vois-tu... Tout à l'heure, tout à l'heure... je te dirai.

MARTHE.

Oui, oui, je crois bien! Je vous demande pardon... Retournez vite à Daniel... je vous assure que je suis très bien... très forte. Il n'y a rien à craindre.

GRAND'MÈRE, *aux bonnes.*

Vous, restez-là un instant... Je vous la confie...

UNE BONNE.

Parfaitement, madame, vous pouvez être tranquille...

LA VOIX DE DANIEL, *de la chambre.*

Mémé!...

GRAND'MÈRE.

J'arrive, j'arrive, chéri... Surtout, reste bien à la fenêtre... respire fort...

(*Elle rentre, occupée partout à la fois, tremblotante et angoissée. — Silence. — Les bonnes se rapprochent avec curiosité de Marthe qui s'est étendue sur le fauteuil près de la fenêtre.*)

SCÈNE III

Les Bonnes, MARTHE.

DEUXIÈME BONNE.

Pauvre fille! elle est complètement aveugle...

TROISIÈME BONNE.

Vous ne voulez pas vous asseoir, mademoiselle?

MARTHE.

Merci.

TROISIÈME BONNE.

Peut-être on pourrait faire monter du thé... du bouillon, quelque chose?...

MARTHE.

Merci, merci... vous êtes bien aimable...

TROISIÈME BONNE.

C'est à ce bras, mademoiselle?... Viens voir, Minna!

MARTHE.

Ici, sous le bandage...

TROISIÈME BONNE.

Ah!... (*Silence.*) Ce monsieur est un de vos parents, sans doute?...

MARTHE.

Non... un ami seulement...

TROISIÈME BONNE.

Vous êtes peut-être la garde ?

MARTHE

Oui... vous dites juste... la garde...

TROISIÈME BONNE.

Et vous venez de loin ?

MARTHE.

De loin, très loin... d'un port... là-bas.

DEUXIÈME BONNE.

Tu fatigues peut-être mademoiselle, à causer.

MARTHE.

Oh ! du tout...

TROISIÈME BONNE.

Comme c'est curieux !... Je m'attendais à vous voir toute en allée...

MARTHE.

N'est-ce pas ?... On croit ça... Le médecin m'avait avertie, mais j'avais bien un peu peur... et vous voyez, ce n'est rien... une piqûre...

DEUXIÈME BONNE.

Vous avez eu de la chance de tomber sur le médecin du pays... Il vient tous les jours de Samaden, en voiture, hiver comme été, à travers les montagnes... Il est très habile...

MARTHE.

Oui, il avait déjà fait deux transfusions, n'est-ce pas ?

TROISIÈME BONNE.

Parfaitement... On s'en souvient très bien dans le pays... Son neveu autrefois, qu'il élevait... Et on n'aurait pas pu le guérir autrement, votre malade, mademoiselle ?...

MARTHE.

Le docteur dit que dans certains cas cette opération est indispensable. Il aurait fallu faire venir les remèdes d'une grande ville, et, dans ces solitudes, on n'aurait pas eu le temps d'attendre... Il serait peut-être arrivé un grand malheur ! Et comme le docteur avait tout cet attirail qui lui venait de son père...

PREMIÈRE BONNE.

Ah! oui... le vieux docteur Herman... je l'ai connu...

TROISIÈME BONNE.

L'accident a été terrible ?

MARTHE.

Mon Dieu, c'est surtout qu'il était tellement anémié... Depuis quelque temps, il paraissait mieux... mais on me disait qu'il était si pâle... Un autre eût supporté l'hémorragie... lui, c'était tout son pauvre sang de parti... On a parlé dans la chambre, je crois... Voyez.

(*Une des bonnes entre. Un temps.*)

TROISIÈME BONNE.

Maintenant plus de danger ?...

MARTHE.

Non, non... il paraît que c'est subit... Il va remarcher, revivre... Beaucoup d'air, seulement...

TROISIÈME BONNE.

Alors, si vous n'aviez pas été là !...

MARTHE.

Eh bien ?

TROISIÈME BONNE.

Enfin... sans vous... il eût été perdu !...

MARTHE.

Qui sait ?...

(*La bonne rentre avec des coussins sur le bras.*)

DEUXIÈME BONNE.

Il faut ouvrir l'autre fenêtre aussi... On va trans-

porter le malade à l'air... Pousse le fauteuil... Voilà les coussins... Dépêche-toi... (*A Marthe en la dérangeant.*) Pardon, mademoiselle...

(*Marthe se retire dans le fond... un peu oppressée, elle s'évente avec son mouchoir. — On entend la voix de Daniel dans la chambre.*)

DANIEL, *dans la chambre.*

Je marche presque, grand'mère.

GRAND'MÈRE.

Tu vois !... Qu'est-ce qu'on te disait !

(*Ils apparaissent. Daniel est porté sur un fauteuil par le médecin et par une servante. On l'étend près de la fenêtre.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, GRAND'MÈRE, MARTHE, DANIEL, LE MÉDECIN.

DANIEL.

C'est singulier, cette force subite... Je ne me suis jamais senti aussi-bien...

LE MÉDECIN

C'est la réaction...

GRAND'MÈRE.

Il paraît que tu vas éprouver une plénitude complète de quelques heures, mon chéri ! C'est le médecin qui le dit.

LE MÉDECIN.

Mais après, un salutaire abattement suivra. Là, mon ami...

DANIEL.

Et le bon refuge frais des coussins !... Je voudrais marcher... il me semble que j'irais si loin, si loin sur le petit pavé pointu de la ville !...

GRAND'MÈRE, *aux bonnes.*

Vous pouvez vous retirer... Je n'ai plus besoin de vous... Merci. Passez par la chambre, s'il vous plaît, et aérez tant que vous pourrez ! Aidez le docteur...

LE MÉDECIN, *bas à grand'mère.*

Venez me retrouver. Il faut que je vous parle seul à seule.

DANIEL

Où est Marthe ?

MARTHE, *derrière le fauteuil.*

Pas bien loin...

LE MÉDECIN, *lui parle bas.*

Cela va-t-il bien ?... Vous avez été courageuse

au possible, mademoiselle... Reposez-vous un instant près de votre petit malade... Je vais revenir...

DANIEL, *l'interrompant.*

Tu étais là ?... Vite, vite, vite... Non, non, reste là, grand'mère... Je veux lui dire devant toi, j'y tiens, devant tout le monde...

GRAND'MÈRE.

Il faut que j'aille avec le docteur, absolument... mais je reviens à la minute... à vous deux !...

(*Elle prend l'encrier et du papier sur la table, pour l'ordonnance du médecin qui est entré dans la chambre.*)

MARTHE.

Je n'ai pas besoin d'autres paroles que celles que vous avez dites dans la chambre, allez... J'ai entendu vos faibles lèvres qui murmuraient merci... Vous n'avez plus rien à ajouter, Daniel !...

GRAND'MÈRE, *bas.*

Le docteur a prédit qu'il allait éprouver un bien-être et peut-être une grande exaltation naturelle, c'est l'habitude, mais il ne faut pas trop s'y fier... D'ailleurs, le sommeil y succédera vite... Et toi, mon enfant, étends-toi aussi... Prenez-vous la main... sans rien dire... prenez-vous la main...

(*Elle rentre dans la chambre.*)

SCÈNE V

MARTHE, DANIEL.

(*Marthe est allongée dans un fauteuil, près de Daniel tout à fait étendu.*)

DANIEL.

Quelle joie, Marthe!

MARTHE, *s'efforçant de sourire.*

J'espère! Comme vous voilà, Daniel!

MARTHE.

Vraiment, je voudrais bien qu'on sache au moins que je n'ai guère souffert... Certes même, si tous trois nous n'avions pas été d'accord, je n'aurais laissé personne prendre ma place... mais qu'il ne soit pas question de ce que j'ai fait! C'est ridicule...

DANIEL.

Oh! mais aussi n'est-ce pas d'une souffrance que je te remercie... je suis bien plus égoïste que ça!... non. C'est d'un don plus précieux que je parle... Tu ne peux pas savoir, toi... je suis tout étourdi... je n'ose pas bouger... Ton sang! Je l'ai reçu les yeux fermés comme les tiens dans un recueillement de prière.

MARTHE.

Moi, je l'ai bien senti qui s'en allait vers vous.

DANIEL.

Tu ne peux pas le voir couler dans mes veines... mais c'est si extraordinaire de le contenir en moi... si étrange... si absurde et si doux... Je contemple mes mains comme si je les voyais pour la première fois... et sous le réseau transparent des veines, il me semble que je suis dans sa fuite toute la source lâchée de ton cœur... Reg... oh ! j'allais dire regarde... Marthe, celle-là plus bleue, celle-là plus mince... vrai, il y a une douceur nouvelle, qui court en moi comme un printemps... Je t'assure, pose ta main sur la mienne... elle t'appartient... je suis un peu toi maintenant... Je veux que tu sentes se faire la confusion, je veux que tu reconnaisses en moi le battement de ta vie... Ah ! que ma joie ne te paraisse pas puérile !... je t'en supplie... Ta vie ! pense à cela... la vie de ta chair, à défaut de ton âme... C'est vraiment un miracle d'amour... C'est la communion parfaite qu'un homme vient d'accomplir, sans le savoir... Oui, petite, je suis toi, maintenant... je suis Marthe, Marthe, jusqu'au bout des doigts...

(*Il agite ses longues mains maigres dans le vide.*)

MARTHE.

Eh bien ! Daniel, je suis heureuse de votre

joie !... heureuse de vous l'avoir procurée et de me devoir ce grand enthousiasme d'enfant...

DANIEL.

Ivre de joie ! C'est la première fois que j'éprouve cette plénitude... (*Il renverse la tête en arrière dans les coussins.*) Il fait bon !. . C'est bon la vie !... Écoute, ce sont des pigeons, n'est-ce pas, qui passent derrière la croisée...

(*Le soleil entre doucement par la fenêtre... il illumine toute la chambre d'hôtel... La respiration de Daniel semble peu à peu s'apaiser...*)

MARTHE.

Si vous vous sentez appesanti, vous devriez vous laisser aller au sommeil peut-être ?

DANIEL.

Y penses-tu ? Nous ne pouvons dormir encore ni toi, ni moi ! Non, je me laissais aller au bonheur, la tête en arrière, voilà tout... Je revis de toi... Qui sait si je ne vais pas être transformé par cette communion, par cette source de ton cœur... qui vient de s'ouvrir.

MARTHE (*souriant.*)

Mon Dieu... mon Dieu... Comme vous voyez les choses idéalement, mon ami ! Moi, je les vois tout

ordinaires, et c'est aujourd'hui beaucoup plus simple que cela... c'est simple comme hier, comme demain, comme tout ce qu'on fait dans la vie... Regardez... ce coup de lancette qui me semblait tout un drame? Était-ce peu de chose pourtant... Il faut devenir plus raisonnable que cela, mon enfant... Vous vous attachez tellement d'illusions!...

DANIEL.

Mais il n'y a pas de réalité plus évidente que celle-ci!... Nous nous serions peut-être des années brûlés d'espérance et de désirs, pour obtenir ce que le hasard de cinq minutes nous a jeté... Maintenant tu peux t'en aller au bout du monde, tu es à moi, tu es en moi... Et si c'est une illusion, tant pis!... j'en vivrai tout de même! Je n'en connais pas de plus chère ni de plus profonde... J'ai l'hostie dans ma poitrine. Et va-t-en donc maintenant, si tu peux!

MARTHE.

Vous savez bien que je ne m'en irai pas, Daniel!... Mon corps est près de vous...

DANIEL.

Ah! tu l'as dit toi-même... et tu me donneras tout le bonheur que tu viens de me promettre, tu achèveras l'œuvre douce de ta présence... Moi, je

me réserve de te dire, pour d'autres heures, tout ce que les vieilles et monotones heures ont déposé d'amour dans mon cœur. J'étais si seul, si débile. Et toi, petite aveugle, tu m'as donné la sève de vie...

MARTHE.

Oh ! je voudrais vous alléger de tant de misère, mon enfant... Pourquoi faut-il que ce mot de solitude revienne sans cesse sur vos lèvres ?...

DANIEL.

C'est que, vois-tu, peut-être, ma pauvre Marthe, on a beau, on a beau... peut-être qu'on est toujours seul !

MARTHE (*tristement.*)

Bah ! qu'importe !...

DANIEL.

Ah ! mais maintenant, fini, fini le passé ! Oh ! l'horrible rêve de tous ces jours-ci, Marthe... Finie, finie toute la douleur en voyage... finies toutes les solitudes d'hôtel... la mort dans des draps d'anonymes que n'ont pas tiédis les armoires maternelles... Et les bruits horribles, derrière le mur, de pas étouffés... le chancellement des plateaux à l'heure du dîner, les chuchotements de robes qui descendent... le va-et-vient de toutes les autres solitudes en voyage, de toutes ces douleurs de

table d'hôte, qui se taisent, s'apaisent au bruit des repas... puis disparaissent à jamais... oh ! ces riens, ces souffles entendus, ces claquements de malle... les papiers froissés... des bruits plus douloureux qu'un sanglot... et le départ matinal des bagages et le petit jour !... Ah ! Marthe ! finies, archi-finies les heures crispées près des fenêtres. Appuie ta chère tête sur ma poitrine, que je la serre... Elle est chaude comme l'azur et comme la vie !

MARTHE, *qu'il a saisie dans ses bras.*

Daniel !... Daniel !... pauvre petit corps immobile ! Vous volez bien haut, et bien loin !

(*Grand'mère rentre.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRAND'MÈRE.

GRAND'MÈRE.

Le médecin est descendu chercher une potion... pas loin... jusqu'à l'esplanade... Il n'a pas voulu vous déranger... il sera là dans cinq minutes... mais tu sais... il a recommandé du repos quoi qu'il t'en coûte... Tu va essayer de dormir ici, à l'air ; j'ai si peur que tu ne t'agites...

DANIEL.

Veux-tu fermer la porte de la chambre, Marthe? Il y a courant d'air... (*Bas à sa mère.*) Dis, grand'-mère, je veux que tu lui parles, maintenant. Je veux que ce soit toi qui lui dises...

GRAND'MÈRE.

Maintenant! Tout de suite!... Attends un peu... Laisse-moi reprendre haleine. Je n'ai pas eu seulement le temps de t'embrasser.

DANIEL, *suppliant.*

Non, non, c'est l'instant... Oh! grand-mère, tu me feras tant de plaisir! après ça je serai guéri.

GRAND'MÈRE.

Quelle fièvre!... Songe à moi... je suis rompue.

DANIEL.

Oh! chérie... Je ne vois pas quel surcroît de fatigue te causeront les trois mots qu'il te reste à lui dire, devant moi...

GRAND'MÈRE.

Evidemment... ce n'est pas ça.

DANIEL.

Alors?... Et puis, je trouve que le moindre retard deviendrait de notre part une grave indéli-

catesse... Je m'étonne que tu ne le comprennes pas... Nous avons déjà trop tardé... Et moi qui t'attendais pour lui parler !... Allons, grand'mère, il faut en finir... tu vois, elle a l'air gêné de nous entendre parler bas de la sorte... allons, je vais l'appeler... je vais lui dire qu'elle est ma femme, qu'elle...

GRAND'MÈRE, *l'interrompant.*

Non, arrête... Je veux lui parler seule à seule. J'y tiens... Et tu comprendras bien alors que le moment soit mal choisi. Attends un peu. Laisse-moi toute à mon bonheur de te voir vivre, parler... mon chéri...

DANIEL.

Vraiment, grand'mère, tu y mets une mauvaise volonté extraordinaire !... Je suis révolté... Je t'affirme que ce retard serait un manque de tact vis-à-vis d'elle... et une grosse peine pour moi. Et dans un pareil moment !

GRAND'MÈRE.

Là, là, ne t'énerve pas... A une seule condition, par exemple, c'est que tu vas essayer de bien dormir jusqu'à ce que je t'appelle.

DANIEL.

Tiens, tu es bonne... J'essaierai, je te promets... J'essaierai, si je le puis... Et aussi...

GRAND'MÈRE.

Quoi ?

DANIEL.

Ecoute, plus bas, à l'oreille...

(*Il lui parle à l'oreille, en l'embrassant.*)

GRAND'MÈRE.

Oui, oui... enfant !... Je lui dirai tout cela...

DANIEL.

Je vais rentrer dans ma chambre...

GRAND'MÈRE.

Tu ferais mieux de rester ici à la fenêtre, comme le médecin l'a recommandé... Ta chambre vient d'être aérée, mais on est si à l'étroit dans cet hôtel...

DANIEL.

Non, non, je veux me recoucher, c'est vrai, je suis un peu fatigué.

GRAND'MÈRE.

Ah ! tu vois... Et tu ne bougeras pas, tranquillement, jusqu'à ce que nous rentrions, tu le jures ?

DANIEL.

Tout le temps que tu voudras... Ensuite, on s'embrassera bien.

GRAND'MÈRE. *Elle entre dans la chambre en disant* :

Allons, Marthe, je vais le faire porter jusqu'à la chaise longue, pour qu'il repose à l'aise... Il se sent très fatigué.

DANIEL.

Tout seul.

GRAND'MÈRE.

Jamais de la vie.

(*Dans la chambre elle fait signe à deux bonnes qui entrent.*)

DANIEL, *à Marthe.*

Vous, restez-là, mademoiselle... on n'a plus besoin de vous...

(*Soutenu par les trois femmes, Daniel passe dans la chambre.*)

LA VOIX DE DANIEL.

Va, va, je m'arrangerai tout seul.

SCÈNE VII

MARTHE *seule, puis* GRAND'MÈRE.

GRAND'MÈRE, *rentrant.*

Quelle vie soudaine, Marthe! Est-ce possible?

MARTHE.

Vous devez être épuisée de toutes ces émotions, madame.

GRAND'MÈRE.

Moi? tu me connais mal!... Il faudrait avoir le temps de penser à soi, n'est-ce pas? Et le moment n'est pas encore venu... Dieu non!... Il faut raidir ses vieux os jusqu'au bout de la tâche, pas?... Après ça, je tomberai d'un seul coup, c'est probable... (*Elle se rapproche de Marthe et s'assied à côté d'elle.*) Donne-moi tes mains, Marthe... Je veux encore te remercier.

MARTHE.

Vraiment, je suis confuse... Je voudrais qu'on ne parlât plus de cela.

GRAND'MÈRE.

Si, si...

MARTHE.

Oh! cela n'en vaut pas la peine, allez... C'est une ancienne dette que je paie.

GRAND'MÈRE.

Une ancienne dette?

MARTHE.

Une vieille affaire entre ma conscience et moi; ne vous en occupez pas... Ceci pour vous dire

que je sais mieux que personne le peu de valeur de mon acte... laissons cela...

GRAND'MÈRE.

Ta conscience? ta conscience est-elle capable, à son âge, de juger juste tes actes passés et tes actes présents?

MARTHE.

Peut-être... oui, je crois...

GRAND'MÈRE, *appuyant.*

En es-tu sûre?

MARTHE, *troublée.*

Vraiment, n'attachez aucune importance à mes paroles... Je suis peut-être un peu énervée... Je ne sais pas pourquoi je disais cela plutôt qu'autre chose... Votre gratitude me gênait un peu sans doute...

GRAND'MÈRE.

Non, ne te dérobe pas, Marthe!... Nous ne sommes pas encore assez fatiguées toutes les deux pour ne pas parler un peu à notre aise, et la conversation en valait bien une autre... nous nous reposerons (*un soupir*), la journée finie!... Réponds... Crois-tu juger équitablement tous les actes de ta vie? Oh! c'est question oiseuse de vieille femme,

en passant, et pour connaître jusqu'où peut aller la témérité de l'enfance... Réponds.

MARTHE, *hésitante.*

Oui...

GRAND'MÈRE.

Vraiment? Et t'étant jugée, sais-tu te condamner?

MARTHE.

Mais, si je n'ai pas à me condamner?

GRAND'MÈRE.

Alors, ma pauvre petite, c'est que tu t'es bien mal jugée... ou que tu as cru pouvoir te pardonner toi-même...

MARTHE, *avec une angoisse croissante.*

Madame Mathilde...

GRAND'MÈRE.

Mais, ce n'est pas tout de s'absoudre!... Mais le pardon des autres, Marthe! le pardon des autres!

MARTHE, *au comble de l'émotion.*

Vraiment... vraiment... Je ne sais plus ce que vous voulez dire.

GRAND'MÈRE.

Tu vois bien, ma pauvre enfant, que je sais tout.

MARTHE, *éperdue, se laisse tomber sur le canapé.*

Oh ! Madame ! Madame !

GRAND'MÈRE.

Je sais tout !... Il n'y a pas longtemps, Marthe... Je n'eus d'abord que quelques soupçons... Je furetai un peu plus par-ci par-là... les doutes s'accrurent, et c'est très peu de jours avant notre départ que je parvins à la certitude que quelque chose d'irréparable s'était passé dans ma maison... Alors j'ai voulu, non te chasser (de quel droit ? tu étais libre... aucun lien ne nous attachait, et tu pouvais faire de ta liberté, l'usage qu'il te convenait...) non pas te chasser, mais te prier de ne plus remonter là-haut... Alors, je me suis penchée attentivement sur le cœur de mon petit-fils, j'ai bien, bien écouté, sans qu'il s'en doutât... et j'y ai entendu battre si fidèlement et si tranquillement son espoir !... La force m'a manqué... Je refoulai en moi toute ma souffrance et mon humiliation... et je suis partie d'abord... voilà. Si j'ai continué à t'aimer, ou si je t'ai mal supportée, tu n'as pas à le savoir. Ce qui s'est passé en moi-même, quoi que ce fût, oui, ce qu'un vieillard, qu'effraie la grande hâte des jours, est arrivé à penser dans sa solitude, tu n'as pas à le savoir... tu n'es pas mère — si tu es femme !... Ah ! j'ai si

longtemps cru parler à la jeune fille, là-bas, le soir, près de moi, ma pauvre Marthe !

MARTHE, *pleurant.*

Madame !

GRAND'MÈRE.

Tu vois qu'il n'y avait pas à être confuse de mes remerciements ; ils n'auront pas duré longtemps. Mais qu'importe ! De toute façon il fallait parler aujourd'hui, dans une heure décisive... Et c'est si vrai, que tu t'es prise à marmonner tout haut, ce que je comprenais depuis longtemps tout bas... Les choses sont changées, maintenant. Je pouvais, hier, te laisser continuer la tâche que tu croyais sans doute de ton devoir de continuer, mais il vient de se passer un acte grave, grave pour tous, qui te vaut notre gratitude absolue... notre reconnaissance parfaite... Hier, j'aurais pu te parler peut-être durement... Aujourd'hui, je te dis ceci : « Tu es libre, tu peux partir si tu veux, merci. » Ainsi donc, rassure-toi. Je ne fais pas autre chose que préciser ce que tu pensais tout haut tout à l'heure. Ta dette est payée... bien payée : tu peux t'en aller.

MARTHE.

M'en aller ? Et lui, madame, et lui ?

GRAND'MÈRE.

Vois-tu d'autre solution ?

MARTHE.

Je ne sais si vous venez de révéler votre véritable pensée en me conseillant de partir maintenant, mais, moi, je ne peux rien dire de moi-même, sinon que je remplirai vos ordres, quels qu'ils soient...

GRAND'MÈRE.

En te laissant libre, de ton propre mouvement, partirais-tu ?

MARTHE.

Je resterais.

GRAND'MÈRE.

Combien de temps encore ?...

MARTHE.

Toute la vie.

GRAND'MÈRE.

Mais ta position est désormais impossible ! Maintenant que l'affreux secret est à nous deux, je ne pourrais... non, nous ne pouvons pas reprendre notre vie comme par le passé, côte à côte... c'est impossible.

MARTHE.

Je ferai ce que vous voudrez... Mais laissez-moi

vous répéter encore bien humblement : si votre délicatesse a de la répugnance à révéler dans un pareil moment quelque projet secret, moi, je ne peux plus que me taire... Vous ne me ferez rien dire.

GRAND'MÈRE, *brusquement.*

Eh bien, oui, tu m'as devinée ! Je ne veux pas renoncer ainsi à ce bonheur rêvé, à cette union si tendrement complotée !... Et, peut-être, en es-tu assez digne encore !... Ah ! je ne demande qu'à être convaincue, moi, à t'écouter... Je t'ai tant aimée, toi aussi !... Et il n'y a pas à dire, Marthe... il ne reste que deux issues... Partir, ou rester pour toujours... Reste, va ! Malgré tout — par la force des choses, — tu es déjà un peu de la famille, à notre insu... Oui, je ne sais pas si tu as compris toute la portée, pour moi, de l'acte que tu viens d'accomplir... Tu as mêlé ton sang à celui de la famille... C'est pour moi comme une sorte de superstition maternelle... un sentiment à la fois de jalousie et de tendresse...

MARTHE.

Oui... oui.. je sais... j'ai entendu tout à l'heure des paroles à peu près semblables.

GRAND'MÈRE.

Il a dû te parler autrement. Moi, je te dis simple-

ment... J'ai confiance dans le sang jeune et pur (pur, Marthe !) que tu lui as donné... Reste.

(*Elle s'arrête comme pour attendre des paroles de remerciements ou de joie. Silence.*)

MARTHE.

J'ai compris, madame. Je serai la servante fidèle de ses jours.

GRAND'MÈRE.

Tu seras sa femme ! Vite, enterrons cette horrible histoire à nous deux ! Elle a vécu, rien ne s'est passé... Je veux tout ignorer... Je reprends ma place de grand'mère entre vous... et me fie à toi...

MARTHE.

Soyez tranquille.

(*Midi sonne, toutes les horloges de la ville se répondent. On entend la cloche de la table d'hôte, en bas.*)

GRAND'MÈRE.

Tu sais alors ce qu'il te reste à faire ?

MARTHE.

Oui, oui, j'attendais l'heure... Tout est décidé en moi depuis longtemps... Fiez-vous à moi.

GRAND'MÈRE.

C'est que... voilà... les moments sont comptés...

Ce n'est pas à plus tard qu'il faut remettre ton devoir... c'est maintenant qu'il faut agir...

MARTHE.

Maintenant ?

GRAND'MÈRE.

J'ai reçu ce matin une lettre de Maxime... Je ne mens pas, la voici... (*Elle la sort de sa poche et la froisse.*)... L'entends-tu ? — Cette lettre m'annonce son arrivée immédiate à notre rencontre... Il dit pouvoir profiter de quelques jours de congé, et les mettre à notre service. Il n'y a pas à s'illusionner... Ce n'est ni pour moi, ni pour Daniel qu'il veut nous rejoindre. Il faut l'empêcher à tout prix de venir... Si je t'éloignais, j'aurais trop peur de lui... une parole au hasard dans une conversation, une révélation pour Daniel... ah ! j'en tremble, Marthe ! D'un autre côté, si je lui écris moi-même, tu sais le cas qu'on en fera... mon autorité là-bas n'a pas beaucoup de poids. Non, je ne vois qu'un seul moyen... Il faut que ce soit toi qui l'empêches d'une façon absolue de partir... Toi seule tu peux lui répondre...

MARTHE.

Mais vous savez bien que c'est impossible. Je ne puis pas écrire.

GRAND'MÈRE.

Si... en dictant... Oh ! je sais bien qu'il y a

quelque cruauté à t'imposer ce pénible devoir dans un jour pareil... où tu t'es prodiguée plus que de coutume... mais débarrasse-toi donc d'un seul coup d'épaule du lourd fardeau, que je puisse appeler Daniel sans rougir, pour te pousser dans ses bras!...

MARTHE.

Voyons... réfléchissez, madame... Maintenant?... Mon dieu, mais à qui voulez-vous que je dicte une pareille lettre?

GRAND'MÈRE.

A moi.

MARTHE.

Oh! madame!

GRAND'MÈRE.

Pourquoi pas?

MARTHE.

Oh! madame!...

GRAND'MÈRE.

Oui, pourquoi pas? Sais-je pas mieux que personne ce que j'ai à faire?... Si tu te scandalises pour moi, grand merci, petite! Ne te mêle pas de mes affaires... David serait ici que je parlerais de même... Qu'on ne m'agace pas, à la fin! Suis-je pas libre? J'irai jusqu'au bout de ma tâche, les dents serrées... Je sauverai le petit avec ces mains-

là quand je devrais les tremper dans la boue et dans la cendre des lessives... Dites, répondez-lui, les vieilles ! Vous n'avez plus d'orgueil à votre âge, hein ?... Vous n'avez plus à vous soigner pour personne, j'espère ?... Vite, dépêchez, si vous avez quelque dernier ouvrage à terminer, avant qu'on ne vous enferme... Ah ! la mort !... Sais-tu, toi, ce que c'est que cette épouvante, cette petite crispation quotidienne : la peur de mourir avant d'avoir atteint le but de toute une vieillesse ?... Ce frisson de tous les soirs au lit, en soufflant la bougie : « Demain, il sera seul, peut-être... » et le soupir du matin : « Dieu merci, encore un jour !... » Cette espèce de souffle froid à la nuque qui vous suit partout, et vous fait presser le pas, de porte en porte... Non, je n'ai pas le temps de m'attarder à de jolis petits scrupules, et des minauderies... Je te montre mon cœur à nu maintenant, petite ?... Mais plus de pudeur, non plus ! Comprends-tu cette sauvage, farouche idée, que rien ne saurait éteindre : le sauver !... bâcler son bonheur... et puis, vite, m'enfuir dans les ténèbres !... Me comprends-tu maintenant ? Je ferai tout ce qu'il faudra faire... Je te prends telle que tu es ; je n'ai pas le temps de te souhaiter meilleure !... Et quand tu serais mille fois pire, que m'importerait encore, s'il devait trouver en toi son bonheur... Et si c'est inique et fou, tant pis ! J'en

ai le droit, j'en ai le droit tout de même ! C'est tout ce que je comprends là-dedans, moi ! Je ne sais plus où j'en suis, à la fin ! Il y a vingt ans que je trime... et il est là, lui, avec sa petite vie qui coule dans mes doigts, ses petits cris qui retentissent si atrocement dans ma poitrine... Marthe, j'ai voulu le border, entre nos deux tendresses... A nous deux, ce que n'a pu faire la vie, l'amour le fera... Marthe, tends-moi ta tendresse pour l'ajouter à la mienne, je t'en supplie... je ne peux plus rien toute seule !...

(*Elle a trépigné sur place, toute pâle, et s'arrête, d'essoufflement. Marthe n'a pas bougé.*)

MARTHE, *glacée.*

Oui... je comprends mieux que jamais toutes vos raisons... oui, c'est cela... probablement... c'est juste...

GRAND'MÈRE, *vivement.*

Surtout, ne t'offense pas si j'ai prononcé quelques paroles absolument... trop brutales, sans les penser...

MARTHE.

Oh ! ne vous excusez pas... je vous en prie... Vous avez très bien dit... Pourquoi m'offenser ? Vous avez lâché tout ce que vous aviez sur le cœur !... Cela doit tant soulager !... Puis, croyez-

vous que j'aie appris quelque chose de nouveau ?... Vous me prenez telle que je suis... ce n'est pas merveilleux... mais ce sera suffisant... je vous le promets...

GRAND'MÈRE.

Tu vois, tu as mal interprété mes paroles...

MARTHE.

Mais non, mais non, pourquoi ?... Vous avez raison, madame Mathilde... Allons, prenez l'encre... Je ferai mon devoir...

GRAND'MÈRE.

Le devoir est sec quelquefois, mon enfant.

MARTHE, *interrogeant anxieusement l'obscurité.*

Mais... cette lettre, si vous l'écrivez, Maxime en reconnaîtra l'écriture... Ce n'est pas votre intention, j'espère, qu'il la reconnaisse ?...

GRAND'MÈRE.

Aussi cette lettre sera-t-elle recopiée.

MARTHE.

Par qui ?

GRAND'MÈRE.

Nous verrons... Sache, en tout cas, que tu n'aurais pas pu la dicter à la personne que je chargerai de ce soin...

MARTHE.

C'est bien... Oui, c est comme cela qu'il faut que ce soit.

GRAND'MÈRE, *s'approchant de la table.*

Où diable ai-je fourré mes lunettes?.... Ah! Allons, grand'mère, mets tes lunettes... La journée sera belle... Voici le papier.

MARTHE.

J'y suis!... Alors... vraiment, vous voulez que je dicte cette lettre?

GRAND'MÈRE.

Deux mots, seulement... brefs mais décisifs... Maintenant, je n'ai pas à insister, ma chère enfant... Si le sacrifice est au-dessus de tes forces... tu es libre et je peux me retirer.

MARTHE.

Non, non! restez... J'y suis, j'y suis!...

GRAND'MÈRE.

Deux mots seulement... tu me comprends bien? deux lignes... qui rendront un départ impossible. C'est tout ce que je te demande... Tu peux dicter.

MARTHE.

Vous y êtes?... (*Dictant :*) « Maxime »... Non,

vraiment, je ne puis pas!... Écrivez ce que vous voudrez, après tout!...

GRAND'MÈRE.

Pas de moi-même... Je t'en prie, parle sans contrainte... ne prolonge pas ce qu'il y a d'odieux pour nous dans la situation... Quelques mots...

MARTHE, *dictant.*

« Maxime... Voilà... C'est fini. Ne venez pas. Nous sommes désormais étrangers... étrangers et de la même famille, paraît-il... On vous expliquera plus tard... Maxime, mon devoir... » Je ne puis pas!... vous voyez bien...

GRAND'MÈRE.

Continue.

MARTHE, *mordant son mouchoir et s'emballant, peu à peu avec volubilité, dans une rage désespérée.*

« Le devoir, paraît-il, c'est ça... je ne puis plus agir autrement .. oui... c'est parce que j'ai donné mon sang... parce que j'ai été bonne une fois, deux fois, puis d'autres... que je ne dois plus jamais, jamais... C'est parce que j'ai été bonne hier, aujourd'hui, qu'il faut que je le sois pour toujours... c'est simple... voilà... m'entends-tu?... c'est parce que ceci, parce que cela... va-t'en, va-t'en! Maxime, Maxime, Maxime!... »

(*Elle éclate en sanglots. Silence.*)

GRAND'MÈRE, *froidement.*

De ta dictée, j'ai retenu les deux phrases essentielles du début... Je n'ai pas entendu le flot qui a suivi. Mais je te le répète... je n'ai pas à te contraindre, mon enfant... moins que jamais, je t'assure... C'est ta volonté qui sera la mienne, maintenant...

MARTHE.

Allez, allez! emportez, emportez tout... Le paquet est chargé... C'est fait... Que je n'entende plus parler de rien.

GRAND'MÈRE.

Cependant... il est néc...

MARTHE.

Non, non, vite... tout est pour le mieux... C'est fini... emportez!

GRAND'MÈRE, *après une hésitation.*

Bien.

(*Elle sonne.*)

MARTHE.

Quant à moi, n'ajoutez pas d'importance à cette crise ridicule... Je suis une orgueilleuse qui n'ai pu retenir un trépignement nerveux sans importance... C'est l'affaire de quelques minutes... Je vous demande pardon...

(*Une bonne entre.*)

GRAND'MÈRE.

Voulez-vous faire monter monsieur René, s'il vous plaît?

(*La bonne sort.*)

MARTHE.

C'est René qui va copier cette lettre?

GRAND'MÈRE.

Oui... J'aime mieux cela... J'ai supprimé le nom du destinataire... et n'ai pas signé... en sorte qu'il copiera ces lignes comme un exemple.

MARTHE.

Un exemple!... Vous êtes amère.

GRAND'MÈRE.

Non, mon enfant.

(*Silence glacial. — René entre.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RENÉ

GRAND'MÈRE, *rapidement.*

René, ton frère est guéri... Tu iras l'embrasser tout à l'heure... Il dort maintenant. En attendant, tu vas me copier ceci, dont j'ai besoin, n'est-ce

pas? J'ai la main tremblante un peu aujourd'hui. Ton écriture n'est pas fameuse... mais ce sera toujours plus lisible... Mets-toi ici... Tiens... Ah! pendant que tu y es... (*Elle installe René à la table.*) écris aussi l'adresse de Maxime à la maison sur cette enveloppe. C'est pour la lettre où nous lui annonçons la guérison de Daniel... Merci... (*Haut et en appuyant.*) Je mets l'enveloppe sur ces livres, Marthe. Tu l'y prendras, si tu veux, et quand tu voudras, — toi-même... (*A René.*) Là, écris bien lisiblement... applique-toi... (*Elle se rapproche de Marthe, sombrée dans un fauteuil, et la voix plus douce :*) Marthe?

MARTHE, *relevant la tête.*

Quoi?

(*Brusquement la porte de la chambre s'ouvre et Daniel fait irruption.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, DANIEL.

DANIEL, *marchant seul.*

Je ne puis plus y tenir... J'ai vraiment trop de joie au cœur pour dormir.

GRAND'MÈRE, *s'élançant à sa rencontre, effrayée.*

Prends garde! Ne marche pas tout seul, je t'en prie...

DANIEL.

Si!... laisse-moi!...

GRAND'MÈRE.

C'est un excès, je t'assure... Voyons...

DANIEL, *en tombant assis près de la fenêtre, remarque René qui, plongé dans sa copie, n'a pas bougé.*

René!... Comment, vous faites travailler René aujourd'hui. Oh! un jour de fête, de grande fête comme aujourd'hui! Grand'mère, il a congé!...

GRAND'MÈRE, *vivement.*

Ce n'est pas un devoir... Je lui fais écrire un mot à Maxime pour lui apprendre la bonne nouvelle... Va, Marthe, vite, vite, je t'en prie!... il doit avoir fini... (*Très haut.*) Tu sais où est l'enveloppe?

MARTHE.

Oui, madame.

DANIEL, *bas à sa mère.*

Eh bien?

GRAND'MÈRE, *les yeux fixés sur ce que fait Marthe.*

Attends, chéri. (*A Marthe qui a pris la lettre et*

l'introduit dans l'enveloppe.) Et fais-la partir de suite, surtout... L'heure du courrier est presque passée...

MARTHE, *à René.*

Va, René, va chercher ton chapeau... Tu iras la jeter toi-même... Cours... *(Elle cachette l'enveloppe, en se rapprochant de Daniel.)* Une si grande nouvelle, Daniel, comme elle est légère!

DANIEL, *avec toute sa foi.*

Oh oui, Marthe!

MARTHE.

Un petit bout de papier étroit comme la place du cœur... On la mettra dans un grand sac ce soir et puis... fini!...

DANIEL.

Comme il fait doux dehors!

MARTHE, *insistant.*

Les lettres d'enfant sont plus légères aussi que les autres... On dirait qu'elles peuvent voler plus facilement... Tâte...

DANIEL.

Quelle enfant tu fais aussi, Marthe!...

MARTHE, *approchant la lettre du visage de Daniel.*

Et parfumée!...

DANIEL.

Je ne sens pas.

MARTHE.

Si, parfumée, je trouve... (*René est revenu vers elle en courant.*) Ah! te voilà, René! (*Elle lui pose la lettre doucement dans les doigts.*) Une petite lettre d'enfant... une petite lettre d'enfant... et rien de plus...

(*Elle remonte jusqu'à la porte.*)

DANIEL.

Qu'a-t-elle, mère?... Elle paraît troublée.

GRAND'MÈRE.

C'est la fatigue et l'émotion... Songe... Quel sacrifice!...

MARTHE, *caressant René à la porte du fond.*

Va, maintenant... Tu sais où est la poste? Sur l'esplanade...

DANIEL, *à Grand'Mère.*

Eh bien?

GRAND'MÈRE, *bas.*

Eh bien... c'est fait... Elle sera ta femme.

DANIEL.

Ah!... Elle a été contente?...

GRAND'MÈRE.

Oui, mon enfant.

MARTHE, *de loin, à René qui est disparu dans le corridor.*

Va... va...

DANIEL.

Ah! Grand'mère, comme nous allons être heureux!

RIDEAU

ACTE III

Un parc en fête, le soir. — La scène représente une rotonde bordée de lauriers. — A gauche, sous de grands peupliers qui sentent le frais, une estrade de campagne dressée pour recevoir des musiciens. — Le vent secoue des lampions rouges et verts dans les arbres. — De nombreuses petites allées aboutissent au carrefour. — Au lever du rideau, Grand'mère montre la propriété à des gens quelconques, en tenue provinciale des dimanches. Ce sont des voisins assurément, certains ont l'air de villageois.

SCÈNE PREMIÈRE

GRAND'MÈRE, SES INVITÉS, MARTHE, MAXIME.

GRAND'MÈRE.

Voilà l'endroit où vous allez danser tout à l'heure, dès que les musiciens seront là. Ici, l'allée qui mène au bassin... De ce côté, la pelouse, jusqu'à la maison... vous voyez.

UN INVITÉ.

Oh ! c'est très grand.

UN AUTRE.

Je connaissais déjà le parc pour l'avoir visité quand les directeurs de l'entrepôt l'habitaient.

UN AUTRE.

Vous n avez que loué la propriété, ce n'est pas un achat?

GRAND'MÈRE.

Non, pas pour le moment du moins... Plus tard peut-être, si Daniel et Marthe se plaisent ici, on verra. Il nous fallait absolument l'air de campagne. Bien que Daniel soit considéré comme guéri, le médecin, en voyage, lui avait tout à fait interdit la vie de l'usine et l'air direct du port... A vrai dire on est un peu dépaysé... On n'a pas vécu des années dans les fumées et le bruit sans s'y faire... Je ne connaissais que les plates-bandes de mon square, et tout ceci a l'air bien grand pour nous...

UNE INVITÉE.

Où avez-vous laissé votre fiancé, mademoiselle?

MARTHE.

Je crois qu'il est resté à préparer sur la pelouse quelques pièces du feu d'artifice.

UN INVITÉ.

Comme il est resté jeune et gai! Il nous a promis de danser tout à l'heure. Je vous assure qu'à le voir pour la première fois, on ne se douterait pas qu'il ait pu être si malade...

GRAND'MÈRE.

Félicitez-en la cause du miracle, j'y suis pour bien peu de chose.

(*Du côté de Marthe, un groupe de dames de province fait des grâces.*)

QUELQU'UN.

Très réussi, cet effet de lanternes basses dans les yuccas.

UNE DAME.

Pauvre mademoiselle Marthe ! vous devez bien regretter de ne pas voir la belle fête qu'on donne en votre honneur.

MARTHE.

Oh ! cela ne fait rien... Je suis heureuse...

(*Les groupes se dispersent.*)

UN INVITÉ.

Vent du sud demain... Les étoiles brillent.

UN AUTRE.

Non, non... vous ne me gênerez pas mon cher... j'ai attelé le grand break...

QUELQU'UN, *à Grand'Mère.*

Vous ne m'avez pas présenté à monsieur votre petit-fils...

GRAND'MÈRE.

Oh ! pardon... Mon petit-fils... arrivé d'hier tout exprès pour cette fête... Il repart demain rejoindre son père, qui n'a pu s'absenter de ses affaires.

MAXIME.

Monsieur...

GRAND'MÈRE.

Maintenant, il va être temps de terminer le tour du propriétaire, si nous ne voulons pas retarder le feu d'artifice... Il va falloir aussi installer les musiciens.

UNE INVITÉE.

Vous en avez donc trouvé dans le pays ?

GRAND'MÈRE.

Oui... Un orchestre de passage. Ils ont donné hier un concert en ville, au Café Central.... Prenons par ici, si vous voulez bien.

DES INVITÉS.

Vous nous guidez.

MAXIME, *bas à Marthe.*

Reste, j'ai à te parler...

MARTHE, *bas.*

Je ne peux pas, on s'apercevra de notre absence.

MAXIME.

Une minute... C'est important.

MARTHE.

Alors, une minute seulement.

UN INVITÉ.

C'est grand, très grand.

UN AUTRE.

Trois hectares, je crois...

UN AUTRE.

Voulez-vous du feu, monsieur ?

UN AUTRE.

Non, non, pas par là mon cher...

UN AUTRE.

Oh ! pardon, je me trompais...

(*La banalité des conversations se perd peu à peu dans les allées. Au loin, quelques fusées. Les grands arbres se remettent à bruire dans le silence. — Maxime et Marthe restent seuls. Maxime s'assied sur le banc.*)

SCÈNE II

MARTHE, MAXIME.

MARTHE, *debout.*

Eh bien, qu'as-tu à me dire ?

MAXIME.

Des choses...

MARTHE.

Parle.

MAXIME.

Alors, c'est tout ce que tu trouves ? Il y a trois mois que je ne t'ai pas vue, deux mois que j'ai reçu cette lettre extraordinaire et ridicule, et pendant ce temps, il s'est passé les faits les plus bouleversants... ces fiançailles d'abord... (compliments !) Et tu as l'aplomb de me demander ce que j'ai à te dire...

MARTHE.

Mon Dieu, oui, Maxime.

MAXIME.

Tu crois être quitte envers moi parce que tu as daigné me faire écrire que tout était fini. Alors nous vivrions tranquillement séparés, toi en province dans cette campagne, moi à l'usine ! Char-

mant ! Que tu l'épouses parce qu'on t'y contraint, passe encore ; mais que tu aies l'air d'en être si naturellement heureuse et que tu juges bon, la première fois que nous nous trouvons seul à seule, de me reconnaître à peine, voilà qui me surpasse... Je ne m'y attendais pas !...

MARTHE.

Si, tu t'y attendais, mon cher, cher Maxime.

MAXIME.

Et puis, ce n'est pas tout ça... A quoi bon prolonger la querelle ?... Je le sais, au fond tu m'aimes encore, — ne proteste pas, c'est inutile. Ce que je tiens seulement à te dire, c'est que je ne veux pas te perdre complètement, que ce mariage même n'est pas un obstacle, que je me moque de ta lettre et de tes appréhensions, comme bien tu penses !... C'est très sérieux.

MARTHE.

Non. Notre amour a fait son temps...

MAXIME.

Je te veux encore à moi. Donne-moi l'assurance que nous ne romprons pas nos relations.

MARTHE.

Je ne m'attendais vraiment pas à tant d'obstina-

tion de ta part... N'étions-nous pas convenus de tout temps de nous séparer quand il le faudrait, Maxime? Qu'as-tu besoin de moi?... Tu trouveras d'autres maîtresses, et facilement plus belles que celle-ci... Sans doute, je sais combien nos heures furent bonnes et commodes pour toi... oui, nous les regretterons chacun de notre côté, Maxime... mais enfin, il n'y a rien là qui puisse motiver cette émotion dans laquelle je te sens... Vrai, je ne te reconnais plus, Maxime!...

MAXIME.

Ah! c'est que voilà, en effet... tout est changé.

MARTHE.

Que veux-tu dire?

MAXIME.

Depuis deux mois, nos affaires ont étrangement périclité... A quoi bon te mettre au courant de cela! Qu'y comprendrais-tu? Les frais généraux de l'usine, les capitaux engagés, la baisse des cours sur le marché... d'autres troubles plus graves encore dans notre organisation... la concurrence de l'État... enfin, quoi! la faillite en perspective... Et avec cela, un père imbécile, aveuli par l'âge!... J'ai lutté tout seul... j'ai tenu tête à la débâcle, travaillant à l'excès jour et nuit, minant toute mon

énergie petit à petit : Ah ! dieu de dieu !... On est mal payé dans le métier, et dans la vie...

MARTHE.

En effet, Maxime, j'écoute ta voix... j'écoute, et tu parais avoir un peu vieilli...

MAXIME.

J'ai tellement eu la foi dans notre prospérité commerciale... et dans ma valeur donc !... Ils ne pourront pas dire au moins que je leur ai économisé ma jeunesse... Ah ! la vie est mauvaise !...

MARTHE.

Toi ! c'est toi qui dis cela !

MAXIME.

Vois-tu, je songe à m'expatrier, là-bas, en Amérique... Je fais des plans... très rationnels, je t'assure... C'est le renouvellement pour moi peut-être... J'ai des propositions admirables... Et puis travailler pour mon propre compte à la fin... Ils se débrouilleront ici à loisir... Là-bas, j'installerai ma vie...

MARTHE.

Ainsi ce n'est pas seulement le découragement d'une heure... une lassitude irréfléchie... tu parles d'installation à demeure lointaine... de compagne... de foyer... Deviendrais-tu, à ton tour, un sentimen-

tal !... Plaisantes-tu ? ou, si tu parles sincèrement, ah ! pauvre ami, sais-tu quelles peines tu te prépares ?... Non, tu n'es pas fait pour cette vie-là. Va, garde ta force et ta santé qui t'ont fait si beau.

MAXIME.

Il faudrait être heureux. Je ne le suis pas... J'ai besoin d'affection comme les autres... Je t'ai méconnue, Marthe. Ta passivité m'amusait, me passionnait ; maintenant je désirerais de toi autre chose que ton jeune corps ployé à mes désirs... Je désirerais de toi ce que tu donnes à un autre, et que j'avais dédaigné. Je suis jaloux. Nous avons changé tous les deux, Marthe, tu ne trouves pas ?

MARTHE.

Toi, oui, mais pas moi...

MAXIME.

Si, en vérité... toi aussi tu es autre...

MARTHE.

En quoi ?

MAXIME.

Je ne sais pas... tu raisonnes plus, tu parles mieux... tu as ta volonté maintenant.

MARTHE.

Peut-être as-tu raison... Tu n'as connu de moi jusqu'ici que la passive, c'est vrai... Moi-même,

je ne me suis jamais sentie autre, et Daniel ne m'appelle-t-il pas, pour rire, sa fatalité?... Cependant, cependant... on a beau vivre, sans savoir... dans l'obscurité, on a beau laisser aller toutes ses actions aussi machinales que si l'on tirait l'aiguille... cela n'empêche pas, certains jours, de se sentir subitement grave, recueillie... et, tu as raison de le dire, supérieure... supérieure, c'est cela, à sa vie, à sa condition... Oh ! j'ai senti cela si souvent... On voudrait faire je ne sais quelle belle chose, et il y a des instants comme celui-ci, tiens, depuis le dîner à peu près, où — quoique aveugle — je subis des exaltations, l'influence du spectacle extérieur que je ne vois pas, l'attirance du beau ciel étoilé que je ne regarderai plus jamais... Je suis calme et forte ce soir.

MAXIME.

Oui, c'est toi qui as l'air de me dominer maintenant.

MARTHE.

Allons, ressaisis-toi... Reprends ta force et ton dédain.

MAXIME.

Mais tu ne m'as donc jamais aimé ?

MARTHE.

Pas aimé, Maxime !... Ah ! mon ami ! si je suis calme ce soir, j'ai bien souffert et pleuré, va ; j'ai

cru que ma chair se fendait quand je t'ai écrit cette lettre... J'ai pleuré, puis, les larmes séchées, le parti pris, ç'a été tout... Maintenant, je ne conserve plus qu'un souvenir heureux de nos nuits de joie!.. Mais quoi? tout a une fin! Maintenant quittons nous, contentés l'un de l'autre, heureux d'emporter pour la vie ces bons souvenirs. Demain, moi, je reprendrai la vie qu'a interrompu ton baiser et je ne retrouverai plus jamais, jamais la caresse de soleil qui a passé sur ma tête!... Mais, bah! que veux-tu? J'ai bien définitivement renoncé à la lumière!

MAXIME.

Je te regarde, je te regarde... C'est drôle... Je ne croyais pas tenir à toi si rudement...

MARTHE.

Tu tiens à moi suivant tes besoins, voilà tout...

MAXIME.

Hein? De l'ironie?

MARTHE.

Pauvre chéri, ne t'émeus pas, va... J'ai dit cela sans amertume... Tu as tellement raison! C'est si juste!...

MAXIME.

Ah! où est-elle la fille aux « je ne sais pas » de l'hiver dernier?... Elle a cessé d'exister...

MARTHE.

Eh bien, tant mieux s'il n'est pas trop tard.

MAXIME.

Alors, décidé? tu vas donner ta vie à ce malheureux!... Je te souhaite de la joie!... ce pauvre garçon dégénéré, qui ne peut vivre un instant de la vie de tout le monde... et qui nous a tous lassés à la longue... au reste, à peine vivant... tandis que moi, moi!...

MARTHE.

Pas vivant! ne dis pas cela!... Seule, je puis savoir tout ce qu'il y a de fureur et de puissance de vivre dans ce corps que vous jugez éteint... Mais tu ne t'es pas donné la peine de le regarder, Maxime! Une vie terrible en vérité, d'action perpétuelle, et, sans bouger, qui ressemble en effet parfois au grand effort des mourants. Vous pouvez aller, venir... tu peux t'absenter des années, le jour du retour, tu retrouveras ce corps à la même place, sur une chaise où vous l'aurez laissé, et tu penseras qu'il n'a pas bougé; mais connaîtras-tu, toi, quels auront été ses voyages, les passions qui seront nées et mortes en ton absence, toutes les étapes de 'homme accomplies une à une... si bien que vous ne saurez à quoi attribuer ce visage fané et ces mains de vieux sur les genoux. Je m'y connais mieux que toi, étant un peu, oh! bien peu, mais un

peu, de ces gens qui sont obligés d'avoir tout en eux, pour passer la vie... Je t'assure, il doit en être beaucoup ainsi, au bord de ces rues où tu vas... dans les sept étages de ces maisons, où il me semble parfois, lorsque j'y entre, que j'entends craquer les parquets sous le poids de la vie trop lourde.

MAXIME.

La vie ! La vie lourde, mais puissante !... Je ne me contenterai pas de la rêver sur place. Non, la vie, je n'en ai pas fini avec elle !... Tu as bien raison, va... ce serait à pouffer, hein, si avec cette poitrine et ces bras on n'arrivait pas à faire son trou... pas, Marthe ?

MARTHE.

Va où tu dois aller. Je t'aimerai de loin.

MAXIME.

Et d'abord, je te veux, d'abord... Je suis venu ici, passer deux jours, surtout pour te retrouver...

MARTHE.

Impossible.

MAXIME.

Si... Tu viendras ce soir ou préfères-tu que je te retrouve dans ta chambre, au milieu de la nuit ?

MARTHE, *se dégageant.*

Laisse-moi. Je ne veux pas...

MAXIME.

On verra, on verra !

MARTHE.

Maxime !...

MAXIME.

Tu obéiras...

MARTHE.

Non. Tiens, encore ce baiser... pour te dire adieu... tiens... tiens... Va-t'en... Tu n'as pas entendu ?...

MAXIME.

Rien.

MARTHE.

J'ai l'oreille plus fine que toi... Il y a quelqu'un derrière ces arbres, à droite...

MAXIME.

Sans doute quelque musicien qui vient au rond-point...

MARTHE.

Va-t'en... vite... Notre absence doit paraître inexplicable à Daniel... Va lui dire que je reste à attendre au rond-point... Il est l'heure, d'ailleurs, grandement, je crois, de commencer les danses... Demande qu'on envoie l'orchestre par ici...

MAXIME.

Je te reverrai tout à l'heure. Nous prendrons des décisions... Cette conversation n'est pas finie...

MARTHE.

Assure-toi, en tout cas, qu'il n'y a personne de la maison dans ces allées... qu'on ne nous a pas vus... mais s'il n'y a personne, inutile de revenir bien entendu.

(*Maxime s'en va.*)

(*Elle s'assied sur un banc et attend. Peu après, on aperçoit Daniel sortir du bouquet de lauriers. Il guette, puis se cache, car Maxime réapparaît et dit à Marthe* : « Non. Personne ! » *Quand Maxime a disparu, les branches, du côté même où il a disparu, s'écartent. C'est Daniel qui s'est glissé, en faisant le tour, de façon à se trouver à la place même que Maxime venait d'occuper.*)

SCÈNE III

MARTHE, DANIEL.

(*Daniel, sur la pointe des pieds, vient s'asseoir à côté de Marthe et la prend dans ses bras, violemment.*)

MARTHE.

Va-t'en !... A quoi bon ?... Je n'appartiendrai plus qu'à Daniel... à mon pauvre enfant... Laisse moi...

Pourquoi ce silence? Que signifie maintenant ce silence?... Tu es là pourtant, à côté de moi... Je te sens à mon côté... Pourquoi as-tu desserré les bras tout à coup et ne t'en vas-tu pas?... Tu pleures? Toi!... J'entends des larmes!... Oh! des larmes! Ça c'est pour Daniel... pas pour toi... Voyons... donne ta main... Ta main? (*Elle prend la main de Daniel. Au contact elle a un sursaut.*) Maxime!... Cette main maigre... ces doigts!... J'ai peur... qui est là?... (*Elle met la main sur les cheveux de Daniel. Elle tâte avec angoisse.*) Mais c'est mon enfant.. c'est mon enfant qui est là!

DANIEL.

Et si je te tuais, pourtant, dis... si je te tuais?...

MARTHE, *se laissant glisser aux pieds de Daniel.*

Pardon!... Oh! pardon!... mon enfant, ne pensez qu'à vous, qu'à vous seul... Chassez-moi de cette maison, chassez-moi de votre vie... Je suis indigne de vous!... Pardon!... Je vous ai aimé, mon cher enfant... je vous adore pourtant!...

DANIEL.

Ah! je comprends tout maintenant!... Ta pitié!... J'ai eu ta pitié. Quel orgueil!... A l'autre tes baisers et tes caresses. Comme tu as soigneusement entretenu le mensonge!... J'aurais épousé ta pitié

jusqu'à la mort!... Voilà ce que tu m'offrais, ce que tu allais m'apporter : ta pitié lamentable!.. Comme tu as dû souffrir de dégoût!...

MARTHE

Tais-toi, mon enfant... Ce n'est pas vrai!... tu blasphèmes!...

DANIEL, *répétant inlassablement.*

Ta pitié!... M'as-tu assez abreuvé de la potion cuillerée par cuillerée!... Dis, est-ce qu'il t'embrassait sur les yeux, comme moi?

MARTHE

Oh! taisez-vous... Mon âme n'a jamais cessé d'être à vous! Je n'ai pas menti... je ne me suis pas abaissée à la pitié!...

DANIEL.

Je voudrais cracher sur toutes les places que j'ai embrassées, menteuse!...

MARTHE.

Et je donnerais ma vie pour vous!...

DANIEL.

Oui, oui, rappelle-le moi! Comme c'est habilement dit! Je te dois tout, je le sais bien, tout!... Il n'y a pas besoin de récapituler, parbleu, tout... ma santé, mon bonheur, mon sang tout entier!

Mais je te le rendrais, me rendrais-tu tout ce que je t'ai donné là, là... dans ta poitrine... tout ce que j'ai enfermé là-dedans!... Rends-moi ma vie! Rends-moi ma vie!

MARTHE.

Pardon! pardon! je crie pardon! entendez-le... Ça été si peu de chose! Mon obéissance fut mon excuse... Madame Mathilde vous expliquera, mon Dieu!...

DANIEL.

Ah! elle était de la partie aussi? Une complicité générale, une manière de thérapeutique sentimentale!... Rends-moi l'orgueil de rire!

MARTHE.

Oui, oui... Daniel... Voyez par-dessus moi... Est-ce que je compte, moi? Vivez, Daniel!... Il faut vivre et mépriser!...

DANIEL.

Vivre? de quoi puisque je ne peux plus vivre de toi? A qui voler encore ma vie?... Périssent ces mendiants qui n'ont pas la force de la solitude!

MARTHE.

Ah! Daniel!... il s'agit bien de cela!... Notre

douleur est assez grande comme elle est... ne la compliquez pas... Ne pensez qu'à vous, qu'à la manière de dominer votre souffrance!

DANIEL.

Je sais bien, je sais bien... je ne peux pas souffrir comme les autres!... je ne peux même pas pleurer simplement comme tout le monde!... Et cependant, il y a quelque chose de plus vrai que mes paroles, et qui pleure profondément en moi, Marthe... et qui pleure, qui pleure!...

MARTHE, *l'enlaçant.*

Mon pauvre enfant, mon enfant à moi...

DANIEL, *la repoussant.*

Non, va-t'en!... retourne à la ville, retourne dans la foule, toi aussi, dans la foule dont tu es sortie... Tu avais l'odeur de tous les bas remparts de la ville, dans ton châle, quand tu venais frissonner le soir à nos baisers... Tu ne remonteras plus jamais là-haut sur la terrasse... Moi, j'y remonterai tous les soirs, seul, sans plus rien... Tu seras dans la ville, là-bas, qui ravitaille et qui crie... mais je te défends de remonter là-haut, tu m'entends?...

MARTHE.

Ecoute-moi, enfant! Maintenant il faut que tu connaisses toute la vérité misérable...

DANIEL.

Non, mais qu'est-ce que je vais faire avec ces deux mains-là maintenant!...

(*On entend des cris. Les invités se dirigent vers le rond-point.*)

MARTHE.

Les musiciens, les danseurs... dans l'allée. Je les entends...

DANIEL.

Eh bien, qu'ils viennent, qu'ils viennent ceux qui vont t'emporter...

(*Des musiciens apparaissent vaguement sur l'estrade.*)

MARTHE.

Par grâce, venez, Daniel, ne restez pas ici!... Qu'on ne nous voie pas ainsi...

DANIEL.

Laisse-les venir, va, ceux qui vont t'emporter à la danse... (*aux musiciens*) Installez-vous, messieurs...

MARTHE.

Fuyons d'ici! Venez!

DANIEL.

Pourquoi? les voilà qui arrivent... Elle est

prête... prenez-la... que je n'en entende plus parler!... La voilà donc la fête de noce! ma belle musique attendue! Allons! Tu vas danser, Marthe!... je vais te voir danser avec eux!...

(*Il lui saisit les deux bras.*)

DES VOIX.

Par ici, par ici!...

RENÉ, *qui est entré avec des petites filles et a vu le mouvement de Daniel, appelle en courant.*

Grand'mère!... Grand'mère!... Daniel qui veut faire danser Marthe!...

SCÈNE IV

GRAND'MÈRE, RENÉ, La Foule, MARTHE, DANIEL.

(*Tout le monde s'interrompt; on se précipite vers le couple en criant. Les lampions autour de l'estrade se balancent au vent aigre du soir.*)

LA FOULE.

— Oh! voyons voir! voyons voir!
— Par ici!...
— Oh! mademoiselle, ne vous faites pas prier.
— Forcez-la, Daniel!

MARTHE, *éperdue dans le brouhaha.*

Mais non... je ne peux pas... je ne sais pas... vous vous trompez... René a mal compris... Ce n'est pas ce que voulait dire Daniel.

LA FOULE.

— Allons donc, elle sait très bien danser.

— Ce ne sera pas la première fois...

— Mademoiselle!... Il n'y a pas besoin d'y voir pour danser... Vous vous laisserez aller...

— Mademoiselle, je vous en prie...

— Monsieur Daniel!

DANIEL, *criant.*

Une valse!... (*A Marthe.*) Si, si, je veux, viens!... Il n'y a plus qu'à danser maintenant, il n'y a plus qu'à tourner...

MARTHE, *bas.*

Daniel, tuez-moi, mais épargnez-moi cette dérision...

DANIEL.

Vous allez voir danser une aveugle!... Tu es là, tu es là, grand'mère?... Je veux voir grand'-mère, moi...

GRAND'MÈRE, *dans la foule.*

Oui, petit...

LA FOULE.

— Allons, ne vous défendez pas, mademoiselle !

— Je suis sûre que vous danserez si bien !

— Oh ! oui, ce sera amusant !

— Pour nous faire plaisir...

DANIEL.

L'orchestre !..

MARTHE, *bas.*

Vous êtes horrible !

DANIEL.

Ah ! ah ! vraiment, tu trouves !... (*Haut.*) Nous y sommes. (*A Marthe.*) Le supplice est trop dur !... Mais je t'attacherai à la queue de cette valse tournoyante, pour qu'elle t'emporte...

MARTHE.

Vous êtes fou !... vous avez la fièvre...

(*La musique attaque une valse. — Daniel entraîne Marthe brusquement. Ils dansent.*)

LA FOULE.

— C'est bien !... Laissez-vous conduire.

— Bravo !... vous voyez qu'elle danse très bien !...

— En mesure, Daniel... Ça va !

— Prenez garde au banc...

(*Silence de la foule.*)

DANIEL, *étreint Marthe plus langoureusement. Le mouvement se fait bercé...*

Ah! ton cœur, Marthe, sur mon cœur... Le sens-tu! ton pauvre cœur? Presse, presse-le fort... à crier... pour la dernière fois, Marthe!

MARTHE, *éperdue, à moitié évanouie...*

Vous me faites mal!

DANIEL.

Ta chère taille!... Tu es à moi! Que tu es douce!

GRAND'MÈRE.

Ne la fatigue pas! C'est assez... elle faiblit.

DANIEL, *haut.*

N'aie pas peur, mère! Ça va, n'est-ce pas?...

GRAND'MÈRE.

Vous êtes charmants!... N'est-ce pas qu'ils sont adorables?

DANIEL, *tout bas, en murmurant.*

Mais ils ne voient donc pas le drame horrible de nos poitrines, Marthe! Tu m'aimes, dis?... Tiens-toi mieux, voyons... plus à droite...

MARTHE, *faiblissant de plus en plus. Elle se renverse en arrière. Elle n'est plus qu'une chose aux mains de Daniel.*

Assez ! assez ! Je meurs !...

DANIEL.

Non, c'est bon, la tête tourne, on ne sent plus rien... tais-toi !... Oh ! la bonne vieille valse... écoute-la... c'est une vieille amie...

LA FOULE.

— Elle se fatigue.
— Vous ralentissez.
— Mademoiselle, n'ayez pas peur. En mesure.
— Bravo !

DANIEL, *haut, apercevant Maxime dans la foule.*

Ah ! te voilà, Maxime !... Regarde-la danser !... je vais te la passer tout à l'heure, seulement, la valse est pour moi... une minute... Oh ! Marthe ! serre, serre, dis, fort !...

MARTHE.

Pitié !... A moi !..

GRAND'MÈRE.

Prends garde ! Qu'est-ce qu'elle a ? Mais elle s'évanouit !...

DANIEL, *hagard.*

Plus loin, Marthe... vers toi!... vers nous!... Je ne veux pas te lâcher, petiot... Encore, encore, messieurs!... Tu t'en irais avec la valse... Qu'elle soit éternelle! qu'elle soit éternelle!

(*On se précipite, en voyant que Marthe s'écroule de ses bras. On l'arrache à l'étreinte de Daniel. Elle s'affaisse. Il y a un instant de panique qui groupe tout ce monde autour de Marthe, comme autour d'un accident. Daniel, hagard, hors d'haleine, a saisi les mains de son frère. La musique continue.*)

RIDEAU.

ACTE IV

Une chambre. Aux lumières on distingue Daniel couché dans un lit, près duquel, en groupe, David, Grand'Mère, deux femmes.

SCÈNE PREMIÈRE

DAVID, GRAND'MÈRE, Première et Deuxième Dames, DANIEL, endormi.

DAVID.

Allons, allons, courage.

GRAND'MÈRE.

Il ne se réveillera plus, vous verrez.

DAVID.

Voyons, maman, sois raisonnable... Je veux que tu sortes cinq minutes de cette chambre... Il faut que tu reprennes un peu de force.

GRAND'MÈRE.

Laissez-moi... Mon Dieu! Mon Dieu!

DAVID.

Madame te remplacera un instant. N'est-ce pas, madame?

UNE DAME.

Certainement.

DAVID, *à l'autre dame.*

Voulez-vous l'accompagner deux minutes dans le jardin?... Je vous en prie.

GRAND'MÈRE.

Mon enfant, madame... Vous ne pouvez pas savoir... mon enfant!

(Elles sortent toutes deux. La voix de Grand'-Mère se perd dans les couloirs.)

LA DAME *qui est restée, s'approchant du lit.*

Plus d'espoir? Non.

DAVID.

Si... Les blessures qu'il s'est faites ne sont pas mortelles. On a bandé les artères à temps... Cinq minutes de plus, ç'eût été fini... Voyez, il s'est ouvert les veines, et tailladé à grands coups de couteau dans tous les sens... rien de mortel... mais le cœur est très faible paraît-il... il a des arrêts dangereux. Ah! les horribles heures que je viens de passer dans ce train! Et je n'ai pu arriver qu'à l'aube... Voulez-vous voir si Marthe dort toujours à côté...

LA DAME *se dirige vers la chambre à côté et revient.*

Oui...

DAVID.

Bien! Il vaut mieux qu'elle repose... Elle a tenu à le veiller, à rester à ses côtés... J'y ai consenti... mais ce n'est qu'un malade de plus... Ses forces la trahissent...

LA DAME.

Pauvres enfants! (*Se rapprochant de David.*) Vous souffrez?

DAVID.

Ne parlons pas de ça.

LA DAME.

Si, on voit que vous vous efforcez de le cacher, mais...

DAVID.

Je vous en prie, madame...

(*Rentre la dame qui avait accompagné Grand'-Mère. Elle revient suivie de Maxime.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIME.

PREMIÈRE DAME.

J'ai laissé la bonne auprès de votre mère.

DEUXIÈME DAME.

Je vais aussi lui dire au revoir en descendant,

DAVID.

Vous partez? Attendez... je poserai la lampe dans le corridor, pour vous éclairer.

LES DAMES.

Oh! pas nous...

DAVID, *brusque.*

Mais passez donc... puisque je vous le dis... Maxime restera avec lui.

(*Ils sortent tous les trois.*)

(*Maxime silencieux fait signe à son père qu'il peut se retirer sans crainte.*)

SCÈNE III

MAXIME, DANIEL.

(*Maxime, durant que Daniel demeure comme inanimé, le considère, puis va à la porte de la chambre de droite. Il constate qu'à côté Marthe repose aussi. Il pousse la porte sans la fermer complètement. Puis, il s'approche du lit de Daniel. Il tâte, doucement, le pouls du malade.*)

DANIEL, *s'éveillant.*

Marthe! Est-ce toi?

(*Il reconnaît son frère et reste les yeux fixes.*)

MAXIME.

Mon frère... devant tout ce que je t'ai fait souffrir sans le vouloir, je suis bouleversé!... Je t'assure que je ne suis pas mauvais... Ce que j'ai fait, je l'ai fait sans penser à toi... sans penser qu'un jour viendrait où tu voudrais épouser une petite aveugle... Ça je te l'affirme!... Après, je me suis entêté... par déception... mais ne crois à aucune rivalité... Pourquoi as-tu commis cette folie de vouloir te supprimer?... Enfin, te voilà sauvé, hors de danger... Je vais pouvoir retourner dès ce soir là-bas, à l'usine, et père demeurera quelques jours encore ici... jusqu'à ce que tes forces soient revenues.

DANIEL.

Tu pars ce soir?

MAXIME.

Oui. Je te demande de ne pas trop me haïr... On s'est disputé sa part de vie les uns et les autres... mais il n'y avait pas entre nous deux des barrières infranchissables... Nous ne nous comprenions pas toujours, voilà tout... Maintenant que j'ai changé, je saisis mieux le sens de tes paroles d'autrefois : « Mon pauvre Maxime, me disais-tu, la douleur est nécessaire... » Je niais... aujourd'hui, je comprends mieux... tu m'avais donné rendez-vous au

jour de la souffrance commune... Eh bien, j'y suis maintenant... On t'a peut-être dit, avant-hier, quand je suis arrivé, que les affaires périclitaient terriblement... Père passera peut-être l'usine à d'autres... Moi, je vais m'expatrier... J'irai en Amérique tenter la chance... tu ne me reverras plus guère... Tu vois que tu peux me pardonner le mal que je t'ai fait.

DANIEL.

Je te pardonne volontiers... Pourquoi pas?

MAXIME.

Tu pourras être heureux... mais oui... Quand le vase tombe il s'agit de ramasser les débris et de reconstituer la forme qu'on aimait... C'est possible... Là, je ne veux pas te fatiguer plus longtemps... Je sens que ma présence t'agite... Marthe est à côté; elle repose un peu, paraît-il, sur la chaise longue... mais, en m'en allant, je vais ouvrir la porte. . Si tu avais besoin de quelque chose, tu l'appellerais... Permets que je t'embrasse! Daniel! Daniel!

(*Daniel fait signe que oui. Maxime l'embrasse sur le front.*)

MAXIME.

Tu ne me rends pas mon baiser.

DANIEL.

Je t'ai pardonné. Que veux-tu de plus?

MAXIME.

Dis-moi quelque chose dont je puisse me souvenir... là-bas.

DANIEL, *après avoir réfléchi.*

La douleur est nécessaire.

MAXIME.

Au revoir, petit. Je viendrai encore t'embrasser avant de partir, ce soir. Repose. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

DANIEL SEUL, PUIS MARTHE.

(*Maxime a emporté la lampe.— La chambre est plongée dans l'obscurité. Le décor s'est complètement effacé. Il ne reste plus que les voix. Au plafond le rond d'une veilleuse.*)

DANIEL, *se dressant tout à coup.*

Ah! On m'a bandé les veines... on voudrait empêcher le sang de couler... non! qu'il s'en aille... qu'il s'en aille jusqu'à la dernière goutte! (*Il arrache*

les bandes de ses bras à la lueur de la veilleuse.) Là, sous les draps et les couvertures on ne verra pas le sang couler! (*Il cache les bras sous les draps puis appelle.*) Marthe, éveille-toi.

MARTHE, *de la chambre à côté.*

Vous m'avez appelé, Daniel?... Vous me parlez?... J'arrive...

(*Elle entre, les mains en avant, tâtant l'obscurité. Elle va s'affaler sur la chaise longue.*)

MARTHE.

Oh! Daniel, qu'avez-vous fait!

DANIEL.

Ce que j'ai fait? Te souviens-tu d'une heure chère où je t'ai dit : « Et si c'est une illusion, je bâtirai mes jours sur elle... ». J'ai vécu l'illusion jusqu'au bout, Marthe... voilà tout... Ce que j'ai fait?... j'ai annulé le contrat, Marthe!... j'ai voulu rendre à la terre le sang de notre amour... Je n'en veux plus, je n'en veux plus pour vivre.

MARTHE.

Mon dieu... je n'entends pas très bien ce que vous dites... Daniel... je suis faible... Oh! si c'étaient les paroles de pardon... si c'étaient elles!

DANIEL.

Non... pas cela... Maxime aussi a demandé mon pardon... Je le lui ai donné... car lui, après tout, était un inconscient et un brutal... mais toi !

MARTHE.

J'attendrai encore, j'attendrai, Daniel.

DANIEL.

Coule, va, pauvre sang innocent, toi, pauvre sang qu'on chasse, sang d'amour qui n'aurait plus que faire en moi... Restait-il quelque atome de celui qui, si joyeusement venu, avait cru m'apporter tant de charitable douceur?... Hélas, hélas, tout ce qu'on se transmet de cœur en cœur, tout passe et ne demeure jamais...

MARTHE.

Oh! je ne sais ce que j'ai aussi... je souffre... Vous ne voulez pas que je m'approche?... j'en aurais la force...

DANIEL.

Non... Je t'ai défendu d'approcher de mon lit... Reste là-bas... reste... loin de moi...

MARTHE.

C'est bien, c'est bien, Daniel... Je ne voudrais pas que vous me haïssiez, pourtant, à ce point-là..

DANIEL.

Oh non! sans haine aucune... je partirai sans haine... Je ne puis pas te pardonner, voilà tout... (*en une sorte de prière d'extase*) mais que ce sang inutile retourne à la terre. Je te jure, à cet instant suprême, j'en offre les humbles gouttes à la grande vie qui nous porte, et par qui se crée toute vie... oh! sans haine, Marthe! C'est si doux de se sentir mourir de ce qu'on aime!...

SCÈNE V

GRAND'MÈRE, DANIEL, MARTHE.

GRAND'MÈRE *entr'ouvre doucement la porte du fond.*

Il s'est réveillé!...

DANIEL.

Pauvre grand'mère, ça n'a pas été long, hein?...

GRAND'MÈRE, *s'affaissant sur le lit.*

Oh! qu'as-tu fait! Qu'as-tu fait, chéri! mon chéri adoré?...

DANIEL.

Un tour de valse, dès que j'ai pu marcher... ça n'a pas été long!...

GRAND'MÈRE.

Mais on te sauvera, tu sais ?... On nous l'a promis... tout à l'heure... J'en ai l'assurance divine...

DANIEL.

Écoute, parlons bas... je ne veux pas qu'elle entende. Elle est bien mal aussi, n'est-ce pas ? Tu lui en veux ?

GRAND'MÈRE.

Ah ! qu'importe !

DANIEL.

Si... tu lui en veux... Nous ne pouvons pas lui pardonner maintenant, n'est-ce pas ?... mais quand je ne serai plus, tu lui diras, quand je ne serai plus, que je l'aimais encore. Il faut me le promettre...

GRAND'MÈRE.

Tais-toi, je t'en supplie... Il ne s'agit plus que d'espérer !... J'ai tout l'espoir dans ma fortune !

DANIEL.

Et puis, je veux que tu la soignes comme moi-même, je veux que tu deviennes bien vieille pour elle. Si elle s'en va avant toi... (oh ! j'ai entendu ce que disait le médecin tout à l'heure !) tu n'auras pas à lui fermer les yeux à la pauvre enfant... Les

aveugles ont l'air mort avant que la mort les ait touchés et elle mourra si simplement, sans déranger personne... Puis qu'on ne lui dise ma fin que le plus tard possible... c'est facile.., qu'elle bénéficie au moins en cela de son obscurité. Vois-tu, je prends mieux la peine de comprendre en m'en allant... Nous l'avons tous exploitée... parce qu'on vit les uns des autres... peut-être... plus on aime... plus on aime !... Et elle a été la source, grand'mère, la plus seule des sources...

GRAND'MÈRE.

Tu te sens très faible... Je vais appeler. Je vais aussi chercher la lumière.

DANIEL.

Non ! Reste. Il me semble que j'ai fatigué toute la terre et qu'il va y avoir un soulagement partout, quand je vais être parti...

GRAND'MÈRE.

Si tu t'en allais, fils, je t'aurai rejoint dans un quart d'heure, bien sûr !...

DANIEL.

Il ne faut pas. Il faut que quelque chose de ce qui a été beau subsiste... Je ne veux pas que tu oublies, toi au moins, tout ce qu'il y a eu dans mon cœur, mère, de douloureusement inutile.

GRAND'MÈRE.

Tu as soif?... Tes lèvres ont l'air d'implorer une goutte d'eau, une goutte d'air.

DANIEL, *pendant que la grand'mère machinalement remue la tisane dans la tasse.*

Tourne la cuillère, grand'mère, tourne la cuillère... Mais, qui sait? La petite pitié de ceux qui ont beaucoup souffert refleurit peut-être dans les choses qu'on aimait à voir... comme moi du haut de la terrasse... dans les branches de lilas que portent les passants à la main... dans la petite gaîté des écoliers des faubourgs... que j'entendais de là-haut, à quatre heures, derrière la grande cheminée de l'usine qui m'a fait si mal... si mal!... Oh! mère, je ne verrai plus tout cela... Et la marchande de ballons rouges, dis, les ballons rouges du square... Je les voyais passer tous les jours à la même heure... Un grand vent, venu de la mer, les agitait parfois confusément, tendus vers l'horizon... mais ils s'engouffraient tout tristes dans la rue... Tourne la cuillère, grand'mère, tourne la cuillère... tu reverras demain la petite vieille du square.

(*Il approche la tasse de ses lèvres, mais retombe brusquement sur l'oreiller.*)

GRAND'MÈRE.

Mon fils, mon fils, ne t'en va pas.

DANIEL.

J'étouffe. — Tu sais ce que tu as bien promis... Ne lui dis pas quand je serai mort... Jure. J'ai encore deux ou trois minutes à t'aimer, grand'-mère... N'aie pas peur... Donne ta petite tête.

GRAND'MÈRE.

Daniel !

DANIEL.

Je m'en vais peut-être bien tout de même vers l'éternité des choses... à la fin !

GRAND'MÈRE.

Tu souffres énormément, dis ?...

DANIEL.

N'aie pas peur... Je suis un homme, maintenant. Maintenant, je suis bien au-dessus de ça... oh ! je suis fort... fort !...

GRAND'MÈRE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

DANIEL.

Maman !... maman !... maman !...

(*Il lui jette les bras autour du cou et rend le dernier soupir.*)

GRAND'MÈRE.

Daniel !

(*Elle laisse retomber le corps inerte, et alors, dans l'ombre, aperçoit en même temps la grande tache de sang rouge qui a inondé tout le lit.*)

MARTHE, *étendue toujours dans le fond de la pièce sur la chaise longue, — et parlant d'une voix très faible.*

Madame Mathilde ?... Je voudrais tant que vous intercédiez pour moi ! Demandez-lui, dites, demandez-lui de me pardonner... répondez ?... O mon Dieu, j'ai peur... dites, madame, demandez-le-lui... vous serez bien bonne...

GRAND'MÈRE *toute droite et les yeux fixes.*

Oui... oui...

MARTHE.

C'est vrai ?... Oh ! dites, qu'est-ce qu'il répond ?...

GRAND'MÈRE.

Il te fait dire qu'il a pardonné...

MARTHE.

Oh ! quel bonheur !... Merci, Daniel... je vous remercie... Dites, madame... encore quelque chose ?... Demandez-lui, maintenant, s'il veut bien que je l'embrasse...

GRAND'MÈRE.

Oui... oui...

MARTHE.

Qu'a-t-il répondu?... Oui?... c'est oui?... Oh! je vais venir, n'est-ce pas?... Me voilà, Daniel... J'arrive... j'arrive... oh! merci bien... (*Elle se lève et se dirige à tâtons vers le lit.*) C'est moi... C'est votre petite Marthe... Souriez-lui... Bonjour, Daniel!...

FIN

APPENDICE

APPENDICE

Préface qui figurait en tête de la première édition en librairie de *la Lépreuse*[1].

L'auteur s'était résolu à ne point publier son théâtre. Pour qui fait deux parts de sa pensée, l'une consacrée au poème, l'autre au théâtre, celle-ci n'apparaît strictement que l'action de celle-là, et l'antagonisme entre la lettre et la parole suffit à rendre illogique, avant tout, le fait de convertir en lettre ce qui ne voulut être que parole. Une pièce pour avoir complètement atteint son but de vie doit devenir méconnaissable à la lecture. Il y aura mort apparente. Bien plus l'écrivain s'est subordonné dans son travail à des inflexions supposées de l'acteur qui, anéanties, enlèvent à la phrase son sens exprès, voire sa cohérence. Cela s'applique surtout à un théâtre comme celui-ci où l'exclamation pure équivaut maintes fois à la phrase. Quant au pathétique seulement du geste, du silence et du bruit, qui sont

1. Cette première édition avait été publiée par le *Mercure de France* en 1898. Le volume comprenait : 1° *la Lépreuse*; 2° *l'Holocauste*, publié sous le titre *Ton Sang*.

comme le développement de l'action, par quoi les remplacer? La supposition n'est, après tout, qu'une faible image de l'évidence. Il faut donc, on l'a ressassé, que toute œuvre de théâtre valable se réduise en pages à peu de chose et tienne, pour ainsi dire, dans le creux de la main. L'auteur, ces considérations aidant, se refusait à la publication de drames dont le destin fut seulement de vulgariser quelques idées chères. Mais toute réserve de ce genre ne va-t-elle point sans quelque puérilité et n'est-ce pas reculer tout simplement jusqu'aux éditions posthumes, à moins de les vouer pour toujours à l'oubli, des œuvres qui n'eurent qu'un soir dans les théâtres éphémères, et que peu furent appelés à connaître? Aussi bien est-on trahi de mille manières sur la scène, et ne l'est-on guère plus, tout compte fait, à la lecture. L'auteur se résigne comme tant d'autres et livre ici ces deux pièces comme elles furent écrites, sans y rien modifier, persuadé qu'on n'y voudra pas voir, selon son vœu, de littérature de qualité. Il laisse, bien entendu, telles incorrections ou telles formes de style qui lui plurent, il respecte intégralement jusqu'aux mots faux, dont la fausseté pourra s'accroître à la lecture, mais qu'il voulut tels, parce que dans la vie on dit peu de mots justes, et que les mots justes, c'est pour le livre. Il faut, au théâtre, tâcher d'écrire bien avec incorrection, — et s'ingénier à calculer simultanément l'effet scénique et l'effet écrit nous paraît un travail méprisable et d'ailleurs négatif quand il y a lieu de dire, comme ici, que le théâtre est l'action d'un poème.

Une coutume constante veut aussi, sans doute, à cause du langage direct nécessaire à la scène, qu'en

une préface l'auteur se départe de son impersonnalité créatrice, et publie le pourquoi de la créature, — se dédommageant ainsi d'avoir été jugé, applaudi ou exécuté, le bâillon sur la bouche.

Nous savons, d'autre part, que certains sont demeurés dans l'obscurité et le mystère, les jugeant propices à laisser, sous apparence dédaigneuse, le champ libre aux commentateurs, à favoriser la légende en livrant leurs ouvrages à l'interprétation comme de simples ouvrages de Dieu. Ceux-là savent l'attraction de l'énigme. Ibsen la calcule avec soin; puis d'autres et d'autres encore bénéficient de leur silence qui en furent tout à fait irresponsables comme certains morts et tel Shakespeare. Plus de simplicité sied aux plus humbles. Mais l'auteur, ne se rangeant ni à l'un ni à l'autre parti, évitera tout commentaire analytique de ses pièces : elles ne sauraient seulement se passer de quelques notes brèves et de quelques indications.



Ces deux drames ont été conçus en même temps sur un même plan. En laissant à l'écart ici la simple pensée philosophique qui s'y développe et forme leurs intrigues successives, il faut dire que « la Lépreuse » est un essai de tragédie légendaire, nous voulons d'abord entendre par là, et sans que ce soit, le moins du monde, l'objet final de la pièce, la restitution de la légende au théâtre. Nous haïssons même en les aimant

tous ceux qui l'ont déformée fût-ce au profit des plus belles causes lyriques, et tout le génie de Wagner ou de Shakespeare suffit juste à leur faire pardonner de ceux qui aspirent encore aux hautes sources pures, qu'ils n'auraient voulues troublées d'aucun souffle. Le livret du Vaisseau Fantôme est criminel, plus encore celui de Tristan et Yseult. La modernisation de la légende en est sa pire déformation. On ne peut plus la transposer, nous en sommes désormais trop distants. Oh! n'avoir pas compris le grave enseignement de poésie et de vérité qui s'y cache, n'y avoir pas compris enfin l'égalité des mots, des sentiments et des choses, — la vanité de croire qu'il y ait rien de supérieur à ien dans la nature, et surtout n'y avoir pas suivi, mains jointes, le sillon de la blessure qui va toujours s'agrandissant, le pauvre cheminement de l'humanité vers sa fin inconnue de douleur ou de joie. Tout est venu de l'âme primordiale, tout ce que nous sommes, tous nos petits gestes innombrables sont la répercussion du geste rare et beau de l'âme primitive. Et voilà pourquoi le moindre fragment de poésie populaire nous secoue de cette nostalgie puissante. Il semble que nous nous y reconnaissions lointainement et que nous y pleurions notre simplicité perdue, — car la réalité intérieure de nous-même fera longtemps encore le souci de beaucoup d'entre nous. Si c'est cette émotion-là qu'ils cherchent en la légende, les mythes ne les satisferont pas. Les mythes prêtent trop d'ailleurs et d'eux-mêmes à la modernisation de leurs symboles et à ce chromatisme philosophique des héros dont notre siècle a tant abusé. Les chansons locales, les petites chansons où un village a chanté sa vie, ses grandes peines, son amour et sa pitié nous charment davantage.

« La Lépreuse » dont il s'agit a été tirée d'un fragment de gwerz, c'est ainsi qu'on nomme en Bretagne les ballades populaires. Chanté encore non loin du Huelgoat, ce fragment, que des lacunes rendent incompréhensible, permet néanmoins de supposer vraisemblable l'imagination de l'auteur. Celui-ci s'est appliqué au souci respectueux qu'il vient de dire. Et puisqu'il avait élu tel sujet pour les besoins de sa pensée, ce faisant, il s'est appliqué à ne point déformer la Bretagne contée. Il a conservé strictement, comme s'il eût continué la tradition, les formes séculaires du gwerz. Quand il a introduit des expressions locales en usage, il a été aussi exact que possible, s'autorisant des travaux de MM. Luzel et Le Braz et de cet admirable Breiz-Izel, de M. de la Villemarqué, dont il est difficile de nier l'authenticité. Il a fait intervenir aussi quelques refrains proverbiaux, communs à tous pays — car l'imagination populaire est malheureusement restreinte, — alors sans les orchestrer comme, à part Shakespeare et quelques autres, les transcripteurs se le sont généralement permis.

Mais d'avoir fait assez de silence en soi pour s'essayer à chanter comme dans les âges, telle n'était point notre intention définitive en écrivant « la Lépreuse ». Nous n'avons pas voulu tenter d'ajouter possiblement une chanson populaire à tant d'autres... ce travail ne nous concernait pas, et nous indiquons là le moyen seul, et non le but. Ne pas abîmer, mais non refaire. Nous n'eussions point d'ailleurs, autrement, employé la forme dramatique. Le but est ailleurs. Il est d'abord dans le transport au théâtre d'un tragique primordial, tentative qui, croyons-nous, réussit pleine-

ment auprès du public. Et pour ce qui est de l'objet final de ce petit ouvrage, de sa signification essentielle, nous ne la définirons pas, pour éviter, comme nous nous le sommes promis, la critique de nos propres œuvres et l'odieux des questions d'art. Cependant, afin de compléter l'indication, sans nous produire nous-même, qu'on nous permette de citer quelques phrases de la très belle étude que M. Jules Lemaître a consacrée à *la Lépreuse*, et qui, par impression, guidera au moins justement le lecteur vers ce que nous avons voulu faire.

« Les éternels sentiments d'une humanité tout élémentaire, éprouvés et exprimés un par un — un seul à la fois — car cette simplicité est le propre de la psychologie des primitifs; et ce qui en distingue, par exemple, la psychologie racinienne, c'est que les personnages de Racine sont capables d'éprouver et de signifier, en nuances multiples, des sentiments simultanés et contraires : la grâce de détails très précis et réalistes piqués dans un tableau de rêve; cette idée suggérée que l'amour des sens, c'est la haine, puisque, Aliette, ayant jusque-là aimé Ervoanik avec son âme, c'est l'amour des sens, réveillé par une image de trahison, qui lui a conseillé de faire boire à son fiancé la maladie et la mort; des idées plus vagues encore; toute la vie humaine entrevue comme un immense et inexplicable désastre; la sagesse se résolvant dans un fatalisme instinctif qui est la philosophie par où commencent les simples et où aboutissent souvent les raffinés; mais en même temps, l'impression que les douleurs de la vie, transitoires comme la vie même, finissent, quand elles sont passées, par ne paraître

presque plus réelles; le désir de la mort, repos complet au paradis, et en attendant la maison blanche d'une léproserie se faisant voir comme un asile presque acceptable entre la vie et la mort, puisque c'est une maison d'immobilité et de non espérance..., tout cela, ni tout à fait pensée, ni tout à fait songe, produit dans une forme qui n'est ni tout à fait prose, ni tout à fait vers, ni tout à fait discours, ni tout à fait chanson, mousselines de vagues tristesses et de vague douceur... »

✠

Ces deux tragédies, *la Lépreuse* et *Ton Sang* sont, quant à leur sujet intrinsèque, étroitement liées. Une double action, physique et intellectuelle, s'y poursuit — physique et intellectuelle pour les deux faces de l'idée qu'elles incarnent. C'est sur deux contes aux grandes lignes hâtivement significatives et à images banalement populaires, que se greffe l'humanité du drame, qui seule importe. Humanité, c'est-à-dire l'ensemble de ces éléments théâtraux dont la séparation nous paraît impossible, idées, faits et sentiments. Ils forment une unité indestructible.

Étroitement unis quant à l'idée, ces drames le sont aussi par d'autres liens plus secrets. En effet, il n'y a pas qu'une antithèse élémentaire de *la Lépreuse* en *Ton Sang*. Elle se poursuit en la totalité de l'ouvrage. On retrouvera dans *Ton Sang* les mêmes forces natu-

relles en présence, modifiées selon le long travail des âges, et prises uniquement à ce point de vue de confrontation entre elles, ces deux pièces parlent aussi des sens différents de la vie dans le Temps, du vieux mystère éternel de la Vie et de la Mort, de l'Amour et de la Haine.

Mais ne serait-on pas tenté de croire à ces mots qu'il s'agit de drames d'Idées ou de haut débat? Car, tel est l'inconvénient à dépouiller, même par coins, sa pensée qu'elle paraît de suite prédominer non sans quelque pédanterie. Nous indiquons simplement, aux esprits qui aiment s'attarder à leurs lectures, un rapprochement tout facultatif.

Mais, très simples, ces pièces ne débattent ni n'arguent. Elles n'ont d'autre raison d'être que leur rêverie, d'autre philosophie que le charme d'une constatation et ce sont deux courts regards jetés sur les extrêmes de notre humanité.

Une pièce a été réfléchie, pensée minutieusement en toutes ses parties, on ne doit pas conclure que c'en soit l'intérêt principal. Car il n'y a pas d'intérêt principal dans une œuvre qui s'applique à la multiplicité de la vie. L'idée ne doit pas plus déborder que le fait. L'idée doit être contenue, incluse en la matière, s'étendant à tout et jamais hors les choses. Et c'est la tare du drame ibsénien qu'elle y excède la vie.

Plus le drame apparaît simple et dépourvu de haute signification, mieux le vrai but est atteint. Qu'importe si pensées, conceptions chères passent inaperçues? qu'importe, si ce sont elles qui donnent au spectacle des choses et des êtres ce singulier attrait irrésistible de vérité et de vie profonde?



On se souvient du chaleureux accueil que le public fit à l'une et à l'autre de ces pièces. Et s'il est vrai qu'une somme de vérité et de justice éparpillée finit tant bien que mal par se répartir sur une foule, l'auteur serait mal fondé de se plaindre. Le public a d'ailleurs une intelligence toute féminine d'intuition et d'instinct qui est d'un merveilleux intérêt pour l'écrivain. Néanmoins, pourquoi se dissimuler que même dans l'éloge — et l'éloge fut au moins une fois unanime, — à part pour les quelques esprits coutumiers d'analyse, l'une et l'autre de ces pièces demeurèrent bien incomplètement comprises? Qu'importe! Et n'est-ce pas avoir déjà un peu réalisé ce que nous disions tout à l'heure, que de forcer tout de même l'éloge d'une œuvre dont le sens est resté imprécis ou caché? La faute n'en est d'ailleurs ni à l'auteur, ni à l'auditeur; on s'en convaincrait aisément à la lecture de ces petites choses dont la complexité n'est vraiment pas extrême, et dont l'intention artistique eût dû être aisée. Mais le public de théâtre est extraordinairement simpliste. Outre qu'il accède mal aux idées générales, il s'est habitué pour longtemps à une certaine formule théâtrale. Et la faute en revient toute à cette formule, en dehors de laquelle il est devenu difficile d'acclimater sa pensée. On exige (et notez que le théâtre scandinave n'a pas peu contribué à cet esclavage), *l'idée fondamentale*, *une seule*, une par une : toute déviation de cette idée est faite pour nous

troubler; toute idée dépendante, corollaire, tout l'espace d'un point de vue, l'universalité de la vision, — embrouillement! — Il faut que cela se déduise très simplement de l'exposition au dénouement pour aboutir, au gré du dramaturge, à une philosophie toute de facile certitude et de candeur. Cela s'appelle théâtre à thèse ou théâtre d'idée, la différence n'est pas grande. Nous ne contestons pas la valeur de ce théâtre. Mais l'auteur, il ne doit pas être le seul, en rêve un autre, et trouve insuffisante, parfois odieuse, une telle interprétation fragmentaire de la vie. Hélas! il est possible qu'en France et même ailleurs, nous n'en soyons encore qu'aux lois d'unité! On ne saura que plus tard le mal que le théâtre à thèse a fait au théâtre de vie, et le théâtre d'idée, tant acclamé, au théâtre de pensée. Qui sait? C'est peut-être à cause de la formule que les poètes se sont généralement abstenus.

Il faut seulement craindre pour nous qu'une conception plus multiple de la vie soit momentanément fort éloignée, non de la foule, mais de ceux qui la régissent! Qu'importe! Humble est notre parole; si humble soit-elle résignons-nous à la cultiver pour soi-même, et cela vraiment n'émeut point ceux qui, dans une époque de formules, de brouhaha, d'enrégimentement et de dogmatisme, se sont prémunis jeunes, par son emploi, contre l'isolement.



Au surplus, l'auteur, en une notice exigée par la direction du théâtre qui représenta *Ton Sang*, avait touché la question. En voici des phrases :

« De cet aveu de tendances vers une humanité vive, et vers une sincérité scrupuleuse d'inspiration, dégagée de trop de soucis d'art, surtout lorsqu'il s'agit de théâtre ou d'éloquence, qu'on n'aille pas conclure à quelque grande œuvre pathétique, la désillusion serait justifiée.

. . . .

Encore une fois, ceci n'est qu'une indication de tentatives meilleures, et que d'autres réaliseront peut-être.

. . . .

Ce qui ne nous empêche pas d'avoir la ferme confiance que, laborieusement, viendra à son tour le théâtre des poètes, ceux-là qui sauront extraire de l'exacte réalité de la vie moderne, âmes et choses, la poésie profonde qu'elle recèle et dont ces poètes qui s'éveillent en la gravité du siècle pénétreront intimement le mystère.

Pour eux la sensation s'en fera plus mordante et plus douloureuse ; donc ils sont ceux qui en parleront le mieux.

Un lyrisme contemporain jaillira de leurs paroles. Les poètes ne seront pas toujours les émigrants vers l'autrefois, vers l'ailleurs, ou vers la pure pensée. S'il est vrai que les mots sont un peu las d'eux-mêmes, s'il est vrai que l'art s'apparaît à lui-même comme une aristocratique divinité qui s'exile, — les poètes, eux, presseront de plus près le sens des choses quotidiennes, et se pencheront d'heure en heure plus attentivement sur le cœur même et le *sang* de la vie.

Mais n'anticipons pas.

A quoi bon? Lorsque arriveront les œuvres prédites de cette génération, il se trouvera bien assez tôt quelque cuistre de génie pour en écrire la préface... »

Ces derniers paragraphes ne se rapportent plus au contenu de la pièce et dans l'analyse de laquelle nous n'avons pas voulu entrer, mais à ce qui s'en peut artistiquement dégager, à ce qui fait le meilleur de notre foi.

Ici, particulièrement, l'auteur se taira.

Il y aurait certes quelque joie à s'expliquer une bonne fois pour toutes dans sa vie, mais nous y aurions quelque pudeur. On ne doit livrer sans répugnance que les échos ou le résultat de soi-même, — du moins si l'on ne reconnaît pas à la littérature le droit d'empiéter plus avant. Puis les bonnes paroles semées germent d'elles-mêmes, — et ces pages ne sont à la vérité que bonnes paroles, elles n'ont nulle prétention au chef-d'œuvre. Ce sont esquisses un peu hâtives, jalons plantés. Mais la petite et très silencieuse influence

qu'ont eue, en poésie, les quelques vers inconscients d'un jeune homme, l'engagent à espérer que son effort au théâtre n'aura pas été vain.

Et encore vaudrait-il qu'il soit vain, et que des œuvres librement écrites ne participent à aucune littérature, afin d'éviter peut-être au monde une formule de plus, — jusqu'au jour lointain ou les mots, par trop indifférents, seront enfin hors de cause.

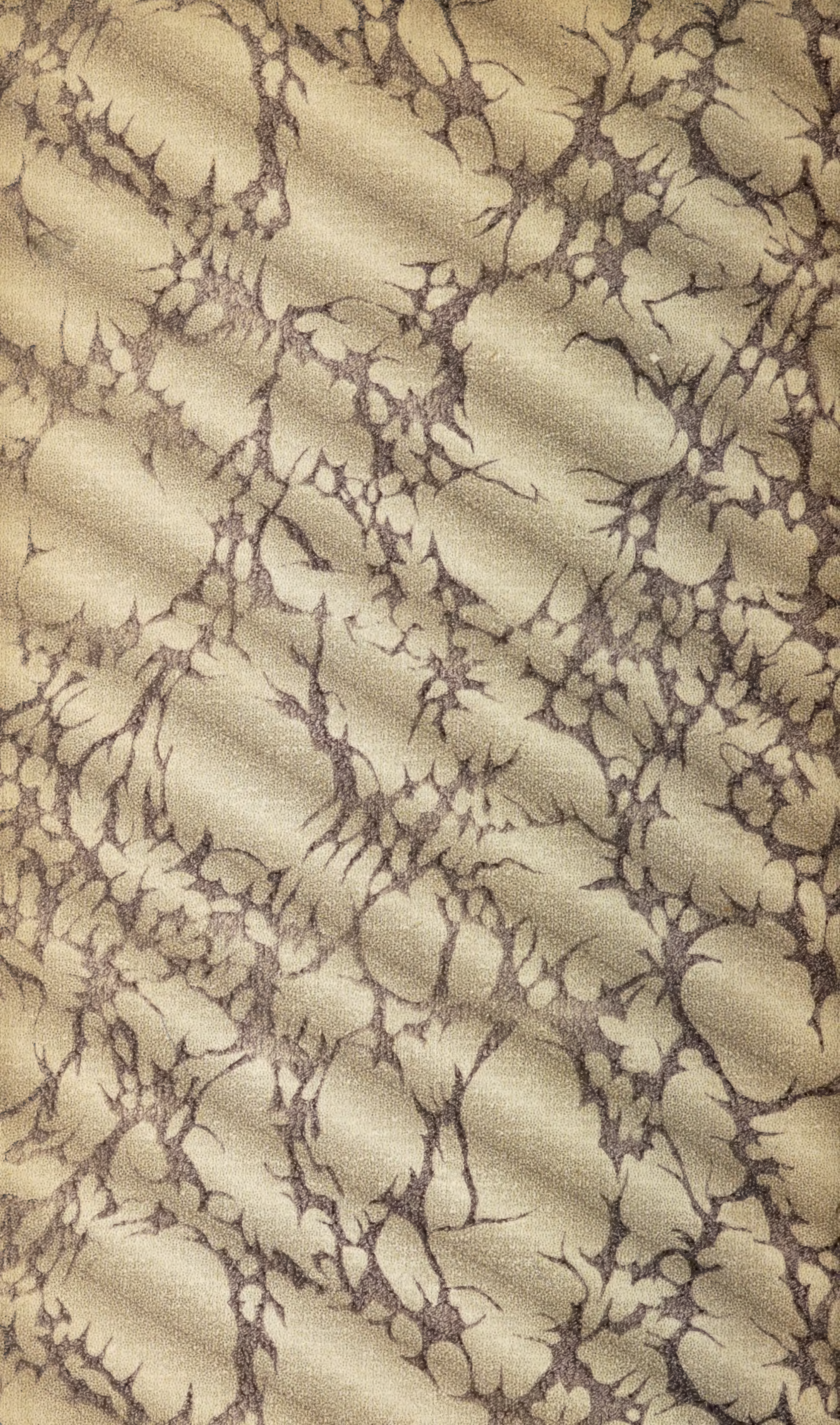
Voilà à peu près tout ce que nous avions à dire.

Le reste (heureusement) c'est le silence.

H. B.

TABLE DES MATIÈRES

87691. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.



PQ 2603 A7A19 1922 t.1
Bataille, Henry
Théâtre complet

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 08 05 02 06 013 7